
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HI & CO

J. GIRARDIN

MAMAN



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
PARIS

Pierre Margaud.

V

Pierre Boyard A497091
A497091

M A M A N

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

A497091

J. GIRARDIN

MAMAN

OUVRAGE

Illustré de 112 Gravures dessinées sur bois

Par TOFANI



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882

Droits de propriété et de traduction réservés

A

MA CHÈRE FILLE MARTHE

Comme témoignage et comme souvenir de ma tendresse.

J. GIRARDIN.



Pichon se mit à faire l'appel.

M A M A N

CHAPITRE PREMIER

M. Pichon. — Deux vues de la Silleraye. — Le capitaine Maulevrier conquiert le cœur de M. Pichon.

Depuis six mois environ la guerre d'Italie était terminée et les troupes étaient rentrées en France.

Un beau matin, le *Moniteur Universel*, journal officiel de l'Empire, publia trois colonnes de nominations de percepteurs. Les nouveaux titulaires étaient tous d'anciens officiers, dont on récompensait ainsi les services. Les uns quittaient l'armée parce qu'ils avaient reçu des blessures graves, les autres parce que les fatigues de la campagne les avaient mis hors d'état de servir plus longtemps.

Parmi ces derniers se trouvait le capitaine Gilbert, qui était nommé percepteur à la Silleraye (Indre-et-Loire).

Le capitaine Gilbert, qui était en congé à Paris, consulta la carte

de l'état-major et constata que la Silleraye est sur la grande route de Tours à Châteauroux, mais bien plus près de Tours que de Châteauroux.

Il se souvint aussitôt que le capitaine Maulevrier, son ancien camarade de Saint-Cyr, était en garnison à Tours, et il lui écrivit pour le prier de pousser une reconnaissance jusqu'à la Silleraye, de prendre langue, et de lui louer une maison. Il s'excusait de lui imposer cette corvée ; mais il se ressentait encore des suites de la campagne, et, par ordre du médecin, se ménageait « comme une poule mouillée ».



Le capitaine Maulevrier reçut cette lettre un quart d'heure après le départ de la diligence de Châteauroux, sans quoi il serait parti le jour même ; car, outre qu'il était l'obligeance en personne, il avait pour habitude de ne jamais remettre à demain ce qu'il pouvait faire aujourd'hui.

Si ce contretemps lui fit perdre vingt-quatre heures, il lui procura l'inestimable avantage de faire le voyage en compagnie d'un conducteur philosophe. Le service des diligences de Tours à Châteauroux, et *vice versa*, exigeait le concours de deux conducteurs qui faisaient la navette entre les deux villes, partaient aux mêmes heures et se croisaient à mi-chemin.



Le conducteur non philosophe était un grand Breton, décharné, taciturne et maussade, qui ne parlait qu'à ses chevaux, et pas toujours poliment.

Le conducteur philosophe était un gros petit homme rougeaud, alerte, laconique ou bavard, selon les circonstances, et toujours un peu narquois, qui répondait au nom de Pichon.

Dans ce temps-là, les gros petits hommes rougeauds, alertes et narquois, abondaient dans cette belle province de Touraine ; ce qui distinguait Pichon des autres, c'est qu'il était profondément marqué de la petite vérole, portait des boucles d'oreilles en argent, et n'avait à son service qu'un œil et demi au lieu de deux.

Soit caprice de la nature, soit effet de la maladie qui avait couturé le visage de M. Pichon, son œil droit était de moitié plus petit que

son œil gauche. Quand son âme de conducteur se trouvait en équilibre parfait, Pichon ouvrait les deux yeux comme tout le monde, et promenait sur les choses, les bêtes et les gens, des regards distraits, bienveillants, un peu hautains peut-être, car il était, comme tous les conducteurs de diligences, pénétré de l'importance de ses fonctions.

Quand il se trouvait particulièrement satisfait de la vie, qu'il avait entendu une grosse plaisanterie tourangelle, décoché un bon mot ou empoché un bon pourboire, il fermait son œil droit, et vous regardait fixement de son œil gauche, où rayonnait une expression de bonhomie et de bonté.

Quand il avait des idées noires, qu'on parlait d'établir un chemin de fer entre Tours et Châteauroux, qu'un voyageur se faisait attendre, que l'administration lui imposait un cheval de mauvaise apparence ou de tempérament vicieux, son œil gauche se fermait d'instinct, son œil droit prenait une expression étrange et brillait d'un éclat presque insupportable.

C'était avec Pichon que les voyageurs réglaien le prix des places à l'arrivée. Quand ils oubliaient le pourboire, Pichon ne s'abaissait jamais jusqu'à le réclamer ; mais il regardait son homme, de tout près, avec son demi-œil. Les plus ladres et les plus récalcitrants, sous l'empire d'une sorte de fascination, s'empressaient de mettre la main à la poche. Pichon, sans dire un seul mot de remerciement, fermait subitement l'œil terrible et ouvrait l'œil bienveillant, et les gens s'en allaient, persuadés qu'il les avait cordialement remerciés.

Pichon était originaire de la Silleraye. En sa qualité de Tourangeau, il méprisait profondément les gens du Berry, et ne le leur envoyait pas dire par un commissionnaire, car il était d'une franchise terrible. Aussi à Châteauroux l'appelaient-on, par représailles, *le Grêlé* ou *l'Œil et demi* ; à Tours, on l'appelaient amicalement Pichon, et à la Silleraye, monsieur Pichon.

Dans la vie ordinaire, c'était un excellent homme, mais dans l'exercice de ses fonctions il se considérait comme une manière de souverain absolu. Le plus souvent, il écoutait, sans y prendre part, les conversations des voyageurs de l'impériale ; mais il se croyait moralement tenu d'intervenir quand ils émettaient des idées fausses sur son attelage, sa voiture ou les pays que l'on traversait. Alors il s'exprimait en courtes sentences, qui avaient quelque chose de la

brièveté et de l'autorité des oracles. Dans aucun cas il n'admettait la discussion : le commandant d'un navire ne discute pas avec ses passagers.

Quand on arrive à la Silleraye par la route de Tours, la petite ville se présente sous un aspect saisissant ; la mesquinerie des bas quartiers est dissimulée par des groupes d'arbres et des rideaux de grands peupliers, et l'on n'aperçoit que la ville haute, bâtie au flanc d'un rocher qui fait face à la route de Tours. Or la ville haute se compose d'anciens ouvrages militaires en parfait état de conservation : remparts, tours rondes à créneaux, couronnées d'arbres, de maisons, de jardins. Du milieu de ce fouillis pittoresque s'élancent les clochers d'une église romane, les tourelles et les dentelures d'un château du seizième siècle, et la masse imposante d'une tour carrée, bâtie, dit-on, par les Romains.

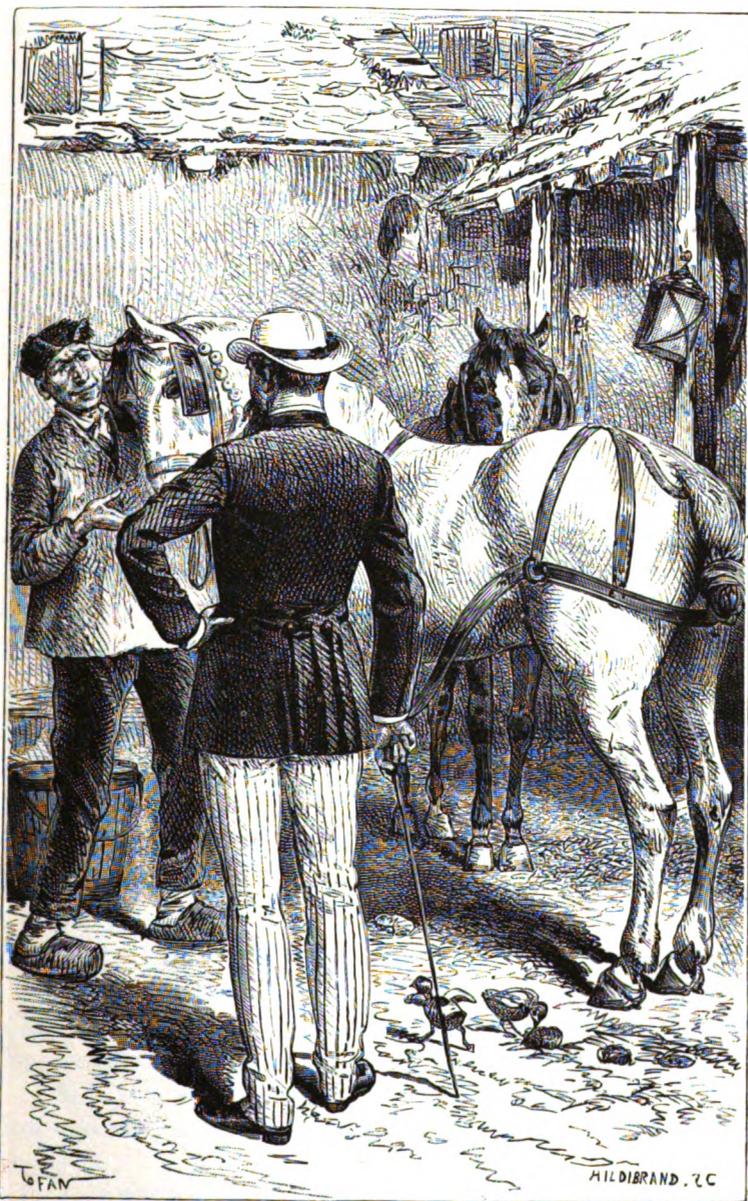
Les voyageurs de l'impériale ne manquaient jamais de pousser des cris d'admiration.

Flatté dans son amour-propre, Pichon tournait vers eux son œil bienveillant pour les remercier de l'hommage qu'ils rendaient à sa ville natale. En même temps le sentiment du devoir et l'amour de la vérité le contraignait à leur dire :

« D'accord, c'est joli ; mais pour juger la Silleraye, attendez que vous ayez vu la ville basse. »

Les voyageurs naïfs lui demandaient si c'était encore plus joli que la ville haute. Pichon secouait la tête sans répondre, faisait le gros dos et allongeait mélancoliquement un coup de fouet inoffensif à ses bêtes.

Quand on arrive par la route de Châteauroux, on a devant soi le revers de la colline où est bâtie la ville haute ; c'est une croupe arrondie lourdement, monotone, sans lignes, sans caractère, plantée de vignes et de noyers, derrière lesquels on aperçoit à peine le haut de la grande tour carrée qui produit l'effet d'une immense table de billard, et les pointes seulement des clochers romans. En revanche, on s'engage dès le début dans la ville basse qui contourne la colline, en suivant les bords de l'Indre. On perd de vue la rivière et la prairie, qui disparaissent derrière des murs de jardins, des maisons noires et humides, des moulins fatigués de leur métier, qui se penchent sur l'eau, comme pour en mesurer la profondeur, avant de s'y laisser choir une bonne fois pour toutes, afin d'en finir. Puis



Il se mit à passer l'inspection des chevaux.

ce sont des maisons qui vous tournent le dos, ayant affaire de l'autre côté, sur la rivière, puis de petites teintureries, puis de petites tanneries.

Les voyageurs de l'impériale se récriaient-ils sur la laideur de la Silleraye, Pichon, blessé dans son amour-propre et dans son patriotisme, tournait vers eux son demi-ciel étincelant d'indignation, et leur disait d'un ton bourru : « Attendez, pour juger la Silleraye, que vous ayez vu la ville haute ! »

Les plus effrontés baissaient les yeux et se regardaient entre eux, tout penauds, en rentrant la tête dans les épaules, comme s'ils avaient voulu se cacher sous la bâche, haussant les sourcils et abaissant les coins de la bouche. On ne pouvait faire entendre par une pantomime plus expressive que « ce gaillard-là n'était pas comode ! »

Le capitaine Mauevrier se trouva un quart d'heure d'avance, rue Chaude, dans la cour de la diligence. Comme il faisait les cent tours pour tuer le temps, un palefrenier en manches de chemise, en pantalon de toile bleue et en sabots, fit sortir les chevaux de l'écurie. En sa qualité d'officier de cavalerie, le capitaine Mauevrier, qui tournait le dos en ce moment, fit volte-face au claquement de fers sur le pavé, et se mit machinalement à passer l'inspection des chevaux.

Tout à coup il s'avança de quelques pas, et dit en riant, au cheval de droite : « Eh bien ! mon vieux Cambouis ! qu'est-ce que tu fais ici ? »

Le palefrenier, sans se fâcher d'ailleurs, fit observer au capitaine qu'il se trompait et que lui, palefrenier, ne s'était jamais appelé Cambouis !

Le cheval dressa les oreilles et fit entendre un petit hennissement.

« Ah ! bon, je vois ce que c'est, dit le palefrenier d'un ton de bonne humeur ; c'est ce pommelé-là que vous appelez Cambouis. Nous autres, nous l'appelons Coco ; vous le connaissez donc ?

— Si je le connais ! répondit en souriant le capitaine ; il sort de mon escadron, il n'y a pas plus de huit jours qu'il a eu l'oreille fendue ! »

Et il se mit à tapoter le cou du cheval, qui se laissait faire en soufflant de plaisir.

« C'est une bête qui n'a pas grande apparence, reprit le capi-

taine, ce qui ne l'empêche pas d'avoir beaucoup de fond. Celui qui l'a achetée a fait une bonne emplette, car je sais qu'elle n'a pas été vendue cher. »

Le palefrenier adressa un signe de tête à deux personnes qui se tenaient derrière le capitaine. La première de ces personnes était Pichon, qui promenait du cheval au capitaine et du capitaine au cheval son œil gauche qui riait de plaisir. La seconde personne était le directeur-propriétaire de l'entreprise des diligences.

« Vous ne vouliez pas me croire, dit Pichon à son supérieur; vous voyez que vous pouvez toujours avoir confiance en moi pour les achats.

— C'est vrai, » répondit en souriant le supérieur, et la figure de Pichon devint toute rouge de satisfaction, et Pichon lança un regard de profonde reconnaissance au capitaine.

Cependant les chevaux étaient attelés, les voyageurs attendaient le départ, les mains embarrassées de paquets. Pichon prit sa feuille de route et se mit à faire l'appel.

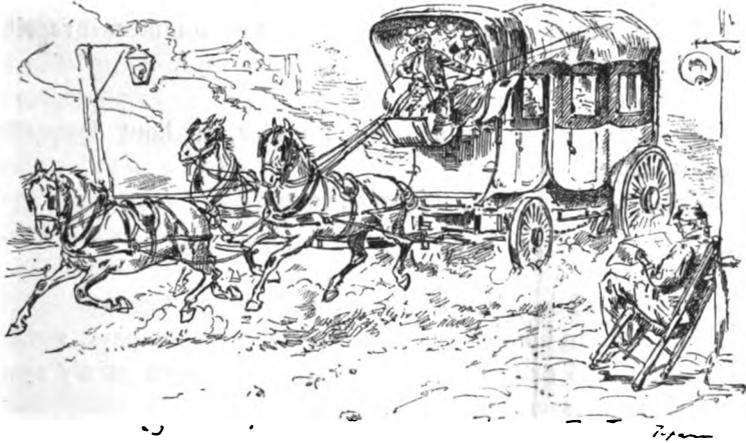
A mesure qu'il énumérait les noms, les voyageurs se hissaient dans le coupé ou dans la rotonde, la tête en avant, tout rouges de l'effort qu'ils venaient de faire, mais souriant de béatitude et de soulagement à l'idée qu'ils étaient enfin casés et sûrs de partir.

« Impériale, une place, M. Maulevrier, dit la voix de Pichon.

— Présent, répondit le capitaine, et il grimpa lestement sur la banquette d'impériale.

— Ah! c'est vous, dit familièrement Pichon; et il accompagna ces paroles d'un de ses sourires les plus flatteurs. Le capitaine avait conquis son cœur, qui n'était point du tout facile à conquérir.





« Il est assis à sa porte. »

CHAPITRE II

La ville morte. — M. Pichon dîne en tête à tête avec le capitaine Mauevrier, et lui fait d'étranges confidences.

Tout le temps que la diligence roula sur le pavé de la ville, le capitaine et le conducteur gardèrent le silence. Mais à peine la voiture fut-elle engagée sur l'avenue de Grammont, que Pichon raconta à son voisin pourquoi et comment il avait acheté Cambouis, les objections du patron, et la certitude où il était, lui, que le cheval était bon.

La conversation, interrompue un moment par la rencontre d'une véritable caravane de paysannes, qui venaient au marché, dans des voitures à ânes, reprit à la montée de la côte.

« Alors, demanda Pichon avec bienveillance, vous vous rendez à la Silleraye ?

— Mon Dieu oui ! répondit poliment le capitaine.

— Est-ce pour y demeurer, monsieur ?

— Mon Dieu, non ! »

Pichon rumina longuement ces deux réponses en regardant les

croupes de ses chevaux ; puis, au bout de vingt minutes, il reprit :

« Tel que vous me voyez, je suis de la Silleraye.

— Ah ! » répondit le capitaine.

Nouvelle contemplation de vingt minutes, au bout desquelles Pichon se hasarda à dire :

« Je suis de la Silleraye, et je m'en vante.

— A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

— Vous dites ? demanda Pichon d'un air soupçonneux.

— Je dis qu'un homme de cœur aime toujours son pays. »

Ayant examiné cette pensée sous toutes ses faces et n'y ayant trouvé rien de suspect, Pichon se risqua à dire :

« Je suis de la Silleraye, et je m'en vante parce que ce sont tous des braves gens dans ce pays-là ; mais, ajouta-t-il d'un ton confidentiel, je ne voudrais pas être condamné à y vivre toujours, toujours.

— Pourquoi donc ? demanda le capitaine d'un air surpris.

— C'est un peu mort !

— Bah ! reprit le capitaine en riant, c'est mort comme toutes les petites villes, je suppose.

— Non, non, dit gravement Pichon, c'est plus mort que toutes les petites villes. Buzançais, Châtillon, Loches, Cormery ne sont pas des ports de mer bien bruyants, mais ce n'est pas si mort que la Silleraye.

— A quoi attribuez-vous cela ?

— Il y en a qui disent que c'est un sort que l'on a jeté sur la ville, mais moi, je ne crois pas à ces sottises-là. D'autres prétendent que c'est parce que la ville est coupée en deux, ville haute et ville basse ; mais je connais des villes coupées en deux qui ne sont pas mortes. Non, non, ce doit être autre chose que cela. Quand nous entrerons à la Silleraye, et que nous ferons un vacarme infernal sur les pavés pointus, vous verrez si un seul individu regarde par la fenêtre ou accourt sur le pas de sa porte.

— C'est à ce point-là ?

— Parole d'honneur, c'est à ce point-là. Tenez, après les premières maisons, il y a une ruelle qui descend au bord de l'Indre, je vous préviendrai quand nous y arriverons. Que jamais je ne boive un verre de bon vin si nous ne voyons pas, au bout de la ruelle,

assis sur une grosse pierre, au bord de l'Indre, un individu en chapeau de paille qui regarde couler l'eau. Depuis tantôt vingt ans, à la même heure, je le retrouve à la même place. Eh bien ! je ne connais pas sa figure. Depuis vingt ans il ne s'est pas retourné une seule fois au bruit de la diligence ; et pourtant, ajouta-t-il avec orgueil, on peut dire que c'est une diligence bien conformée, et qui fait autant de bruit qu'une autre !

— Je suis curieux de voir ce bonhomme en chapeau de paille, dit le capitaine, qui s'amusait beaucoup des réflexions du conducteur.

— Vous le verrez, soyez tranquille, à moins pourtant qu'il ne soit mort depuis avant-hier. Dans ce cas, je ne suis pas responsable, il y a force majeure.

— Bien entendu.

— A quatre maisons de la ruelle, il y a un perruquier, poursuivit le conducteur. Ce qu'il fait en hiver ou les jours de pluie, je n'en sais rien ; mais toutes les fois que je passe (sauf le samedi où je le vois qui rase des individus), il est assis à sa porte, sur une chaise de paille, dont le dossier est renversé contre le mur. Il lit je ne sais quoi, ou du moins il fait semblant de lire, car c'est toujours le même livre. Quand je passe, il ne bouge pas plus qu'un chenet de cuisine. Quelquefois je m'amuse à laisser traîner la mèche de mon fouet sur son livre. Il ne se fâche pas (personne ne se fâche à la Silleraye), il lève la tête, sourit, et se remet à lire. Qu'est-ce que vous dites de cela ?

— Je dis que c'est fort singulier.

— Singulier est le mot, reprit Pichon avec un signe d'approbation. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils sont tous comme cela. Maintenant, voudrez-vous encore faire attention à une chose que je vais vous dire ?

— Je vous promets de faire attention à tout ce que vous me direz ; vous ne sauriez croire combien vos observations m'intéressent.

— Vous ne verrez pas un seul chien chercher sa vie au coin des bornes, ou courir après la voiture, ou même se risquer dans la rue ; vous ne verrez pas un seul chat se promener sur les toits ou passer d'une maison à une autre. Tous les chiens de la Silleraye dorment dans leurs niches, et tous les chats sont pelotonnés dans

les conduits d'évier où ils se chauffent au soleil, les yeux fermés.

— Je vous assure, dit le capitaine avec le plus grand sérieux, que j'aurais fait le voyage de la Sillcraye rien que pour voir ce que vous m'annoncez. »

« Attention ! » cria le conducteur quand la diligence eut dépassé la petite guérite de l'octroi.

L'une après l'autre, toutes les prédictions du conducteur se trouvèrent réalisées.

« Ah ! s'écria le capitaine, voici enfin quelqu'un qui regarde la diligence !

— C'est le pharmacien, répondit Pichon, en regardant le pharmacien avec une sorte de commisération. On voit bien qu'il n'est pas du pays, lui. Il y a juste trois mois qu'il est installé. Dans trois mois d'ici, il aura décampé, ou bien il dormira, comme les autres.

— De quels autres parlez-vous ? demanda le capitaine tout surpris, et pourquoi ce pharmacien décamperait-il ?

— Pourquoi il décamperait ?

— Oui !

— Parce qu'il ne pourra pas s'en empêcher ; parce que les étrangers ne peuvent pas vivre ici ; parce qu'ils y étouffent d'ennui, à moins cependant qu'ils ne soient nés avec la vocation, alors ils s'endorment tout doucement, comme les gens du pays, et on ne les distingue plus du reste de la population. Dans cette diligence où nous sommes, qui est encore presque neuve, j'ai amené et remmené trois conservateurs des hypothèques, deux gardes généraux et je ne sais combien d'employés de l'enregistrement ; ils étaient comme enragés d'ennui, et ils ne se gênaient pas pour le dire. Ce n'était guère flatteur pour mon pays, mais je ne pouvais pas leur en vouloir.

— Vous me surprenez étrangement.

— Je savais bien que je vous surprendrais. Maintenant, si vous voulez que je vous dise mon idée... attention, ça va tourner un peu brusquement ; il faut que je dépose les dépêches au bureau de la poste. Tenez, ajouta-t-il tout bas, en fourgonnant dans le coffre pour atteindre le sac aux dépêches, sur trois employés de la poste, il y en a deux qui sont là depuis quinze jours et que je remmènerai dans quatre mois et demi ; le vieux est du pays, il y mourra tranquillement. »

Ayant adressé un signe de tête au capitaine, comme pour confirmer ses propres paroles, Pichon s'occupa du service des dépêches.

« Voilà qui est fait, reprit-il en regrimpant sur son siège, l'Hôtel de la Poste est à deux pas ; tenez, nous voilà arrivés ; attention à votre tête en passant sous la voûte ! »

La voûte franchie, la voiture se trouva dans une cour complètement déserte, ce qui surprit le capitaine ; car dans toutes les petites villes et même dans tous les bourgs qu'il connaissait (et il en connaissait beaucoup), les flâneurs assistent toujours très volontiers au spectacle périodique et gratuit de l'arrivée de la diligence.

Pichon ne parut ni surpris ni scandalisé. Il descendit lestement de son siège et alla faire claquer son fouet devant la porte ouverte de l'écurie.

Un palefrenier, qui venait de faire un bon somme, arriva sans se presser, en se détirant les bras et en bâillant sans vergogne ; il avait les yeux bouffis et les cheveux parsemés de brins de paille. Il adressa, en manière de bienvenue, un sourire languissant à M. Pichon, et se mit en devoir de dételer les chevaux.

Un gros chien apparut à son tour sur le seuil de l'écurie, bâilla profondément à plusieurs reprises, flaira sans curiosité le pantalon de l'étranger, se laissa caresser avec la plus parfaite indifférence, et, n'ayant point de chevaux à dételer, retourna se coucher en rond sur la paille.

Une servante de bonne mine, en tablier blanc, avec une serviette sur le bras gauche, s'avança de quelques pas dans la direction des voyageurs.

« Si quelqu'un dîne ? » demanda-t-elle d'une voix chantante, sans s'adresser à personne en particulier. Trouvant sans doute qu'elle avait été suffisamment explicite, elle disparut, en traînant ses pieds dans des savates trop larges.

« Monsieur Pichon, dit le capitaine, en prenant M. Pichon à part, je suis très curieux de savoir quelle est votre idée sur tout ce qui se passe à la Silleraye. J'ai donc l'honneur de vous inviter à dîner avec moi. J'espère qu'on trouvera un petit coin où nous serons seuls et où nous pourrions causer à notre aise. Je vous connais assez maintenant pour savoir que vous n'aimeriez pas à faire vos confidences en pleine table d'hôte. C'est oui, n'est-ce pas ? et il lui tendit la main.

— C'est oui, répondit M. Pichon, en rougissant de plaisir et d'orgueil. Vous êtes bien honnête ! vous m'avez plu tout de suite. Sophie, ici ! Allons, plus vite ; à qui est-ce que je parle ? »

Sophie apparut à la porte de la salle à manger, tenant toujours sa serviette sur son bras.

« Vite, ma fille, deux couverts dans la petite salle.

— Et la table d'hôte ? » objecta Sophie.

M. Pichon, sans dire un mot, la regarda fixement de son demi-œil, et aussitôt elle se mit en devoir d'obéir. Mais auparavant elle leva les deux bras en l'air, comme pour dire : « La table d'hôte se tirera de là comme elle pourra, je m'en lave les mains. »

La table d'hôte, cependant, après une assez longue attente, se mit à témoigner son impatience, en battant la charge avec les manches des couteaux sur les assiettes. Deux commis-voyageurs imitaient le cri de l'âne et le chant du coq avec une rare perfection.

Le maître de l'hôtel, un grand bel homme avec des joues roses et des favoris mousseux, se leva du canapé où il dormait les yeux ouverts et s'en alla demander à la table d'hôte si c'était raisonnable de faire un vacarme pareil ; la table d'hôte à son tour demanda à l'homme aux joues roses si c'était raisonnable de faire attendre des voyageurs pressés par l'heure. L'homme aux joues roses, ne sachant que répondre, referma tranquillement la porte et vint consulter sa femme.

Sa femme acheva sans se presser la page qu'elle lisait dans un roman de cabinet de lecture, et calma la table d'hôte en déclarant que le feu n'était pas à la maison, que l'on avait du temps devant soi, et que M. Pichon avait formellement promis d'attendre que la table d'hôte eût achevé de dîner. Là-dessus, l'homme rose retourna à son canapé et la maîtresse du logis à son roman.

Cependant M. Pichon, qui était un homme de ressource, simplifia les choses en aidant Sophie. Quand la table fut mise dans la petite salle, il congédia la servante et déclara qu'il connaissait très bien le chemin de la cuisine.

Tout en faisant le service, il ne perdait pas un coup de dent, et trouvait encore moyen de parler.

« Eh bien ! monsieur, dit-il après le potage, revenons à nos moutons ; pourquoi partout, excepté à la Silleraye, voit-on des chiens dans les rues ?

— Mais, répondit le capitaine en lui versant à boire, c'est sans doute parce qu'ils vont chercher leur vie à droite et à gauche, parce qu'ils ont besoin de prendre de l'exercice, parce qu'ils sont curieux de savoir ce qui se passe dans le monde. C'est pour cela, je suppose, qu'on les voit fouiller dans les tas d'ordures, courir après les voitures, ou se réunir à quatre ou cinq pour se raconter les cancans du jour.

— Vous y êtes, reprit Pichon, en regardant son amphitryon avec toute la bienveillance que pouvait exprimer son œil gauche, largement ouvert. Eh bien! monsieur, les chiens de la Silleraye ne sortent pas de chez eux parce qu'on les nourrit trop bien au logis; ils deviennent lourds de corps et ne tiennent plus à courir, et lourds d'esprit, ce qui les empêche d'être curieux. Les chats, c'est la même chose, et les personnes aussi.

— Vraiment?

— Je connais bien les gens d'ici, allez! Voyez-vous, monsieur, la vie est trop bonne et trop douce et trop facile à la Silleraye, pour les bêtes et pour les gens. On y a tout pour rien, faute de débouchés. Quelquefois je me dis que je voudrais voir un bon chemin de fer qui leur ôterait les morceaux de la bouche, et les forcerait de se remuer un peu pour vivre. Et cependant, monsieur, ce ne serait pas mon intérêt, à moi, de voir établir un chemin de fer; car les diligences seront remises du coup et les conducteurs aussi. Il n'y a pas de mendiants ici, les gens de métier travaillent à la douce, sans se presser. Ils ont tous un jardinet derrière leur maison, ou au moins un petit coin de vigne sur le coteau. Chacun s'endort tranquillement sous sa vigne et sous son figuier, sans s'inquiéter de ce que fait le voisin. On se connaît de porte à porte, tout au plus; mais il n'y a jamais ni réunions, ni assemblées, ni danses.

— C'est incroyable.

— C'est incroyable, mais c'est vrai. Les gens de la haute ville, tous rentiers, quelques-uns très riches, ne se voient pas plus entre eux que ceux de la basse ville; ils ont des maisons trop commodes, de trop jolis jardins sur les remparts, en trop bon air, avec une trop belle vue. Pourquoi se dérangeraient-ils? Vous, monsieur, qui êtes un homme instruit, décoré, vous vous dites peut-être: Voilà des idées de conducteur!... mais songez que depuis vingt ans je rumine ces choses-là dans ma tête pendant que je roule de Châ-

teoureux à Tours et de Tours à Châteauroux ; plus je les rumine, plus je crains d'avoir raison ; il y a des jours où cela me rend tout grognon, surtout dans la partie de mon parcours qui traverse le Berry. »

Le capitaine lui répondit très sérieusement :

« Je ne connais pas assez l'état des choses pour savoir si vous avez absolument raison ; mais tout ce que vous me dites me paraît fort vraisemblable.

— Et pénible donc ! Figurez-vous que la Silleraye se dépeuple ; les garçons qui partent pour leur sort ne reviennent plus, une fois leur congé terminé ; ils aiment mieux vivre n'importe où qu'ici. Les fils de famille, quand on ne les marie pas tout jeunes, se sauvent à Paris ou ailleurs. Aussi la plupart des jeunes filles ne trouvent point à se marier, et par moquerie l'on appelle la Silleraye *la ville aux tantes*. Comme c'est agréable pour moi, qui aime mon pays quand même, d'entendre ces plaisanteries-là sur tout mon parcours. Quand vient l'époque des vacances, j'ai un autre crève-cœur. Tout le long du chemin, je dépose des jeunes gens en uniforme, qui viennent des écoles et qui seront plus tard des ingénieurs, des généraux, des savants, tout ce qu'il y a de beau enfin ! Jamais il n'est rien sorti de la Silleraye. Est-ce qu'il est permis à un coin de la France de ne rien donner au pays, de ne rien faire pour lui ?

— Cette observation me frappe beaucoup, dit le capitaine, et je suis absolument de votre avis.

— Voyez-vous un remède ?

— Non, je n'en vois pas.

— Est-ce que le gouvernement n'aurait pas le droit de... ?

— Le gouvernement n'y peut rien. »





Il regardait d'un œil bienveillant un gros chat.

CHAPITRE III

Monsieur et madame Tambourin. — Un itinéraire.

M. Pichon, ayant extrait une grosse montre d'argent des profondeurs de son gousset, jeta un coup d'œil sur les aiguilles et se leva brusquement.

« Oh ! oh ! s'écria-t-il, vingt minutes de retard, sans compter le temps d'atteler. N'importe ! je ne regrette pas les vingt minutes de retard, et je me sens tout soulagé d'avoir dit une bonne fois ce que j'avais sur le cœur depuis des années. Sans vous commander, mon capitaine, est-ce que vous comptez rester longtemps à la Silleraye ?

— Non, répondit le capitaine, le temps de louer une maison pour des amis à moi.

— Louer une maison à la Silleraye ! Mais vous pourriez passer ici des années sans trouver une maison à louer. Il y a longtemps qu'on n'y bâtit plus ; chacun vit dans sa maison, et, sauf quelques chambres garnies où les petits employés se remplacent, et qui sont toujours retenues d'avance par le successeur,

MAMAN.



2

vous ne trouveriez pas... Tambourin ! » cria-t-il d'une voix de stentor par la porte entrebâillée.

Au bout d'une minute Tambourin apparut, sous les espèces et apparences de l'homme aux joues roses et aux favoris mousseux. Pour répondre à l'appel de son nom, il avait évidemment interrompu son repas, car son menton et ses favoris reposaient sur une serviette nouée derrière le cou, et il tenait à la main un os de poulet qu'il avait emporté par mégarde.

S'étant aperçu de son étourderie, Tambourin jeta tranquillement son os de poulet dans la cheminée, et, pour se donner une contenance, essuya ses doigts l'un après l'autre à sa serviette.



« Tambourin, reprit M. Pichon, est-ce que vous connaissez une maison à louer à la Silleraye ? »

Tambourin avança la lèvre inférieure et regarda le plafond. Après une demi-minute de méditation profonde, il alla tranquillement à la porte et cria d'une voix flûtée : « Aglaé ! »

Aglaé, autrement dit M^{me} Tambourin, entra quelques instants après en faisant une belle révérence de pensionnaire, et en se frottant les mains d'un mouvement doux et lent.

« Pichon, lui dit son mari, désire savoir s'il y aurait par hasard une maison à louer à la Silleraye.

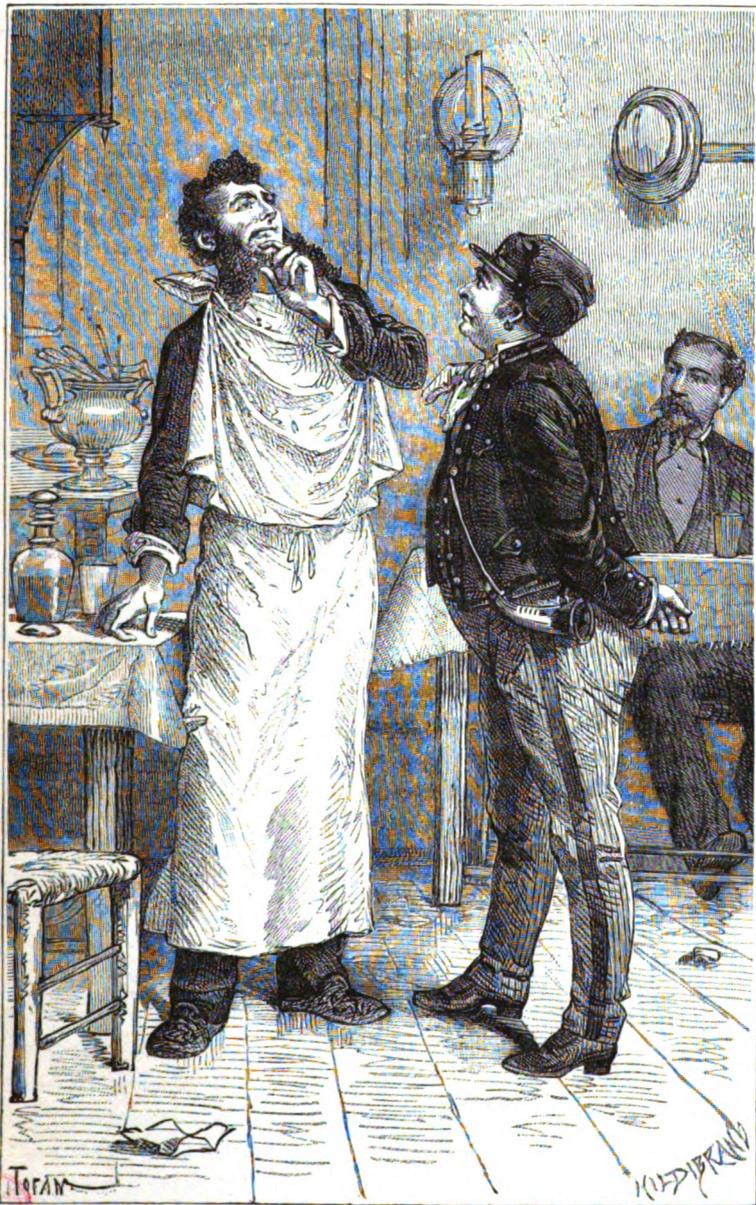
— Oui, il y en a une, répondit M^{me} Tambourin, mais c'est tout comme s'il n'y en avait pas.

— Comment cela ? demanda M. Pichon avec impatience.

— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple, répondit M^{me} Tambourin d'un voix traînante, le percepteur s'en va.

— Déjà ! s'écria M. Pichon en adressant un clignement de l'œil gauche au capitaine.

— Oh ! mon Dieu, oui, déjà ! répondit M^{me} Tambourin d'un air accablé. Avisant une chaise à sa portée, elle se laissa tomber dessus avec un soupir. Tambourin suivit machinalement son exemple. Assis sur une chaise basse, les jambes écartées, les deux mains sur les genoux, avec la serviette nouée dans le dos, il avait l'air d'attendre que quelqu'un de la compagnie voulût bien lui faire la barbe.



Tambourin regarda le plafond.

« Je ne sais pas ce qu'ils ont tous, reprit mélancoliquement M^m Tambourin, mais c'est à qui se sauvera de la Silleraye, comme si c'était une ville pestiférée. Je vois encore d'ici l'arrivée de ce percepteur et de sa petite femme. Ils étaient tout feu et tout flamme. Ils n'avaient jamais vu une aussi jolie petite ville que la Silleraye ! Ils y finiraient certainement leurs jours. Madame ne parlait que de dessiner tout ce qu'elle voyait. Ils feraient des courses dans la forêt ; ils s'amuseraient comme tout ! Au bout d'un mois, madame avait des attaques de nerfs, et monsieur rudoyait les contribuables, comme si c'était leur faute à eux. Picois me disait...

— Pardon, madame, dit poliment le capitaine, est-ce que leur maison est louée ?

— D'après les usages du pays, répondit M^m Tambourin, le percepteur cède son bail à son successeur ; et à moins que son successeur ne se fasse bâtir une maison tout exprès, il prendra celle-là.

— C'est justement son successeur qui m'a chargé de lui louer une maison. S'il n'y a que celle-là de vacante, mon choix sera bien vite fait. Il faut néanmoins que je voie la maison et même un peu la ville pour renseigner mon ami.

— Est-ce qu'il est marié, votre ami ? demanda M^m Tambourin.

— Marié et père de famille, répondit le capitaine.

— Alors, tant pis pour l'autre ! dit M^m Tambourin.

— Pourquoi tant pis pour l'autre ? demanda le capitaine d'un air surpris.

— Parce que si votre ami est marié et père de famille, il est sûr et certain qu'il a son mobilier.

— Je ne comprends pas.

— Le percepteur qui s'en va a fait des folies pour meubler sa maison, et maintenant le voilà bien embarrassé. Le gouvernement, qui n'aime pas les gens capricieux, lui a accordé son changement ; mais, pour le punir, il l'envoie à l'autre bout de la France ; et plutôt que de trimballer ses meubles à deux cents lieues d'ici, il les aurait cédés presque pour rien. Picois me disait...

— Permettez, madame, reprit vivement le capitaine, je crois que les choses s'arrangeront plus facilement que vous ne le supposez. Mon ami est un officier qui prend sa retraite tout jeune, à la suite des fatigues qu'il a endurées pendant la campagne d'Italie. En sa

qualité d'officier, il a couru de garnison en garnison et son mobilier est hors de service ; je le sais parce qu'il m'a demandé de lui décrire la maison pour se commander des meubles. Si l'ancien percepteur est raisonnable, et que le mobilier me convienne, je crois que nous conclurons facilement.

— Raisonnable ! s'écria M^{me} Tambourin, en hochant la tête d'une manière significative ; je vous réponds qu'il sera trop heureux d'en finir, n'importe à quel prix. Picois me disait... »

Ici, le palefrenier passa sa tête hérissée dans l'entrebâillement de la porte, et coupa la parole à M^{me} Tambourin, en déclarant « qu'elle était attelée, et que le monde était dedans ».

« Capitaine, dit le conducteur d'un air mystérieux, je voudrais bien vous dire un mot. »

Le capitaine le suivit dans un coin de la cour et M. Pichon lui dit d'un air embarrassé : « Après tout, je puis m'être trompé en vous disant ce que vous savez ; dans tous les cas, c'est entre nous ; je ne voudrais pas que votre ami prit la ville en grippe avant de la connaître. D'ailleurs un officier qui en a vu de toutes les couleurs ne sera pas si difficile qu'un freluquet qui arrivait tout droit de Paris, et si sa femme est raisonnable, ayant des enfants à élever, elle ne prendra certainement pas des airs dégoûtés et ennuyés, comme la petite dame à lorgnon du freluquet.

— Je vous promets, répondit chaleureusement le capitaine, de ne pas leur dire un mot de ce que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

— Merci, reprit M. Pichon en lui serrant vigoureusement la main, parce que, voyez-vous, je ne voudrais pas avoir cela sur la conscience. »

Et le brave homme grimpa lestement sur son siège, se disant que pour sûr « ils le mettraient à l'amende, à cause du retard, mais qu'il s'en souciait comme d'une guigne, et que si c'était à refaire, il recommencerait sans scrupule ».

Quand le capitaine rentra dans la petite salle, il fut surpris d'y retrouver M. et M^{me} Tambourin. Il s'excusa d'avoir interrompu leur dîner, mais madame déclara qu'ils avaient bien le temps, et monsieur que cela ne faisait rien du tout. En réalité, madame, supposant que le voyageur aurait encore des renseignements à demander, avait mieux aimé rester tranquillement assise que d'avoir à se dé-

ranger une seconde fois. Monsieur n'avait pas bougé, uniquement parce que madame ne bougeait pas. Il avait toujours sa serviette nouée derrière le cou ; ses deux mains étaient toujours posées à plat sur ses genoux ; il attendait toujours, avec son air doux et résigné, que quelqu'un voulût bien lui faire la barbe. Pour charmer ses loisirs, il regardait d'un air bienveillant un gros chat obèse qui s'était hissé sur la table et faisait raffe des restes, en choisissant les morceaux.

« Vous avez sans doute à la Silleraye un bureau télégraphique ? demanda le capitaine.

— Oui, monsieur ! répondit l'homme aux joues roses, non sans un certain orgueil.

— Où est-il ?

— Presque en face, dans la maison du coin.

— Jusqu'à quelle heure est-il ouvert ?

— Jusqu'à neuf heures.

— Dans quelle partie de la ville demeure le percepteur ?

— Dans la ville haute.

— Par où faut-il passer ?

— Vous avez deux chemins, » commença l'homme aux joues roses ; mais sa femme l'interrompit pour lui faire observer qu'il pourrait bien se lever, conduire le voyageur jusqu'à la porte cochère et lui indiquer les deux chemins.

L'homme aux joues roses se leva, en s'y reprenant à deux fois, comme un homme accablé de fatigue, mais sans cesser de sourire et sans se permettre la moindre observation. Il conduisit le voyageur jusque sur le trottoir et reprit sa phrase :

« Vous avez deux chemins. Ou bien vous tournez à gauche et vous passez sous la voûte de l'hôtel de ville ; vous attrapez la grande rue qui monte en pente douce jusqu'à la porte du château, une grande porte flanquée de deux tours rondes ; ou bien vous suivez la rue d'en face jusqu'à un endroit où il y a une promenade de tilleuls et une fontaine avec un bonhomme dessus. Vous passez derrière la fontaine, et vous vous trouvez en face de l'Escalade. L'Escalade est un escalier de pierre qui vous mène aussi devant la porte du château. Une fois là, vous passez sous la voûte, vous montez toujours, et vous tournez à droite ; alors vous vous trouvez sur le donjon ; c'est encore une promenade plantée de tilleuls. Tout au-

tour de vous il y a des murs de jardins et à gauche une rangée de maisons ; vous verrez une plaque en cuivre sur la porte du percepteur. Si vous devez rester longtemps là-haut, la nuit sera venue quand vous redescendrez ; vous ferez bien de ne pas prendre l'Escalade, qui n'est pas toujours très bien éclairée. »

Il débitait tout cela d'une voix flûtée, lente, monotone, avec un air d'ennui chronique et de douce bienveillance. Il avait toujours sa serviette autour du cou, et les très rares indigènes qui passaient devant l'hôtel n'avaient pas même l'air de s'en apercevoir.

« Mille fois merci, répondit le capitaine ; allez achever votre dîner, je vous en prie. »

L'homme aux joues roses resta encore quelque temps planté sur le trottoir à rêvasser, et finit par aller rejoindre sa femme qui s'était remise à table.





La Silleraye abonde en promenades.

CHAPITRE IV

Déconfiture de deux personnages élégants. — La Silleraye : effet de nuit.
Une sage réflexion du capitaine Maulevrier.

Chemin faisant, le capitaine put constater que si la Silleraye n'abonde pas en promeneurs, en revanche elle abonde en promenades. Partout où il a été possible de planter des arbres, on en a planté : sur les terre-pleins des anciens fossés, sur les repos de l'Escalade, sur les tourelles, sur les tours, sur les petites places et jusque dans les moindres recoins. La promenade du Donjon était complètement déserte. Des nuées de corbeaux voltigeaient autour des clochers romans et de la grosse tour carrée, en poussant des cris doux et limpides qui se prolongeaient au loin dans la pure atmosphère du soir.

Le capitaine découvrit facilement la plaque de cuivre du percepteur et contempla longuement la petite maison à un étage, avant de sonner. C'était quelque chose de si gai, de si charmant, de si propre, qu'il se demanda comment on pourrait s'ennuyer là-dedans.

Au coup de sonnette, la porte fut ouverte toute grande par une

petite servante effrontée qui ne portait point la coiffe du pays.

Une seconde porte, toute grande ouverte, au bout du corridor, encadrait une perspective dont le capitaine fut comme ébloui. Des collines d'un bleu pâle et vaporeux moutonnaient à l'horizon derrière les lignes sombres et sévères d'une grande forêt. Sur le ciel d'un azur profond et comme humide, des nuages satinés se teignaient tantôt en safran clair et tantôt en pourpre foncé selon les reflets du soleil qui se couchait en ce moment au bord opposé de l'horizon. En ramenant ses regards sur les premiers plans, le capitaine aperçut la cime des grands peupliers de la vallée de l'Indre, qui se balançaient lentement, puis un parapet de rempart qui terminait un jardin assez étendu sur lequel s'ouvrait la porte du corridor.

Accoudés sur le parapet du rempart, un homme habillé de piqué blanc, et une femme en robe claire, vus de dos, regardaient dans la vallée.

« Que désirez-vous, monsieur ? dit la petite servante effrontée.

— Monsieur le percepteur est-il visible ? demanda poliment le capitaine en lui remettant sa carte.

— Je vais m'en informer, répondit la petite servante, en introduisant le visiteur dans un petit salon meublé avec élégance.

Le capitaine se mit à regarder tout autour de lui en s'efforçant de prendre des airs de commissaire-priseur et de se faire une idée approximative de la valeur des meubles, puisqu'ils étaient à vendre.

Mais tout à coup, entendant un grand froufrou de robe et de jupes, il s'assit vivement sur le premier siège venu pour n'être pas surpris en flagrant délit d'inventaire. Mais c'était une fausse alerte. Le froufrou passa le long de la porte du salon et s'évanouit dans la cage de l'escalier.

Presque aussitôt la servante effrontée vint le prier de vouloir bien passer au jardin. Il passa au jardin et vit le piqué blanc qui s'avancait à sa rencontre, à tout petits pas, comme un homme qui marche difficilement dans des souliers trop étroits, avec des talons trop hauts ; la robe claire avait disparu.

Vu de près, le piqué blanc, quoique jeune encore, avait cet air vieillot et fané des Parisiens qui veillent trop souvent et trop tard. Il était vêtu avec cette élégance artificielle, qui fait que l'on dit d'un

homme, non pas : « il s'habille bien », mais « il fait de la toilette ». Rien de plus déplaisant pour les gens de goût, et le capitaine Maulevrier était un homme de goût.

Le piqué blanc n'était pas plus agréable à entendre qu'à regarder, car c'était un sot, et un sot prétentieux.

Le capitaine exposa l'objet de sa visite et le piqué blanc se disposait à lui répondre, lorsqu'il se leva cérémonieusement, en disant : « Voici M^{me} de Jégon ! »

Le capitaine, qui tournait le dos à la maison, se leva avec empressement, fit volte-face et se trouva en présence d'une dame qui n'aurait pas manqué d'un certain agrément, si elle eût été plus naturelle, et si elle n'eût pas jugé nécessaire de se mettre en grandissime toilette pour recevoir un étranger qui venait causer d'affaires, au débotté.

« Ma chère, lui dit M. de Jégon, je vous présente M. de Maulevrier, ami et mandataire de M. Gilbert, *notre* successeur. »

« Ma chère », avec un geste quasi royal, engagea le visiteur à se rasseoir, et s'assit elle-même comme on s'assied au théâtre, en s'écroulant tout doucement de côté.

A plusieurs reprises, le capitaine fit mine de se lever, et parla de visiter, séance tenante, la maison et le mobilier. Chaque fois, Monsieur et Madame le forcèrent à se rasseoir. Ils étaient si heureux d'avoir sous la main « un auditeur civilisé ! un homme du monde ! » Aussi ne lui permirent-ils pas de parler affaire avant de lui avoir révélé toute la petitesse de leur âme, toute la nullité de leur intelligence, en lui racontant leurs déboires ridicules, et en le mettant dans la confiance de leurs rancunes impuissantes.

Madame, en faisant sautiller son lorgnon avec beaucoup de grâce, émit cette pensée neuve et profonde : « L'administration des finances (que l'Europe nous envie !) est la dernière des administrations. Les intrigants seuls y font leur chemin, le vrai mérite est méconnu et végète dans des postes subalternes ! »

Le vrai mérite, représenté par le piqué blanc, se rengorgea sans vergogne, et arrangea son nœud de cravate pour avoir occasion de lever la tête d'un cran plus haut. Volontiers le capitaine l'eût battu ; dans tous les cas, il se demanda comment l'administration des finances avait eu un seul instant l'idée de faire un perceuteur d'un criquet aussi nul.

Monsieur venait, après maint effort, de rattraper sa manchette

qui s'obstinait à battre en retraite sous la manche de son veston. Fier de son succès, il déclara hautement que la grâce parisienne est comme le soleil : aveugle qui ne la voit pas.

« Et cependant, il y a en province des hobereaux si encroûtés et des douairières si arriérées, qu'elles frôlent la grâce parisienne sans la reconnaître. »

La grâce parisienne, représentée par M^{me} de Jégon, mit son lorgnon sur son nez, tourna la tête pour regarder la prairie de l'Indre et rougit légèrement sous sa poudre de riz. Le capitaine, irrévérencieusement, se dit à part lui que les hobereaux et les douairières de la Silleraye n'étaient pas déjà si sots d'avoir fermé leurs portes à des comédiens aussi ridicules.

Sur cette pensée charitable, le capitaine se leva, bien décidé cette fois à en finir, car il était excédé. Il eut l'effronterie, ou la politesse, comme on voudra, de déclarer qu'il était désolé de partir, mais il devait envoyer une dépêche le soir même, il avait déjà perdu vingt-quatre heures, il ne pouvait pas tarder davantage.

Madame, en minaudant, le pria d'excuser une pauvre maîtresse de maison, qui avait été prise à l'improviste, et n'avait pas eu le temps de s'assurer si tout était bien en ordre. Le capitaine s'inclina sans répondre et la visite commença.

La maison était très commode et très bien distribuée ; on avait le bureau de perception sous la main, dans un petit bâtiment annexe, avec une entrée particulière. Les meubles étaient absolument neufs. En revoyant ceux du salon, le capitaine éprouva une sorte de pitié pour les deux étourdis qui avaient acheté si cher une si cruelle mortification.

M. de Jégon, employé subalterne des finances, allait beaucoup dans le monde, avec le secret espoir d'épouser une héritière. A la suite d'un cotillon où il avait été tout simplement sublime, il obtint la main et la dot d'une jeune étourdie qui avait quelque fortune. Quoique M. de Jégon se fût présenté modestement comme un jeune homme plein d'avenir, le ministre des finances, par suite d'un inexprimable aveuglement, le laissait végéter dans son infime situation. Par amour-propre, par dépit, par un secret espoir d'arriver plus rapidement en prenant une autre voie, M. de Jégon conçut un jour l'idée de demander une perception.

« Quitter Paris ! jamais ! s'écria M^{me} de Jégon avec une noble

indignation ; d'abord je suis sûre que je mourrai d'ennui en province. »

Mais, à la suite de cette explosion, elle réfléchit, et, peu à peu, se familiarisa avec l'épouvantable idée de quitter Paris.

Voici les motifs qui peuvent expliquer une si généreuse abnégation.

1° Il en coûte cher pour briller à Paris, même d'un fort médiocre éclat. M. et M^{me} de Jégon, « pour faire figure », avaient commencé à manger leur blé en herbe, et à entamer leur capital. On se referait en province.

2° M. de Jégon s'engageait sur l'honneur à passer receveur particulier, un de ces jours, et bientôt après, receveur général.

3° Il est doux pour une femme élégante et pénétrée de son mérite d'être la première quelque part et de donner le ton, fût-ce en province. A l'idée d'étonner les provinciaux et d'éclipser les provinciales, les larmes s'arrêtèrent, et un sourire se joua sur ses lèvres. Elle se commanda une série de toilettes triomphantes, et emmena son mari chez un tapissier en renom. Le mobilier, les toilettes de Madame et celles de Monsieur élargirent singulièrement la brèche qu'ils avaient déjà pratiquée dans les flancs de leur capital. Mais bah ! en province, même en brillant du plus vif éclat, on fait toujours des économies !

Quel triste réveil après un si beau rêve ; les provinciaux têtus avaient obstinément refusé de se laisser éblouir. Quand on faisait des visites, ils n'étaient jamais chez eux, et ils vous envoyaient leurs cartes, au bout d'un mois, par des domestiques. M. et M^{me} de Jégon en étaient réduits à se parer l'un pour l'autre, et les fauteuils capitonnés tendaient en vain leurs bras à des visiteurs qui ne voulaient pas venir.

Il n'y avait pas à discuter sur le prix du loyer, puisque le nouveau percepteur prenait la suite du bail ; d'ailleurs le capitaine le trouva si modeste, qu'il se le fit répéter deux fois, craignant d'avoir mal entendu. Quant au mobilier, Monsieur et Madame semblaient l'avoir pris en grippe, en vertu du principe qu'il faut toujours s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose des mécomptes que l'on éprouve, jamais à soi-même. Maintenant qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur le compte de la province, ils se procureraient un mobilier de sapin, chez quelque menuisier de village.

On se défait à tout prix d'un objet qui a cessé de plaire. Le tapissier Picois, qui avait espéré devenir acquéreur du fameux mobilier, l'avait évalué à si bas prix, que le capitaine fut sur le point de se récrier ; mais il réfléchit qu'il n'était que mandataire, et il se contenta d'incliner la tête, en signe d'acquiescement.

Il prit congé, promettant une prompte réponse, et redescendit dans la ville basse, en évitant l'Escalade. A neuf heures moins vingt, la dépêche suivante s'envolait vers Paris.

Maison charmante et commode : 500 francs. Mobilier magnifique, tout neuf : 2500 francs. En cas d'acceptation, pouvez venir quand vous voudrez. Adresser réponse Hôtel Poste, la Silleraye.

L'unique employé du télégraphe ne put s'empêcher de ricaner en transmettant cette dépêche, et il réveilla le piéton pour le seul plaisir de lui dire : « En voilà encore un qui va venir se casser le nez à la Silleraye. »

Le capitaine, qui n'avait pas l'habitude de « se coucher de bonne heure », résolut de faire une petite excursion à travers les rues de la ville. Mais un scrupule lui vint. Après tout ce qu'il avait vu et entendu depuis le matin, il n'était pas bien sûr de ne point trouver la porte de l'hôtel fermée s'il rentrait à une heure indue, par exemple à dix heures : il alla donc aux renseignements.

« L'autre hôtel, lui répondit l'homme aux joues roses, est toujours fermé à neuf heures et demie, mais nous, à cause de la voiture de Châteauroux, nous restons allumés jusqu'à dix heures et demie. D'ailleurs, si la porte était fermée, vous n'auriez qu'à frapper. Nous ne souffririons pas cela de tous les voyageurs ; mais vous avez été recommandé par M. Pichon, nous ferons tout pour vous être agréables. »

Le capitaine put constater que les réverbères étaient rares, et les boutiques fermées ou plongées dans la plus complète obscurité à partir de neuf heures. Seul, dans toute la rue, un petit cordonnier travaillait dans sa petite boutique. La lumière de sa lampe traversait un globe de verre rempli d'eau avant de tomber sur son ouvrage. Le capitaine colla son nez à la devanture et contempla la boule d'eau avec cet intérêt profond qu'attachent à des vétilles les gens condamnés à tuer le temps. Comme il allait se retirer, ses yeux tombèrent sur une pancarte manuscrite, collée à la vitre. Cette pancarte disait que le cordonnier rempaillait les vieilles chaises.

« Hum ! pensa le rôdeur nocturne, l'industrie est dans le marasme ! car c'est mauvais signe quand il faut deux métiers pour nourrir un seul homme. » Comme il ruminait cette importante question, et qu'il avait les yeux encore éblouis par le reflet de la boule d'eau, il trébucha contre des marches qui faisaient saillie sur le trottoir.

« La municipalité, pensa-t-il, suppose que la ville est faite pour les gens du pays et non pas pour les étrangers ; car j'aime à croire que les naturels connaissent tous ces traquenards et toutes ces chausse-trappes. »

Après avoir parcouru plusieurs ruelles complètement obscures, il aperçut dans le lointain une lumière qui lui rappela celle qu'entrevit le Petit Poucet du haut de son arbre. Il se précipita vers la lumière, avec toute l'ardeur d'un papillon de nuit et se trouva bientôt devant une boutique où l'on vendait de la poterie, de la faïence et des balais. Une chandelle brillait solitaire sur le comptoir, ou plutôt elle ne brillait pas du tout ; car la mèche était terriblement longue et couverte de champignons. Nouvelle pancarte manuscrite collée à la vitre. La pancarte annonçait à qui de droit que le marchand de poterie fabriquait de la vraie rilette de Tours.

Le capitaine reprit ses méditations économiques, mais en ayant bien soin cette fois de regarder à ses pieds et de marcher à la façon des aveugles. Cette manœuvre prudente l'amena sans encombre devant la boutique du pharmacien. Une lampe modeste éclairait le sanctuaire, le pharmacien dormait sur son comptoir, les cheveux épars, méditant peut-être de décamper un de ces jours, ou bien cédant déjà à l'assoupissement dont Pichon l'avait menacé.

Une fois là, le capitaine revint sur ses pas, mais il s'embrouilla si bien dans les ruelles non éclairées, qu'il s'arrêta tout court pour se demander comment il se tirerait de là. Jetterait-il des pierres dans les vitres, pour réveiller les gens ? crierait-il au feu ? à l'assassin ? Un bruit sourd semblable à celui du grondement lointain du tonnerre attira son attention ; le bruit devint plus distinct : c'était le roulement de la diligence. Tout à coup il y eut une vive lueur, un fracas épouvantable, et le capitaine, pour éviter d'être écrasé, s'aplatit de son mieux dans la baie d'une porte. Il avait devant lui la voiture de Châteauroux, qui barrait toute la ruelle, et en face de lui le bureau de poste. Le conducteur mit sur son épaule

le sac aux dépêches, descendit et frappa du poing et du pied contre la porte bardée de fer. Le capitaine trouvait le temps long dans l'embrasure où il était bloqué, et il se demandait pourquoi, presque toujours, dans les villes de province, l'administration des postes choisit les ruelles les plus dangereuses et les plus inaccessibles pour y installer ses bureaux ?

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'une lueur parut sous la porte d'en face ; quelqu'un grommela, tourna une clef, entr'ouvrit la porte, se saisit du sac de cuir et disparut comme un loup qui emporte une proie. Alors la diligence s'ébranla pour repartir. Une fois délivré, le capitaine grimpa lestement sur le marchepied de derrière, et fit à l'hôtel une entrée peu triomphale.

« J'ai remarqué, dit-il à Sophie, qui le conduisait à sa chambre, que les réverbères sont éteints passé neuf heures.

— Ça se peut bien, répondit Sophie sans s'émouvoir.

— Mais comment fait-on quand on a besoin de sortir passé dix heures.

— On a une lanterne, donc ! »

« Drôle de pays, se dit-il en s'étendant voluptueusement dans un bon grand lit de Touraine. N'importe, je n'irai pas raconter à Gilbert ma promenade nocturne. Ce serait à le dégoûter à tout jamais de la Silleraye. Un garçon doit mourir d'ennui ici. Par bonheur il est marié, il a des enfants, un foyer ; il sera si bien là-haut, dans sa jolie petite maison, qu'il ne songera jamais à en descendre le soir. »

Comme son esprit se perdait un peu dans les terrains vagues qui séparent la veille du sommeil, il lui vint à l'idée, pour la première fois de sa vie, qu'il ne ferait peut-être pas mal, un de ces jours, de songer sérieusement à se marier.





Je lui ai dit de mettre des souliers.

CHAPITRE V

Tringlot. — Réflexions diverses de M. Pichon. — M. Pichon fait la toilette de sa diligence et perd momentanément l'appétit.

La réponse du nouveau percepteur ne s'est pas fait attendre : il accepte avec enthousiasme. Le capitaine Maulevrier repart pour Tours après avoir communiqué la réponse aux intéressés ; et les intéressés, après avoir fait leurs paquets, ont secoué dédaigneusement sur la Silleraye la poussière de leurs sandales ; en d'autres termes, ils sont partis en exprimant leur profond mépris pour la *ville aux tantes*.

C'est justement le philosophe Pichon qui les transporte de la Silleraye à Tours.

Ce jour-là Pichon est taciturne, presque mélancolique. Ce n'est pas qu'il s'intéresse le moins du monde aux émigrants qui sont là dans la boîte, au-dessous de lui. Oh ! mon Dieu non ! Pour lui, ce sont deux noms nouveaux à inscrire sur la liste des victimes de la Silleraye, voilà tout. Ce qui le rend morose et taciturne, c'est que Tringlot fait des siennes. Tringlot est un cheval gris pommelé qui a été acheté par le Breton, premier grief ; Tringlot a des caprices ; un de ses caprices est de tirer mollement et de laisser faire toute la

besogne par ses camarades, second grief ; Tringlot sort du train des équipages, dont le dépôt est à Châteauroux ; or Pichon n'aime pas Châteauroux, parce que Châteauroux est en Berry, troisième grief. La fille du buraliste de Châteauroux, personne mûre et sentimentale qui lit des romans, a baptisé le cheval gris-pommelé du doux nom de Lindor ; Pichon trouve que c'est une pitié de donner un si joli nom à une si vilaine bête, et s'obstine à l'appeler Tringlot, attendu qu'il sort du train des équipages.

Sans doute le cheval gris-pommelé est une mauvaise bête ; mais mettez-vous à sa place, et figurez-vous la confusion de ses idées. Au régiment il s'appelait Fanfaron ; la buraliste sentimentale lui impose le nom de Lindor que le Breton adopte, et Pichon le désigne toujours par le sobriquet de Tringlot. Auquel entendre ? Aussi en faisait-il à sa tête, en suivant ses instincts, qui étaient décidément vicieux. Mais ce n'est pas la seule raison qui a clos pendant toute la route l'œil gauche de M. Pichon.

Par association d'idées, les deux individus qu'il cahote en ce moment lui remettent en mémoire ceux qui vont venir les remplacer.

Il s'inquiète de leur avenir plus qu'il ne le voudrait ; car, en général, il n'aime pas les inquiétudes : c'est une mauvaise compagnie pour un conducteur de diligence. Mais qu'y faire ? Un conducteur ne peut s'empêcher de penser, n'est-ce pas ? surtout quand le ronflement monotone des roues sur la route le force à suivre la même idée pendant des lieues entières. Donc, pendant des lieues entières, Pichon, ce jour-là, se posa les mêmes questions sans pouvoir les résoudre : ces gens-là décamperont-ils ? s'endormiront-ils ? ou bien faut-il espérer qu'ils parviendront à rester sans s'endormir, et à désensorceler la Silleraye ?

Entre Cormery et Tours, il y a une grande saignée qui coupe la route en diagonale, et que les cantonniers entretiennent avec soin pour l'écoulement des eaux.

Pichon préoccupé oublia-t-il de prendre les préoccupations ordinaires ? ou bien Tringlot fit-il des siennes, comme Pichon le lui reprocha amèrement ? Quoi qu'il en soit, la diligence reçut une rude secousse, et les idées de Pichon furent brusquement retournées dans sa tête, comme une omelette dans une poêle.

Maintenant il pensait au capitaine Maulevrier. Quel beau mili-

taire et quel brave homme ! Et puis, quelle drôle de chose que la vie ! que de voyageurs il avait trimbalés pendant sa longue carrière, sans qu'il lui fût venu une seule fois à l'esprit de leur faire des confidences. Avec le capitaine, c'était venu tout d'un coup, presque à première vue, et sans provocation de sa part. C'est peut-être parce que quand les idées d'un homme sont devenues pour lui un fardeau trop lourd, il ne peut pas s'empêcher de décharger son cœur ; c'est peut-être bien aussi parce qu'il faut que l'on finisse par aimer quelqu'un en ce monde. « Feu mon père le disait, mais je croyais qu'il y avait exception pour les conducteurs de diligence ! »

Sous l'influence de cette nouvelle série de réflexions, son œil gauche s'était ouvert, et il promenait sur la plate campagne des regards pleins de bienveillance.

Comme les roues ronflaient sur la route bien unie, les idées continuaient de suivre le même cours dans la tête de M. Pichon.

« Un homme étonnant, mon père. Ah ! si cet homme-là avait reçu de l'instruction ! Je le vois encore d'ici, avec sa bonne figure rougeaude pleine de malice, sa veste de droguet, sa culotte courte et sa petite queue ficelée dans une peau d'anguille. Oui, je le vois comme s'il était là, et qui plus est, je l'entends, le pauvre vieux ! « Père, j'avais un gros secret. — Ça peut arriver à tout le monde, mon garçon, mais j'espère bien que tu l'as gardé pour toi. — Non, père, je l'ai confié à quelqu'un. — Alors tu t'en repentiras. — Non, père, je ne m'en repentirai pas. — Alors, c'est que la personne en question n'abusera pas de ton secret. — Non, père, elle n'en abusera pas. — Et puis, c'est que le secret n'est pas pour te faire honte. — Non, père, il ne me fera pas honte, au contraire. — Alors, mon garçon, si c'est comme cela, je vois que l'autre et toi, vous voilà bien près d'être de francs amis, il t'estime et tu l'estimes ; donne-lui la main, mon garçon, j'approuve, hé hé hé ! j'approuve. — Si j'étais capitaine, ou s'il était conducteur, je crois que nous ferions une fameuse paire d'amis ; mais, à la façon dont les choses sont arrangées, nous ne pouvons pas frayer ensemble. Ça ne m'empêchera pas de l'aimer, d'avoir du plaisir à le regarder, à lui parler, et de faire tout ce que peut faire un pauvre conducteur de diligence pour lui être agréable, à lui et à tous ceux qu'il aime. »

Ici Tringlot fit un écart, et reçut un bon coup de fouet pour sa peine.

« Eh ! pardine, pensa en lui-même le conducteur philosophe, je vois bien maintenant pourquoi j'ai des inquiétudes pour ceux qui vont venir : c'est qu'il les aime, lui, et que les amis de nos amis sont nos amis. J'aurais bien pu voir cela tout de suite ; feu mon père aurait commencé par là, lui ; mais aussi, est-ce qu'on a ses idées à soi, avec une rosse comme ce Tringlot, qui vous bouleverse les idées à vous faire bouillir le sang. »

En pensant au ménage Gilbert, et au sort qui l'attend, Pichon retombe dans sa mélancolie. « Si seulement, se dit-il, on les avait envoyés à Loches, ou même à Châtillon, quoique Châtillon soit dans le Berry ; mais il faut que ce soit justement à la Silleraye ! Si ça tourne mal, il aura du chagrin, lui. Oh ! que ce Tringlot est fainéant ! »

Malgré la fainéantise de Tringlot, la diligence arrive à l'heure ; et cependant l'œil gauche de Pichon s'est peu à peu refermé ; et son demi-œil glace d'effroi les petits garçons qui regardent passer la diligence.



Mais à l'entrée de la rue Chaude l'œil terrible se ferme subitement et l'œil bienveillant s'épanouit, pour ainsi dire, dans toute sa bienveillance. Pichon vient d'apercevoir le capitaine Maulevrier debout, à la porte des Messageries.

Le capitaine entre dans la cour ; il sourit, il a quelque chose à lui communiquer. Avec le geste d'un souverain qui abdique, Pichon jette les guides au garçon d'écurie, et, oubliant soudain le soin de sa dignité, il dégringole de son siège avec la prestesse d'un gros écureuil.

« Ils arrivent cette après-midi, par le train express, lui dit tout bas le capitaine.

— Quelle chance ! répond le philosophe avec une grande agitation, quelle chance ! c'est moi qui les conduirai. Je ne veux pas dire de mal du Breton, mais il manque de moelleux. Quand une diligence est bien conduite, l'humeur des voyageurs s'en ressent, et ils sont mieux disposés pour la ville où ils arrivent. Mais je croyais qu'ils ne venaient que demain ?

— C'est moi qui les ai pressés de venir aujourd'hui. Je tenais à vous les confier ; du reste, s'ils étaient arrivés demain, je les aurais retenus un jour pour vous les garder.

— Ça vous ressemble ! dit le philosophe avec effusion. « Voilà ! voilà ! » cria-t-il en réponse aux réclamations des voyageurs et aux objurgations du buraliste.

« Faites d'abord vos affaires, dit le capitaine, nous causerons après. »

Au bout d'un quart d'heure, Pichon accourut, le visage enflammé, le sourire sur les lèvres : il se frottait les mains.

« La maison est libre ? demanda le capitaine.

— Libre d'hier. Les autres ont couché à l'Hôtel de la Poste et je viens de les déposer à la gare.

— La literie est arrivée ?

— D'hier dans la journée. Je me suis informé de cela tout de suite, vous pensez bien. Le vieux Pascaud, le commis de la perception, avait pris une femme de journée pour faire les lits et déballer le linge. »

Il crut inutile d'ajouter qu'il avait oublié de diner la veille, ayant employé l'heure du dîner à grimper jusqu'au donjon afin de s'assurer par lui-même que tout était en ordre.

« Mes amis dîneront à l'Hôtel de la Poste ; j'espère, ajouta le capitaine en souriant, que vous les avez recommandés.

— Je l'espère aussi, dit Pichon avec un bon gros rire ; d'ailleurs je serai là pour veiller au grain ; ils dîneront en famille, dans la petite salle. Tambourin s'occupera de la table d'hôte, et j'ai pris Sophie dans un coin pour lui dire de mettre des souliers au lieu de savates, et de marcher droit.

— Vous avez pensé à tout.

— C'est bien le moins, répondit vivement le philosophe. Ce sont vos amis, n'est-ce pas ? Eh bien, cela suffit ; quand bien même ils seraient Berrichons, je les aurais tout de même recommandés de mon mieux. Oh non ! pas de remerciements, mon capitaine, tout le plaisir est pour moi. Il n'y a qu'une chose qui me tracasse.

— Laquelle donc ?

— Je suis plus laid qu'un sorcier du Berry, dit le philosophe avec un grand sérieux, et je grogne plutôt que je ne parle ; les

médecins disent que c'est dans ma constitution et que ça ne peut pas se changer.

— Eh bien ? demanda en souriant le capitaine.

— Eh bien ! répondit le philosophe d'un air découragé, je fais peur aux enfants ; et il y a des gens qui ne se gênent pas pour dire à leurs marmots : « Finiras-tu d'être méchant ! ou je te donne à Croquemitaine. » Croquemitaine c'est moi, croiriez-vous ?

— Non, je ne le croirais pas, si vous ne me l'affirmiez aussi sérieusement. Les gens qui disent cela sont des sots, et je voudrais bien voir...

— Oh, pour moi, ça m'est aussi égal que ça peut l'être à un âne d'être appelé bourriquet. Ça ne l'empêche pas de faire son service, ni moi non plus.

— Ni d'être un brave homme, » répondit le capitaine en posant doucement sa main sur la patte rugueuse du conducteur.

De contentement, le conducteur devint rouge comme une grosse pivoine et reprit d'une voix émue :

« C'est rapport aux petits de ce monsieur et de cette dame. Les autres, ça m'est égal ; ceux-là, je ne voudrais pas leur faire peur, vous comprenez. Si vous pouviez me rendre le service de dire un mot ou deux, sans en avoir l'air, à l'effet de...

— Quand j'aurai dit à mes amis combien vous êtes bon, obligeant et dévoué, je vous réponds que les enfants n'auront pas peur de vous. A demain matin.

— Pardon, mon capitaine, dit le philosophe, est-ce que vous ne ferez pas la conduite à vos amis ?

— Non ! j'aime mieux leur laisser le temps de s'installer.

— Je comprends ça, reprit le philosophe, mais vous irez les voir souvent, n'est-ce pas ? il ne faut pas les abandonner ; ils seraient si seuls là-bas ; ça leur fera tant de plaisir de vous voir !

— A quoi jugez-vous cela ? demanda en riant le capitaine.

— Parce que moi, ça m'en ferait rudement à leur place, soit dit sans vous offenser. »

Le capitaine rougit et tendit la main au philosophe, qui la serra tout doucement et la lut rendit aussitôt pour ne pas avoir l'air d'abuser.

« Dans tous les cas vous les verrez souvent, n'est-ce pas ?

— Aussi souvent que je le pourrai.

— Et, si ce n'était pas abuser de votre bonté, vous tâcheriez de choisir les jours où je conduis.

— Je les choisirai certainement. Je n'ai rien à dire contre le Breton, sinon que je ne le connais pas, tandis que vous, vous êtes un ami, un vrai ami. »

Le philosophe tourna brusquement sur lui-même, ne voulant pas laisser voir son émotion, et s'en alla dans la direction du bureau en murmurant d'une voix un peu rauque : « Eh bien, à demain matin. »

« Hé Pichon ! lui dit le buraliste, qu'est-ce qui vous est donc arrivé ? Vous avez les yeux rouges, le nez gonflé et la figure toute renversée.

— Rhume de cerveau ! répondit Pichon avec une rare effronterie.

— Il faut soigner cela.

— On le soignera, ne vous tourmentez pas. Sans vous commander, faites-moi donc voir la feuille de route de demain. »

L'autre lui tendit la feuille du bout des doigts et se renversa sur le dossier de sa chaise en bâillant.

Pichon, ayant constaté que le coupé avait été retenu par la famille Gilbert, remit la feuille sur le bureau et s'en alla d'un air indifférent du côté de la diligence.

Il ouvrit en sifflant la portière du coupé et s'y engagea à mi-corps. Il commença par donner des petits coups de poing tout le long de la banquette et constata avec une évidente satisfaction qu'elle n'était pas trop dure. Pour être plus sûr de son fait, il s'assit dessus, à toutes les places, successivement. Il essaya les appuie-bras et les trouva solides ; mais par exemple la double-courroie destinée à recevoir les chapeaux était trop lâche, et l'une des deux poches de tapisserie où les voyageurs aiment à déposer les menus objets qui les embarrassent, était décousue et pendait misérablement.



Au sortir du coupé, Pichon fit le tour de la diligence, tantôt reculant de quelques pas pour en embrasser l'aspect général, tantôt se rapprochant pour examiner minutieusement les écrous des roues.

Ensuite il s'en alla trouver le garçon d'écurie. « Thomas, dit-il,

le bourrelier viendra tendre la courroie aux chapeaux et recoudre une des poches du coupé. Il faudra jeter une douzaine de seaux d'eau sur la diligence, serrer l'écrou de la première roue à gauche et ne pas ménager le cambouis. Tu m'as bien compris.

— Oui, monsieur Pichon.

— Je vais passer moi-même chez le bourrelier ; s'il n'est pas venu à quatre heures, tu iras le chercher. Je ne veux pas que ma diligence ait l'air d'une patache ! »

Ayant bien ruminé, le menton dans la main, pour voir s'il n'avait rien oublié, M. Pichon gagna à grandes enjambées l'auberge de la *Pintade*, où il prenait ses repas.

M. Pichon avait la réputation méritée d'avoir un excellent coup de fourchette ; mais il se montra pour cette fois au-dessous de sa réputation.

Par moments, il cessait de manger et regardait droit devant lui, comme ces chevaux qui sont à la pâture et qui relèvent la tête, pour regarder par-dessus la haie, oubliant de mâcher la bouchée d'herbe qu'ils ont entre les dents. Lui aussi s'oubliait à regarder par delà les murs enfumés de la *Pintade* des choses toutes nouvelles qui venaient d'entrer dans sa vie, et qui l'étonnaient, parce qu'il n'y était point habitué.

« Vous êtes tout « chose » aujourd'hui, monsieur Pichon, lui dit obligeamment la grosse matrone aux bras nus qui remplissait avec beaucoup d'activité les triples fonctions de maîtresse, de cuisinière et de servante ; vous n'êtes pas malade ?

— Oh non !

— Vous n'êtes pas ennuyé ?

— Oh non ! seulement j'ai des affaires qui m'occupent.

— Dans votre partie, reprit la matrone en posant son pouce et son index replié sur le coin de la table, on doit avoir beaucoup de casse-tête.

— Ne m'en parlez pas, répondit M. Pichon avec emphase : des commissions à n'en plus finir, c'est à en perdre la tête. Puisque nous parlons de cela, voudrez-vous avoir la complaisance de prévenir les amis que je ne viendrai pas faire la partie de bézigue aujourd'hui, j'ai une affaire juste à trois heures... un rendez-vous. »

Les « amis » auxquels M. Pichon faisait allusion étaient trois personnages rondelets et rubiconds comme lui, qui appartenaient,

toujours comme lui, à l'honorable corporation des conducteurs. Seulement, au lieu d'être des conducteurs de diligences, c'étaient de simples conducteurs de pataches. De temps immémorial, ces messieurs se réunissaient de deux jours l'un à la *Pintade*, pour boire une chopine de vin blanc (une seule, car c'étaient tous des hommes rangés) et pour faire d'interminables parties de bézigue.





L'homme de l'octroi traça des signes cabalistiques.

CHAPITRE VI

Le train de trois heures. — La famille Gilbert. — Madame Gilbert, sans le savoir, exerce une heureuse influence sur la destinée d'un vigneron têtue.

Le train express de Paris arrivait à trois heures. A trois heures moins dix, le capitaine Maulevrier grimpa lestement les marches du perron de la gare. Après avoir jeté un coup d'œil dans la salle d'arrivée, où il n'y avait encore personne, il reparut sur le perron, et alluma un cigare, qu'il se mit à fumer à bouffées rapides, comme un homme pressé.

M. Pichon, qui avait guetté son arrivée à l'angle d'une rue, se cacha vivement en le voyant paraître, comme s'il se fût trouvé là en contrebande. Peu à peu les omnibus vinrent se ranger un à un au bas du perron, des porte-faix arrivèrent en pantalon et en veste de velours vert à côtes, et des garçons de café en veste noire et en escarpins vernis ; puis l'on vit paraître des gens qui venaient recevoir des parents ou des amis, puis des curieux, puis quelques vagabonds en quête d'une aubaine.

Au coup de sifflet qui annonçait l'approche du train, M. Pichon

sortit de sa cachette et s'avança obliquement, à pas de loup, dans la direction de la gare. Il prenait tant de précautions pour n'être point remarqué que tout le monde le remarqua. Mais, une fois dans la salle d'arrivée, il put se dissimuler tout à son aise dans la foule compacte.

Le capitaine Maulevrier était au premier rang, près de la porte qui devait livrer passage aux voyageurs. Il avait jeté son cigare et piétinait sur place comme un homme qui s'impatiente. La porte s'ouvre à deux battants, la foule se comprime des deux côtés pour laisser un passage libre, toutes les têtes sont tournées du même côté, beaucoup de personnes se dressent sur la pointe des pieds.

Les voyageurs commencent à défiler, avec cet air abasourdi des gens qui ont été longtemps assis et renfermés; quelques-uns cherchent des amis dans la foule; des bras se lèvent, il y a de petites bousculades, le capitaine ne bronche pas.

Ah enfin! voici le capitaine Gilbert. Quoiqu'il soit en costume civil, on reconnaît tout de suite un officier; d'ailleurs il est décoré. Il échange une chaude poignée de main avec le capitaine Maulevrier et se met à causer avec lui, sans doute en attendant M^{me} Gilbert et les enfants.

Le cœur de Pichon bat avec violence; on ne voit jamais sans émotion des gens dont on a entendu beaucoup parler, et avec lesquels on doit se trouver en relations. Ce n'est pas du tout comme cela qu'il s'était figuré le capitaine Gilbert. Il le trouve bien hâlé pour un convalescent, il n'aime pas beaucoup non plus ses cheveux roux ramenés en accroche-cœurs au-dessus de ses oreilles, ni ses yeux trop rapprochés l'un de l'autre, ni son nez busqué, ni sa bouche, aux lèvres minces, si voisines du nez que les moustaches circonflexes ont l'air de sortir des narines. Tout en causant avec lui, le capitaine Maulevrier jette des regards de l'autre côté de la porte. Tout à coup il donne une grande poignée de main au capitaine Gilbert et lui dit vivement quelques mots pour lui expliquer quelque chose. Le capitaine Gilbert salue, sans attendre sa femme et ses enfants, et se dirige vers la porte de sortie en jetant sur la foule des regards durs et dédaigneux.

M. Pichon le suit de son demi-œil. Mais, pendant qu'il a la tête tournée, le capitaine Gilbert, le vrai, cette fois, échange de chaudes poignées de main avec son ami, le présente à sa femme et quand

M. Pichon se décide à abandonner le faux Gilbert à son malheureux sort, le capitaine Maulevrier est en train d'embrasser deux amours d'enfants, un petit garçon et une petite fille, pendant que M^{me} Gilbert sourit doucement, que M. Gilbert cherche le billet de bagages dans son porte-monnaie, et que la domestique attend sans impatience qu'on ait fini de s'embrasser. Elle porte au bras gauche un panier qui a dû contenir des provisions de voyage pour les enfants, et tient de la main droite un faisceau de parapluies ou d'ombrelles qui ressemble vaguement aux faisceaux des licteurs romains. Seulement, au lieu de la terrible hache, ce sont deux filets à papillons qui sortent du faisceau.

Le sang de M. Pichon ne fit qu'un tour et le cœur de M. Pichon bondit d'allégresse, lorsque M. Pichon s'aperçut qu'il s'était trompé de Gilbert. Il poussa un gros soupir et regarda de tous ses yeux.

Le vrai Gilbert avait les cheveux châtain clair et les moustaches blondes, le teint pâle, les sourcils un peu froncés, comme un homme qui a l'habitude de souffrir, et avec cela les yeux riants et la bouche épanouie : « Voilà, se dit M. Pichon, un malade qui ne doit pas être difficile à soigner ! »

M^{me} Gilbert était plutôt petite que grande, mais très bien faite dans sa petite taille, avec des mouvements doux et tranquilles et toujours gracieux ; elle avait les cheveux noirs et les yeux d'un bleu de pervenche qu'elle clignait un peu, comme les personnes myopes. En dépit de ce clignement, qui était comme une grâce de plus, elle avait le regard franc et droit, très ferme par moments, et cette expression de visage calme et reposée qui dénote presque toujours une conscience tranquille, et l'habitude de prendre les choses de la vie comme elles doivent être prises, c'est-à-dire par le bon côté ; car, quoi qu'on en dise, elles ont toujours un bon côté.

La philosophie de M. Pichon n'allait pas jusqu'à lui permettre d'analyser une physionomie ; mais il avait un cœur, et un brave cœur, comme il l'avait déjà prouvé. Son cœur fut pris du coup. « Ma grand'foi du bon Dieu ! se dit-il à lui-même, si celle-là ne désensorcèle pas la Silleraye, c'est fini de la Silleraye pour jusqu'au jugement dernier. »

Pendant le capitaine Gilbert cherchait toujours son billet de bagages et ne le trouvait pas. Madame le regardait en souriant, sans témoigner la moindre impatience. Un instant, elle détourna la tête

pour voir ce que faisaient les enfants. La petite fille, la main droite dans la main du capitaine Maulevrier, le regardait naïvement avec de bons grands yeux qui faisaient penser à ceux de sa mère ; le petit garçon essayait de se faire livrer par la bonne le faisceau consulaire, parce que la « pauvre Marie devait être fatiguée ».

Marie défendait son faisceau en souriant, et M. Pichon lui adressait mentalement ce discours : « Pardine, ce n'est pas malin d'être de bonne humeur quand on sert du bon monde.

— Maman vous regarde, » dit Marie au petit garçon.

Le petit garçon, ayant levé vivement la tête, rencontra le regard de sa mère. Sans faire la moindre réflexion, il s'en alla en sautillant vers sa mère, lui prit la main, qu'elle lui abandonna en souriant, et passa sa tête sous le bras maternel avec un geste de petit chat caressant.

Enfin le capitaine Gilbert finit par retrouver le billet de bagages dans la poche de son gilet. Le capitaine Maulevrier le lui prit des mains et dit :

« Irons-nous à pied jusqu'à l'hôtel ? c'est à deux pas.

— Te sens-tu de force, mon ami ? demanda M^{me} Gilbert à son mari.

— Parfaitement, si ce n'est pas loin ; je sens déjà que ce bon air de Touraine me fait du bien. Pourquoi souris-tu ? Je t'assure que c'est vrai, à moins que ce ne soit la vue de ce cher Maulevrier. »

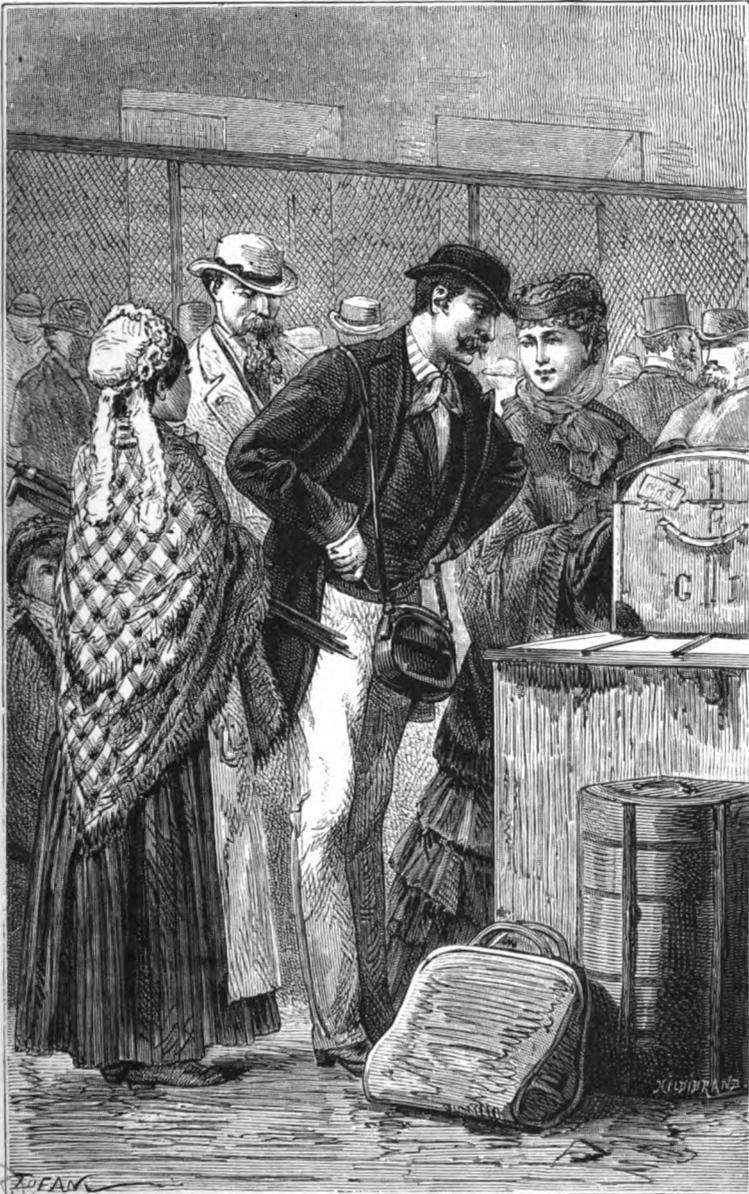
Le cher Maulevrier fit signe au conducteur de l'omnibus du *Cog de Bruyère*, qui s'approcha vivement, la casquette à la main, et lui remit le bulletin en priant poliment l'homme de l'octroi de visiter les bagages.

L'homme de l'octroi, un gros papa imberbe qui prenait du ventre, aurait été à tout jamais perdu dans l'opinion de M. Pichon, s'il se fût permis de visiter les bagages quand M^{me} Gilbert en personne lui avait affirmé qu'elle n'avait rien à déclarer.

L'homme de l'octroi salua M^{me} Gilbert en rougissant, tira un morceau de craie de sa poche, et traça des signes cabalistiques sur tous les colis qui portaient l'indication *Paris-Tours*, n° 7.

« Je crois que nous pouvons partir, » dit le capitaine Maulevrier en offrant son bras à M^{me} Gilbert.

Il était temps que la petite caravane se décidât à partir, car il n'y avait plus dans la gare que quelques flâneurs qui restaient sans



Le capitaine Gilbert cherchait son billet.

savoir pourquoi, des employés qui manœuvraient des colis en les bousculant le plus possible, deux ou trois conducteurs d'omnibus qui tenaient des bulletins à la main, et un vigneron têtù qui s'obstinait à vouloir prendre son billet de ce côté-là, « parce qu'il était arrivé de ce côté-là ». M. Pichon, qui s'était laissé couper la retraite, tremblait de tous ses membres, craignant d'être surpris en flagrant délit de curiosité.

Pour se donner une contenance, il étudiait, avec un soin affecté, et en regardant de si près, qu'il se sentait loucher, une grande affiche jaune placardée sur la muraille. L'affiche parlait d'un voyage circulaire, à prix réduits, sur les côtes de l'Océan. Une carte, grossièrement imprimée sur un carré de papier blanc, encadré au centre de l'affiche jaune, indiquait les deux itinéraires (car il y en avait deux), ainsi que les points principaux où il était loisible aux excursionnistes de prendre quelque repos.

En suivant de son index noueux l'une des grandes lignes noires, M. Pichon arriva à la Rochelle ; il n'eut pas le courage d'aller plus loin, et tourna furtivement la tête, pour voir se qui se passait derrière lui. Les voyageurs étaient encore là. M. Pichon renfonça vivement sa tête dans ses épaules, et retourna à la Rochelle, barbotta en plein Océan, sans s'en douter. Il y barboterait encore s'il n'eût entendu un froufrou de robe, et un bruit de pas qui se dirigeaient vers la porte de sortie. Il poussa un gros soupir et fit un quart de conversion.

Enfin, le capitaine Maulevrier et M^{me} Gilbert ouvrirent la marche, chacun d'eux tenant un des enfants par la main. Le capitaine Gilbert venait ensuite, et Marie marchait quelques pas en arrière.

M. Pichon se glissa sournoisement tout le long du mur, et, arrivé à la porte, risqua prudemment un œil avant de tenter une évasion.

« Oh ! dit la petite fille quand le quatuor fut arrivé au bas du perron, le pauvre papa qui est tout seul ! » Alors, levant de grands yeux suppliants vers le capitaine Maulevrier, comme pour lui demander pardon de la liberté grande, elle dégagea doucement sa menotte, qu'elle alla offrir à son papa.

Le petit garçon hésita ; il se trouvait si bien là où il était ! Une toute petite pression de la main de sa mère le décida, et il alla prendre l'autre main de son père.

M. Pichon se sentit incapable de garder pour lui tout seul l'admiration que lui avait causée cette petite scène ; se retournant vers l'intérieur de la salle, il chercha à qui parler. Les employés et les conducteurs tournaient tous le dos, l'homme de l'octroi avait disparu dans sa retraite mystérieuse, le vigneron têtue seul regardait du côté de la sortie, les deux mains appuyées sur son bâton d'épine, les reins cambrés, son chapeau rond rejeté en arrière.

« Regarde-moi donc ça, dit M. Pichon, en désignant d'un signe de tête le petit groupe des voyageurs qui s'éloignait lentement.

— Je suis de la Roche-Corbon, grogna le vigneron têtue ; je suis venu par ici et je m'en irai par ici. On ne se gaussera pas de moi. »

M. Pichon haussa dédaigneusement les épaules.

Au moment de franchir la grille de la cour, M^{me} Gilbert se retourna pour voir si son mari pouvait suivre sans trop de fatigue, et profita de l'occasion pour échanger un sourire avec lui.

« Jolie frimousse de femme tout de même ! dit le paysan avec une admiration grossière, et il ajouta : « N'a point sa pareille à la Roche-Corbon !

— Ni à Tours non plus, reprit M. Pichon avec l'assurance d'un homme qui aurait passé l'inspection générale de la population féminine de Tours.

— Ça se peut, dit prudemment le vigneron.

— Ça est, reprit péremptoirement M. Pichon ; et bonne !

— Il y a donc de bonnes femmes ? demanda l'autre d'un air goguenard.

— Peut-être pas beaucoup, répliqua très sérieusement M. Pichon, mais celle-là en est une.

— Tu la connais donc ! »

Cette question rendit le philosophe tout perplexe. Non ! il ne la connaissait pas du tout, mais rien qu'à la voir, il devinait qu'elle était bonne ; il le savait, il en était sûr ; la preuve, c'est qu'il aurait parié n'importe quoi contre n'importe qui. Malheureusement les vigneronns tourangeaux sont les plus sceptiques de tous les vigneronns, et l'homme têtue se serait gaussé du philosophe, si le philosophe avait répondu à une question de fait par des raisons de sentiment. D'un autre côté, M. Pichon ne voulait point mentir, car il était honnête homme. Il se tira ingénieusement d'affaire en disant au vigneron : « C'est moi qui la conduis demain à la Silleraye !

— Eh bien ! ne la verse point en route, parce que, ma foi ! ce serait dommage ! »

Le philosophe lui fut profondément reconnaissant de cette bonne parole.

« Un bon conseil en vaut un autre, reprit-il en posant sa large main sur l'épaule du bonhomme. Ne t'obstine point à vouloir repartir par ici, c'est le côté par où on arrive ; on prend les billets de l'autre côté. Tu as encore un quart d'heure devant toi avant le départ. Fais le tour avec moi jusqu'à l'autre côté de la gare, ça te prendra juste deux minutes, et tu auras dix fois le temps de revenir, si tu t'aperçois que je t'ai attrapé. »

Comme l'homme hésitait encore :

« Je suis, reprit le philosophe, conducteur de la diligence de Tours à Châteauroux ; par conséquent, tu vois que je suis un peu de la partie, et que je n'ai pas le droit d'attraper le monde. Viens avec moi. » Comme il le regardait de l'œil gauche en prononçant ces paroles, le paysan se décida.

Néanmoins, par surcroît de précaution, il ne se risqua au guichet qu'après s'être adroitement renseigné près d'un gendarme qui promenait sur la foule des regards sévères.

Voyez, je vous prie, l'enchaînement des effets et des causes en ce bas monde. Si l'homme de la Roche-Corbon n'eût pas payé son tribut d'admiration à M^{me} Gilbert, M. Pichon l'eût abandonné à son malheureux sort, et réellement son sort n'eût pas été enviable. Ce bonhomme si obstiné et si fanfaron devant les étrangers baissait tristement la crête devant la femme qui lui avait juré obéissance, et il avait des raisons toutes particulières pour demander avec une amère ironie s'il y a des femmes véritablement bonnes. S'il eût manqué le train, sa douce moitié l'eût certainement accusé de l'avoir manqué exprès, pour courir les cabarets, et lui aurait rendu la vie dure et pesante.

S'il eût réussi à prouver qu'il avait manqué le train par sa bêtise et son obstination, il serait tombé dans un autre traquenard. Le voisin Guignard, « cette peste de Guignard », aurait composé une chanson sur sa mésaventure. Or, le paysan tourangeau, né goguenard, ne redoute rien tant que de prêter le flanc à la raillerie.

Ainsi, un bon sourire de M^{me} Gilbert avait coupé court à tant de maux, sans compter les conséquences. Car le mal naît du mal,

comme le bien naît du bien. Une querelle de ménage, chose déplorable en elle-même, n'a pas seulement pour effet d'aigrir et de pervertir les deux acteurs du drame. La mauvaise humeur de ces malheureux agit sur les enfants, les domestiques, les voisins ; elle se répercute à l'infini sur une foule d'innocents qui ne savent même pas d'où vient le coup, et exerce sa pernicieuse influence longtemps après que ceux qui ont donné le branle sont rentrés dans leur repos.

Autrefois les souverains, quand ils visitaient une province, payaient leur bienvenue en répandant des bienfaits. La bonté est une souveraine, et une souveraine toute-puissante et toujours agissante, même quand elle n'a pas conscience de son action. C'est ainsi que le premier pas de M^{me} Gilbert sur la terre de Touraine fut marqué par un bienfait.





Donnez-le-moi, dit-il.

CHAPITRE VII

M. Pichon débrouille ses idées en regardant couler l'eau de la Loire, et met sa montre de Genève en grand danger d'être disloquée.

Quand il eut perdu de vue le capitaine Maulevrier et la famille Gilbert, et qu'il eut embarqué son vigneron têtu, le philosophe se trouva dans une singulière situation d'esprit; il lui sembla tout à coup que la ville de Tours était déserte, que sa journée, à lui, était finie, et qu'il avait un grand espace vide à traverser pour atteindre la journée du lendemain.

Il aurait pu aller rejoindre ses amis à la *Pintade*, car il n'était que trois heures vingt minutes, et les joueurs de bézigue ne se séparaient jamais avant cinq heures. Mais il ne se sentait disposé ni à jouer au bézigue, ni à boire sa chopine de vin blanc, ni à subir les plaisanteries des conducteurs, ni à y répondre. C'était bizarre, mais c'était comme cela! il aurait voulu faire autre chose, mais il ne savait pas quoi. Comme il sortait de la gare, tout désorienté et les bras ballants, il se dit qu'il ne ferait pas mal d'aller relancer le bourrelier, et de s'assurer par lui-même si la diligence avait été soigneusement rincée. Le bourrelier avait été exact, et la diligence était rincée de fond en comble.

Alors M. Pichon prit à part le garçon d'écurie et lui demanda s'il y avait en ce moment des chevaux de rechange. Oui, il y avait des chevaux de rechange.

« Ça tombe bien, dit M. Pichon, et si Flageolet est libre, ça tombe encore mieux.

— Pourquoi ça ? demanda le garçon d'écurie.

— Parce que Flageolet est une bonne bête que je connais et qui me connaît, et que Tringlot est un fainéant. Tu me donneras Flageolet demain matin, et tu colleras Tringlot au Breton ; c'est lui qui l'a acheté, il est bien juste que ce soit lui qui s'en serve. »



Ayant réglé cette petite affaire à son entière satisfaction, le philosophe retomba dans le vide. Un moment, il eut l'idée de se mettre au lit pour faire passer le temps plus vite. Mais il eut la sagesse de prévoir que s'il se couchait en plein jour,

il passerait une nuit blanche à ne plus savoir que faire de son corps, de ses membres et de ses idées. Il en vint à décider qu'il ferait une promenade ; d'abord, une promenade serait une nouveauté pour lui : car, depuis vingt ans, il avait fait des courses sans nombre à travers la ville, mais jamais ce qui peut s'appeler une promenade. Il savait très bien que la Loire passe au bout de la rue Royale ; seulement, il ne se souvenait pas de l'avoir jamais regardée, mais là ! ce qui s'appelle regarder ; il l'apercevait en passant, mais il ne s'était jamais accoudé sur le parapet pour contempler les îles plantées de saules, et le fleuve qui coule tout vert aux endroits profonds, tout clair aux endroits où l'on voit le sable, et les grandes herbes molles qui s'amuse à s'enrouler et à se dérouler au gré du courant.



Dans le parcours de la rue Royale, le philosophe ne se laissa point séduire aux magnificences des magasins. Les seuls étalages sur lesquels son œil gauche s'arrêtait un instant étaient ceux des marchands de joujoux. Les enfants aiment les joujoux ; il savait cela vaguement pour l'avoir entendu dire, et, s'il eût osé, il eût rempli ses poches de joujoux pour les offrir... il

savait bien à qui, afin de se faire bien venir; mais il pressait le pas pour échapper à la tentation. Avait-il le droit, lui simple conducteur, d'offrir des joujoux aux enfants de M^{me} Gilbert? Non, il ne l'avait pas; et puis, quand même il l'aurait eu, il n'aurait jamais su comment s'y prendre. Allons, décidément, il valait mieux n'y point songer.

Alors il regardait devant lui, observant avec une attention toute particulière les officiers et les dames en toilette, surtout celles qui avaient des enfants.

Son examen terminé, il souriait de dédain en dedans, et se disait : « Que je ne boive jamais un verre de bon vin, s'il y a un seul de ces messieurs qui approche du capitaine Maulevrier, et même du capitaine Gilbert, quoiqu'il soit un peu blanc pour un homme; une seule de ces dames qui vous fasse l'effet de M^{me} Gilbert, un seul de ces petits enfants qui soit aussi mignon que les siens; et, au fait, comment s'appellent-ils ces deux chérubins si jolis et si obéissants? »

Il aurait aimé à savoir leurs noms; il lui aurait semblé alors qu'il avait fait un petit pas dans l'intimité de la famille; mais, bah! il les saurait le lendemain, quand il devrait employer la ruse pour se les faire dire.

Arrivé au pont, il s'accouda sur le parapet; au bout d'une deminute, il se releva comme effrayé; la tête lui tournait un peu, et il lui semblait que le pont penchait et allait l'entraîner dans la Loire. Mais il ne tarda pas à rire de son erreur, et se remit à regarder couler l'eau. On ne regarde pas impunément couler l'eau, et il arrive toujours un moment où la pensée, même la pensée obscure et informe d'un conducteur, se laisse entraîner au fil du courant, et alors le conducteur se demande où va cette eau-là qui semble si pressée d'arriver? Le philosophe, qui ne savait pas un mot de géographie, avait entendu dire cependant que la Loire se jette dans la mer, à un endroit qu'on appelle Saint-Nazaire.

Tout à coup il se ressouvint que la Loire passe à Saumur, et qu'il avait à Saumur son neveu, tonnelier de son état. Ce tonnelier était marié, père de famille, à preuve que l'oncle Pichon avait été parrain du petit dernier. Il avait été parrain par procuration, et même il avait envoyé à son filleul un couvert d'argent, qui lui avait coûté quinze bons francs, sans compter le port.

Au-dessous de lui, l'eau infatigable coulait toujours, pressée d'aller à la mer, en passant par Saumur.

Comment était-ce fait Saumur ? Et son neveu, quelle figure avait-il, maintenant que c'était un homme et un père de famille ? Et sa nièce par alliance, à quoi ressemblait-elle ? Un commis-voyageur qui avait passé par Saumur lui avait dit qu'elle était blonde et gentille, c'est tout ce qu'il savait d'elle. Et les marmots ? étaient-ils doux, rangés, obéissants ? ou bien, les laissait-on polissonner, les pieds nus, dans la poussière, comme ceux qu'il voyait tous les jours au passage de la diligence ?

A vrai dire, il n'eût tenu qu'à lui de savoir tout cela depuis longtemps ; son neveu et sa nièce bien des fois l'avaient invité à venir se reposer un peu chez eux, ils avaient tout particulièrement insisté à l'époque du baptême. Mais lui, comme beaucoup d'oncles célibataires qui ont mis de l'argent de côté pour leurs vieux jours, se défiait instinctivement de ses futurs héritiers, et il se tenait sur la défensive.

Les petites vagues du fleuve continuaient à se pousser l'une l'autre ; ainsi, par esprit d'imitation, les idées se poussaient l'une l'autre dans la tête du philosophe. Comme il commençait à avoir la vue fatiguée, il se releva et se remit à marcher. Tout en marchant, il se demandait avec surprise pourquoi il avait pensé à son neveu, qui cependant ne lui avait pas écrit depuis le baptême. Bien plus, il pensait à ce neveu, à cette nièce, à ces petits enfants, avec une bienveillance inaccoutumée ; et même, il regrettait d'avoir bougonné en envoyant le couvert d'argent et d'avoir écrit une lettre un peu sèche.

« Ça doit être l'effet de cette eau qui me tourne la cervelle, se dit-il en hâtant le pas. Mais il eut beau hâter le pas, ses idées ne voulurent pas rester en arrière, et lui tinrent fidèle compagnie jusque dans la campagne.

Quand il eut longtemps marché par les petits chemins, il revint vers le fleuve, le corps fatigué, mais l'esprit moins embrouillé ; il commençait à voir clair dans ses idées, et il avait pris tout à coup, dans un chemin creux, entre deux vignes, la résolution d'aller surprendre les Saumurois, et de savoir, une fois pour toutes, à quoi pouvaient bien ressembler les enfants de son neveu et particulièrement son filleul.

Comme il passait devant une petite guinguette de bonne apparence, il s'arrêta brusquement, et il lui vint la fantaisie de manger une friture, à moins que ce ne fût un prétexte qu'il se donnait pour passer la soirée tout seul. On aurait dit qu'il avait pris à tâche de changer ce soir-là toutes ses habitudes.

« Bonjour la compagnie ! » dit-il en poussant la porte de la petite salle. Mais, en fait de compagnie, il n'y avait dans la salle qu'un chapeau de paille accroché à une patère, et une légion de mouches dont les bourdonnements formaient une mélopée aiguë et monotone.

« Y a-t-il du monde ? » cria M. Pichon d'une voix sonore.

Une porte à vitres dépolies s'ouvrit, et M. Pichon vit apparaître une jeune femme qui tenait dans ses bras un gros poupon d'un an (juste l'âge du filleul de M. Pichon).

« Ma petite mère, dit M. Pichon d'un ton bienveillant, est-ce qu'il y aurait moyen de manger une friture ? »

— Là ! voyez comme c'est contrariant, dit la petite mère d'une voix douce ; mon mari a reçu un papier de la régie et il est à Tours ; et le drôle (le petit garçon) est allé dans les champs cueillir de l'herbe pour les lapins ; est-ce assez contrariant tout de même !

— Alors, demanda M. Pichon désappointé, vous ne sauriez pas faire une friture à vous toute seule ?

— Oh que si ! mais je ne pourrais pas arranger les poissons et manœuvrer la poêle avec ce gros monstre-là sur les bras. »

Et pour punir « le gros monstre » de la mettre dans un si grand embarras, elle prit une de ses menottes, et fit semblant de vouloir la dévorer. Le gros monstre se mit à rire aux éclats, et M. Pichon put voir qu'il avait à la mâchoire inférieure deux petites dents aussi blanches que le lait.

M. Pichon parut indécis, et se disposait à se retirer, lorsqu'il se ravisa.

« Donnez-le-moi, dit-il, je le tiendrai pendant que vous vous occuperez de ma friture. »

A peine eut-il fait cette proposition imprudente, qu'il s'en repentit. L'enfant voudrait-il venir avec lui ? et si l'enfant voulait venir, comment s'y prendrait-il pour le tenir sans le détériorer, soit en le laissant choir, soit en le serrant trop fort ; car il n'avait jamais tenu, ni même regardé de près, un petit enfant.

« C'est que..., objecta timidement la jeune mère, il ne veut pas aller avec tout le monde.

— Il viendra avec moi, » répondit M. Pichon avec un aplomb désespéré; et il approcha sa figure de celle du petit enfant.

Homère nous raconte que le petit Astyanax se rejeta en pleurant sur le sein de sa nourrice, effrayé à la vue du casque de son père. Le gros monstre ne fut pas plus raisonnable. A la vue de cette figure baroque qui s'approchait de la sienne, il se rejeta vivement sur le sein de sa mère.

Une fois là, il se crut en sûreté, et risqua un œil du côté de l'homme grêlé. Son œil rencontra l'œil gauche du philosophe, qui attachait sur lui un bon regard presque suppliant. Ce regard lui ôta toute sa crainte; la vue d'un objet qui se balançait entre la figure de l'homme et la sienne le fit sourire, et il tendit les bras au conducteur. L'objet en question était la grosse montre en argent que le rusé philosophe avait extirpée de son gousset, et dont le tictac, semblable à celui d'un moulin, dominait la plainte aiguë des mouches.

Le gros monstre passa sans protestation des bras de sa mère dans ceux du philosophe, et se mit à secouer la montre de toutes ses forces, comme si c'eût été une tirelire, dont il eût cherché à faire tomber les sous par la fente.

Le philosophe rougit de plaisir et pâlit de terreur quand il eut le petit enfant dans les bras; la petite créature était si légère qu'il n'osait la serrer, et si remuante, qu'il croyait la voir tomber par terre à chaque mouvement.

Lentement il s'assit, posa l'enfant sur son genou en l'entourant de son bras gauche, et retrouva assez de sang-froid pour oser l'examiner en détail. La montre cependant était en train de passer un mauvais quart d'heure. Le petit enfant l'avait lâchée pour saisir la chaîne des deux mains, à deux pouces environ du point d'attache, et s'en servait comme d'une masse d'armes. L'objet, vu son volume qui était considérable, aurait fort bien pu endommager le nez du philosophe et la frimousse de chat espiègle du petit garçon. Le philosophe se contentait de retirer sa figure aux moments dangereux, et ne songeait qu'à parer de la main les mauvais coups que le marmot aurait pu s'administrer à lui-même. Et la montre rendait un son mat quand elle attrapait la main ou le gilet du philosophe, et

un son clair quand elle rebondissait sur un des boutons, et le marmot émerveillé redoublait d'ardeur à chaque coup.

Le philosophe le contemplait avec une sorte d'avidité, se demandant tout le temps si son filleul à lui avait les yeux aussi brillants et aussi profonds, les joues aussi rebondies, la bouche aussi rose et aussi fraîche. Et pendant ce temps-là, la montre avait des soubresauts de plus en plus furieux, et le cliquetis de la boîte d'argent devenait de plus en plus sonore et menaçant contre les gros boutons de corne du gilet.

Si un mortel quelconque, arrivé à l'âge de raison et responsable de ses actes, qu'il fût d'ailleurs gros ou mince, grand ou petit, barbu ou rasé, civil ou militaire, se fût permis avec le chronomètre de M. Pichon la dixième partie seulement des libertés que se permettait le gros monstre, ce mortel audacieux aurait eu affaire à M. Pichon. Car le chronomètre de M. Pichon était une grosse vieille montre de Genève, d'un bon sens à toute épreuve et d'une véracité infailible ; on disait communément que c'était elle qui réglait le cours du soleil. Cette montre, M. Pichon la connaissait et l'estimait depuis vingt ans ; et cependant il l'abandonnait aux caprices d'un enfant qu'il connaissait depuis vingt minutes ; mais qui de nous osera lui jeter la pierre ? Ne sommes-nous pas, tant que nous sommes, disposés à nous engouer de nos nouveaux amis et à leur sacrifier les autres ?





Il se l'enfonça jusqu'aux oreilles.

CHAPITRE VIII

M. Pichon admire un paysage et achète des joujoux. — Un dîner au *Coq de Bruyère*, menus propos des convives.

Quand le père du marmot arriva de la ville, il contempla avec des yeux tout ronds le spectacle étrange qui s'offrit à ses yeux. S'il avait eu la moindre notion de mythologie, il aurait songé immédiatement au vieux Silène faisant l'éducation de Bacchus enfant. Mais il n'alla pas si loin chercher des comparaisons ; le spectacle qu'il avait sous les yeux l'amusa pendant quelques secondes ; puis, tout d'un coup, il fut saisi d'un accès de jalousie en voyant son premier-né si bon camarade avec un étranger.

Il fit entendre un petit claquement des lèvres, et le marmot tourna vivement la tête ; il tendit les bras, et le marmot gigotta dans ses langes ; il prit le marmot, et le marmot sourit. Tout à coup le père, surpris, rencontra une résistance inattendue ; le petit enfant se tenait attaché des deux mains à la montre, comme un naufragé à une bouée de sauvetage. Dans son inexpérience de la vie, il ignorait que, quand on accepte les avantages d'une situation, il faut aussi en subir les charges ; il ne remarquait pas que l'homme et la

montre n'allaient point l'un sans l'autre, et que s'il voulait jouir de la montre, il fallait accepter l'homme par-dessus le marché. Avec les jeunes gens de son âge, le raisonnement est de peu de ressource ; aussi n'essaya-t-on point de lui parler raison ; le père tira de sa poche un bâton de sucre d'orge en l'élevant en l'air. Pour saisir cette nouvelle proie, les deux petites mains lâchèrent la bouée de sauvetage, et le père rentra sans coup férir en possession de sa progéniture.

Quand M. Pichon eut expédié sa friture et quelques accessoires, le soleil couchant envoyait de longues traînées de lumière, qui faisaient resplendir certaines parties du fleuve comme du métal en fusion, tandis que les autres parties paraissaient, par le contraste, sombres et fraîches comme des dessous de bois, le matin, à l'heure de la rosée. De l'autre côté de la Loire, des gens, assis sur la quille d'un bateau renversé, causaient et riaient ; leurs paroles et leurs rires joyeux couraient à la surface de l'eau, et rebondissaient jusque dans la petite salle de la guinguette. Les travailleurs de la campagne commençaient à rentrer des champs, et passaient en traînant un peu la jambe, leurs instruments de travail sur l'épaule. Tous échangeaient un signe de tête avec les gens de la guinguette.

M. Pichon se leva et se remit en route. Il marchait lentement pour jouir de la fraîcheur délicieuse qui s'élevait du fleuve, et surtout pour savourer à loisir le calme et la paix d'une des plus belles soirées dont il pût se souvenir, si loin qu'il remontât dans le passé. Il est probable cependant qu'il en avait vu d'aussi belles, car les belles soirées ne sont pas rares sur les bords de la Loire ; mais il est probable aussi qu'il ne les avait jamais vues dans d'aussi bonnes dispositions d'esprit.

Certes, un beau paysage est toujours un beau paysage, quel que soit le spectateur qui le contemple. Mais le même paysage ne dit pas la même chose à la même âme, mettons au même conducteur de diligence, selon que ce conducteur est préoccupé des choses de son métier, des tracasseries de ses chefs, de l'humeur de ses chevaux, du soin égoïste de lui-même ; ou bien, selon qu'il lui est entré dans l'intelligence des idées plus élevées, dans le cœur des sentiments plus généreux. Tel était le cas de M. Pichon, et voilà pourquoi il trouvait cette soirée-là plus belle que toutes les autres.



Le petit se tenait attaché à la montre.

Quand il traversa le pont, les becs de gaz formaient comme deux lignes de vers luisants dans la demi-obscurité du crépuscule ; mais les magasins ne faisaient pas encore ruisseler sur les trottoirs la lumière éclatante de leurs lampes à réflecteurs. Enhardi par le mystère de cette demi-obscurité, M. Pichon fit un coup de tête, et pénétra brusquement dans un des magasins de joujoux. Au bruit de la sonnette, les gens de la maison, qui dinaient dans l'arrière-boutique, cessèrent brusquement de parler et de rire. Quelqu'un se leva, prit une des deux lampes qui éclairaient la table, et M. Pichon se trouva face à face avec une jeune femme très élégante, qui lui demanda ce qu'il désirait. Rien qu'à le voir, la jeune dame élégante s'était dit que ce bonhomme devait se tromper de porte.

« Faites excuse, dit M. Pichon, c'est une commission que j'ai à faire ; je ne me connais pas en joujoux, vous savez ; et je me fie à vous pour me donner quelque chose de joli ; il s'agit d'un petit garçon de huit ans et d'une petite fille de sept. »

Il ajouta prudemment : « C'est une famille très bien, et s'ils sont contents, vous aurez la pratique ! »

Cette perspective n'éblouit pas la jeune femme élégante, ou du moins, si elle fut éblouie, elle n'en fit rien paraître. Avec cette dextérité que donne une longue habitude, elle ouvrait des vitrines et les refermait presque aussitôt, après avoir escamoté deux ou trois objets, qu'elle répartissait au fur et à mesure en deux lots, sur la grande table du milieu. M. Pichon, les deux bras ballants, la regardait opérer avec une admiration profonde. En général, les objets lui plaisaient, quoiqu'il trouvât que ce n'était peut-être pas assez haut en couleur. Mais il eut la prudence de garder son opinion pour lui.

Il y eut un moment où la jeune femme posa la lampe entre les deux lots, et regarda M. Pichon d'un air interrogateur. M. Pichon, de son côté, la regarda d'un air parfaitement ahuri.

La dame reprit un sourire, et dit : « Je ne sais pas si je dois ajouter d'autres joujoux ; vous ne m'avez pas dit quel prix les personnes veulent y mettre.

— Oh ! ils ne regardent pas au prix ; ils sont comme cela dans cette famille-là !

— Dans tous les cas, reprit la dame en promenant d'un air

indécis la lumière de la lampe sur plusieurs vitrines, je ne vois pas trop ce que je pourrais ajouter pour le moment. Mais, d'ici à deux ou trois jours, nous recevrons un assortiment nouveau ; alors vous pourrez revenir.

— C'est ça, je pourrai revenir, répondit M. Pichon d'un air entendu. Maintenant, voulez-vous me dire ce que je vous dois ? »

La dame prit un crayon et un bout de papier, et fit l'addition en quelques secondes.

Le total était beaucoup plus fort que M. Pichon ne s'y était attendu ; mais il ne sourcilla pas, lui que l'on accusait d'habitude d'être un peu « regardant ». Seulement, ayant entendu dire qu'il fallait toujours marchander dans les magasins, il marchanda, afin de ne pas avoir l'air d'un paysan qui arrive de son village.

« Tout est à prix fixe, lui dit doucement la jeune femme élégante, et elle jeta un regard un peu impatient vers l'arrière-magasin, où l'on entendait toujours un bruit de couteaux et de fourchettes.

— Allons donc ! reprit familièrement M. Pichon, on dit que vous gagnez gros sur ces petites machines-là ; vous me rabattrez bien dix sous ? »

La jeune femme s'était attendue à des prétentions exorbitantes, et se préparait mentalement à soutenir la lutte, dût son dîner en être encore retardé. Cette demande naïve la fit sourire, et elle rabattit les dix sous, en déclarant à M. Pichon qu'elle y consentait, parce que c'était lui. On sait que c'est la formule usitée en pareil cas.

L'honneur étant sauf, puisqu'il avait marchandé et obtenu une réduction, M. Pichon paya, sans broncher, une somme qui aurait fait faire la grimace à des gens beaucoup plus riches que lui.

Autrefois, à l'époque lointaine de sa verte jeunesse, M. Pichon avait en mainte rencontre dépensé sans compter ; mais comme c'était en égoïste qu'il dépensait, et uniquement pour son plaisir, chacune de ses dépenses lui avait laissé un regret et un remords : le regret d'avoir dépensé son argent et le remords de l'avoir mal dépensé. Ce soir-là, il n'éprouva ni regret ni remords, car il avait dépensé pour faire plaisir à quelqu'un. Aussi, quand il sortit du magasin, son paquet de joujoux sur le bras, il s'applaudissait de son heureuse audace, et riait en lui-même à l'idée du plaisir qu'éprouveraient « les deux mignons ».

Pendant que M. Pichon expédiait sa friture dans la petite guinguette, les Gilbert dînaient tranquillement avec leur ami dans le salon particulier de l'hôtel du *Coq de Bruyère*.

Leur entrée à l'hôtel avait été signalée par un petit incident qui avait d'abord fait rire le capitaine Maulevrier, et qui ensuite lui donna à réfléchir.

Le propriétaire de l'hôtel avait pour père un ancien frotteur ; ce frotteur avait passé toute sa vie à détester les riches qui le faisaient vivre ; son seul désir était de passer ses dernières années sans rien faire, habillé de drap et chaussé d'escarpins vernis ; surtout il tenait à avoir un chapeau de haute forme, bien luisant, qu'il n'ôterait jamais devant personne, pour montrer aux gens qu'il les valait bien.

C'était chez lui une idée fixe ; le bonhomme devint monomane et perdit toutes ses pratiques.

Son fils, qui était garçon d'hôtel au *Coq de Bruyère*, se conduisit comme un homme de cœur. Ne pouvant ni surveiller ni recueillir son père, il trouva cependant moyen de le soustraire à l'Asile des aliénés, en le mettant en pension chez des braves gens de la campagne, qu'il connaissait.

Deux fois par mois, il allait passer avec lui sa journée de liberté, se privant de tout pour que le bonhomme eût la vie douce et facile. Dans des temps plus heureux, il avait acheté sur ses économies une obligation de la ville de Paris. Un beau jour, le numéro de cette obligation sortit au tirage de la salle Saint-Jean, et le pauvre garçon d'hôtel se trouva subitement à la tête de cent cinquante mille francs.

Le bonhomme Picoreau, son patron, qui depuis longtemps méditait d'aller planter ses choux et tailler sa vigne dans sa jolie propriété de Saint-Avertin, lui accorda la main de sa fille et lui céda son hôtel.

Le premier soin du nouveau maître d'hôtel fut de rappeler son père, de l'installer dans une des plus jolies chambres de la maison, de le vêtir de drap fin, de le chausser d'escarpins vernis, et de le coiffer d'un chapeau de haute forme, le plus luisant qu'il put trouver.

Dès le matin, le bonhomme, après s'être rasé avec soin, descendait avec une des chaises de sa chambre, et s'installait sous

la porte cochère. Sa plus grande jouissance était de montrer son beau costume noir et de faire affront aux gens bien mis qui entraient à l'hôtel, en gardant son chapeau sur sa tête quand ils passaient.

Dans les premiers temps, cette manie de l'ancien frotteur fit du tort au *Coq de Bruyère* ; quelques clients irascibles donnèrent leur pratique à l'hôtel du *Croissant* pour ne point changer de rue ; quelques pensionnaires de la table d'hôte allèrent chercher fortune ailleurs.

Le nouveau patron fut mortifié ; mais il tint bon quand même ; il se garda bien surtout de faire aucune observation à son père.

« Tu devrais peut-être le renvoyer à la campagne, lui dit un jour le bonhomme Picoreau.

— C'est mon père, lui répondit son gendre, et sa place est dans ma maison.

— D'accord ; mais s'il continue à faire affront aux voyageurs ?

— C'est son seul plaisir à ce pauvre homme, et ce n'est pas moi qui le lui ôterai. D'ailleurs, les affaires vont bien ; les clients qui sont partis ont été remplacés par d'autres, et Zélie est de mon avis, n'est-ce pas, Zélie ? »

Zélie (autrefois M^{me} Picoreau) fit un signe de tête en souriant.

Le bonhomme Picoreau, inspection faite de l'hôtel, constata que tout allait bien, et ne parla plus de renvoyer l'ancien frotteur à la campagne.

Le capitaine Maulevrier avait oublié de prévenir ses amis de l'innocente manie du bonhomme.

Quand le petit groupe parut sous la porte cochère, le maniaque se redressa sur sa chaise, et, portant ses deux mains aux deux ailes de son chapeau, se l'enfonça jusqu'aux oreilles.

M^{me} Gilbert le regarda avec surprise. A peine ses regards eurent-ils rencontré ceux du maniaque, qu'il tressaillit, ôta vivement son chapeau et le cacha derrière lui.

« Vous avez le regard qui dompte les fous, dit en riant le capitaine Maulevrier à M^{me} Gilbert. Vous en doutiez-vous ?

— Pas le moins du monde, répondit-elle d'un air surpris ; mais, capitaine, à quoi reconnaissez-vous cela ?

— Le bonhomme en noir qui est assis sous la porte cochère est fou.

— Pauvre homme ! » dit M^{me} Gilbert, et elle se retourna involontairement.

Le maniaque était toujours debout. Seulement il avait remis son chapeau, et il regardait M^{me} Gilbert d'un air étonné.

Quand elle se retourna, il ôta vivement son chapeau et s'inclina gauchement avec un sourire niais.

« Sa folie, reprit le capitaine Maulevrier, consiste à ne vouloir saluer personne, et il vous a saluée deux fois. »

M^{me} Gilbert rougit légèrement, et le capitaine, en homme bien élevé, passa tout de suite à un autre sujet.

Pendant que son régiment était en garnison à Paris, il avait rencontré dans le monde un savant célèbre, dont la conversation l'avait vivement intéressé. Selon ce savant, certaines natures d'élite, par leur seule présence, sans le vouloir et sans le savoir, exercent une influence singulière sur tout ce qui les entoure ; les animaux eux-mêmes la subissent, et elle dompte les fous.

Le dîner fut charmant, sans que personne eût prononcé une parole qui fût digne d'être citée. Seulement tous les convives se sentaient heureux d'être ensemble, et le capitaine éprouvait un sentiment de bien-être, de quiétude, qu'il n'avait jamais éprouvé jusque-là.

Tout en soutenant la conversation, qui n'était pas difficile à soutenir, il poursuivait le cours de ses réflexions. Ses réflexions l'amènèrent juste au même point où elles l'avaient conduit le soir de son arrivée à la Silleraye : « Heureux les gens qui ont un foyer et une famille ! »

« Ma chère Jeanne, dit gaiement le capitaine Gilbert, avouons que nous sommes d'heureux mortels, et que tout nous réussit au delà de nos espérances. Il nous faut une maison, un mobilier, et Maulevrier nous offre par le télégraphe maison et mobilier. M. Pichon veille à ce que les lits soient prêts et le linge déballé. M. Pascaud prend la peine de garnir la cave, et M^{me} Pascaud se charge de l'office ! Je crois que si le docteur me voyait en ce moment, il aurait de la peine à me reconnaître. Cela lui faisait de la peine, à cet homme, de me voir indifférent à toutes choses ; eh bien ! foi de percepteur, je grille d'être là-bas ! littéralement, j'en grille ! A la santé de MM. Maulevrier, Pichon et Pascaud et de M^{me} Pascaud. Non ! j'aurais dû commencer par M^{me} Pascaud. A la

santé de tous ces braves gens qui nous ont préparé cette entrée presque triomphale dans cette bonne ville de la Silleraye !

— Tудieu ! quel flux d'éloquence ! dit le capitaine Maulevrier en saisissant son verre. Eh bien, mon brave ami, au nom des braves gens ci-dessus mentionnés, je bois à ta santé ! »

M^{me} Gilbert regardait son mari avec des yeux ravis.

« Si seulement elle avait une sœur ! » pensa le capitaine Maulevrier.

« Ma chère Jeanne, dit tout à coup le capitaine Gilbert, si seulement nous avions pu prévoir que tout marcherait si bien, nous aurions amené ta mère et ta sœur avec nous. Je suis sûr qu'elles nous auraient volontiers sacrifié les bains de mer.

— D'autant plus, ajouta vivement le capitaine Maulevrier, que l'air de votre terrasse, sur le rempart, vaut certainement celui de la mer. »





Il coupa deux beaux roseaux.

CHAPITRE IX

M. Pichon forme un élève distingué. — Les réflexions d'un petit garçon le rendent tout rêveur.

Quand M. Pichon se réveilla le lendemain matin, il commença par se frotter les yeux et se dit comme tous les matins :

« Où en sommes-nous ? »

Ses yeux tombèrent sur le paquet de joujoux.

« Pas possible ! s'écria-t-il ; comment ! j'ai eu cette audace-là ! Il faut croire que j'avais la tête un peu montée ! Non ! non ! je ne serai jamais assez hardi pour leur mettre cela dans la main de but en blanc ; d'abord je ne saurais pas comment m'y prendre ! Ma foi, puisque c'est acheté, les petits de Saumur en profiteront. J'enverrai le paquet par une occasion ; et même, mieux que cela, je ferai la commission moi-même. Mon neveu ne sera pas surpris, non ! c'est le chat ! »



Là-dessus, il prit un trousseau de clefs et ouvrit, non sans peine, un coffre énorme, dans la construction duquel entrait beau-

coup plus de fer que de bois, et beaucoup plus de bois que d'art. Il mit le paquet de joujoux en sûreté dans un compartiment où il y avait une certaine quantité de pièces de monnaie de toute espèce. D'un autre compartiment, il tira une chemise, la plus blanche et la plus empesée qu'il pût trouver, et la déposa sur son lit. A vrai dire, ce n'était pas son jour de chemise blanche; mais il savait parfois rompre avec ses habitudes pour se mettre à la hauteur des circonstances.



Une fois habillé, il commença à arrimer dans ses poches nombreuses les différents objets qui lui étaient nécessaires pour sa longue traversée. Quand il en fut arrivé à la pipe, il la repoussa, ayant fait un ferme propos de ne point fumer en conduisant le percepteur et sa famille. Cependant il songea au retour, et s'étant assuré que la pipe ne sentait pas trop à travers le porte-pipe, il la relégua au fond d'une de ses poches les plus secrètes, au risque de la casser en s'asseyant dessus.

« Voilà notre ami Pichon, qui a été si complaisant, dit le capitaine Maulevrier en présentant « notre ami Pichon » à M. et à M^{me} Gilbert.

« C'a été un plaisir, répondit l'ami Pichon avec une confusion qui n'avait rien d'affecté, et il regarda timidement M^{me} Gilbert en dessous. Avisant les deux enfants qui le considéraient de loin, il alla droit à eux et leur demanda s'il étaient contents d'aller en voiture. Naturellement, ils étaient très contents.

« Elle est très belle, votre voiture, lui dit le petit garçon.

- - Elle n'est pas laide, répondit Pichon en se rengorgeant.

— Est-ce qu'ils sont méchants, vos chevaux ? demanda la petite fille d'un air sérieux.

— Oh non ! ma petite demoiselle, doux comme des agneaux.

— Et puis, ajouta le petit garçon d'un air entendu, tu sais ce que disait hier le capitaine Maulevrier : M. Pichon conduit très bien. »

M. Pichon grimpa sur son siège et fouetta ses chevaux.

A chaque côte, M. Pichon avait l'habitude de descendre pour se dégourdir les jambes. A la première côte, il eut soin de marcher à

la hauteur du coupé ; mais il n'osa pas regarder dedans, de peur d'être indiscret.

A la seconde côte, il risqua un timide coup d'œil, M. et M^{me} Gilbert causaient tranquillement, les deux enfants lui adressaient des signes de tête, comme à une vieille connaissance.

A la troisième côte, il prit son courage à deux mains, et s'adressant à M^{me} Gilbert, il lui dit :

« Si le petit monsieur et la petite demoiselle ont des fourmis dans les jambes, ils peuvent descendre pour se les dégourdir un peu, je veillerai bien sur eux. »

Les enfants regardèrent leur mère avec des yeux suppliants ; justement ils avaient des fourmis dans les jambes, et puis il faisait très beau temps, et les talus des fossés étaient pleins de fleurettes.

M^{me} Gilbert fit un petit signe de tête et les deux enfants battirent des mains. M. Pichon fit arrêter son attelage, ouvrit la portière et prit successivement les deux enfants, qu'il déposa sur la route avec un grand luxe de précautions. S'il ne les embrassa pas pour sa peine, ce n'est pas faute d'en avoir grande envie, c'est qu'il n'osa pas.

« Marchez bien sagement et ne vous échauffez pas, » dit M^{me} Gilbert aux deux enfants.

Le petit garçon vint se placer à la droite de M. Pichon et la petite fille à la droite de son frère.

Comme ils n'étaient ni sottement timides ni empruntés, ils lui firent sur tout ce qu'ils voyaient une foule de questions, auxquelles il répondit de son mieux. Bientôt ce fut à lui d'interroger et à eux de répondre. D'abord il s'enquit de leurs noms. Le petit garçon s'appelait Georges, « comme son grand-père » ; la petite fille s'appelait Louise, « comme sa bonne petite tante ».

« Est-ce qu'elle ressemble à votre maman, cette bonne petite tante ? »

La petite fille, embarrassée, regarda son frère, qui répondit :

« Oui, elle lui ressemble.

— Est-ce qu'elle est mariée ? demanda M. Pichon, en regardant le bleu clair du ciel à travers les feuilles menues d'un gros cormier.

→ Non ! » répondirent les deux enfants.

M. Pichon pensa tout de suite au capitaine Maulevrier, et garda quelques instants le silence.

Tout à coup le petit garçon se baissa pour ramasser un bâton d'épine dans la poussière de la route.

« N'y touchez pas, dit vivement M. Pichon; on ne sait pas si celui qui l'a perdu avait les mains propres. »

Le petit garçon n'insista pas, seulement il dit :

« C'est dommage, cela m'aurait fait une belle canne. »

M. Pichon, sans prononcer une seule parole, franchit le fossé de la route, escalada le talus, et, tirant un couteau de sa poche, coupa deux beaux roseaux bien unis et bien droits, et revint près des enfants en disant :

« Vous aurez chacun une canne ! »

Les deux enfants se regardèrent, muets de surprise et d'admiration. En un tour de main, M. Pichon eut fait de ses deux roseaux deux cannes présentables.

« Oh ! merci ! monsieur Pichon ! » s'écrièrent-ils chacun à leur tour quand M. Pichon le leur tendit, en commençant par « la demoiselle », car M. Pichon savait vivre.

Le premier usage que firent les deux enfants de leurs cannes, ce fut de s'appuyer dessus avec des airs graves, comme des voyageurs fatigués, en déclarant que « c'était joliment commode pour marcher ! » Ensuite ils se précipitèrent vers la diligence pour faire admirer leurs cannes à leurs parents.

M. Pichon les devança vivement :

« Pas si près des roues ! » leur cria-t-il en étendant le manche de son fouet comme une barrière.

Le papa et la maman admirèrent les cannes, et M^{me} Gilbert remercia le conducteur du regard en lui adressant un petit signe de tête qui voulait dire : « En vérité, vous les gâtez. »

A plusieurs reprises, les enfants avaient essayé d'apercevoir Marie, qui était dans l'intérieur. Mais Marie causait avec une bonne femme de la campagne et ne songeait point à regarder ce qui se passait sur la route.

« Marie aimerait peut-être à descendre aussi, dit la petite Louise à M. Pichon; elle est toute seule et elle doit s'ennuyer.

— Nous lui demanderons à la première côte si elle veut descendre, répondit complaisamment M. Pichon; maintenant il est trop tard. »

Comme les enfants s'étaient remis à marcher gravement sur l'ac-



Ils s'appuyèrent dessus avec des airs graves.

cotement de la route en s'appuyant sur leurs cannes, M. Pichon s'approcha du coupé et dit à M^{me} Gilbert :

« Les petits messieurs aiment quelquefois à monter avec le conducteur pour conduire les chevaux. Si vous vouliez permettre à M. Georges de monter avec moi, j'aurais bien soin de lui, et il s'amuserait comme tout !

— C'est lui qui vous l'a demandé ? dit le capitaine Gilbert.

— Non, monsieur, c'est une idée qui m'est venue ; parce qu'il est si gentil que j'aimerais à lui faire plaisir, voilà tout ; même je n'ai pas voulu parler de cela devant lui, pour qu'il n'ait pas le cœur gros, si la chose ne vous plaît pas.

— Il n'y a pas de danger ? demanda M^{me} Gilbert à son mari.

— Avec un conducteur comme M. Pichon, il n'y a pas l'ombre d'un danger. Je sais qu'on peut se fier à lui.

— On le peut, répondit simplement M. Pichon.

— Eh bien ! monsieur Pichon, puisque vous voulez bien vous embarrasser de lui...

— Embarrasser ! madame, dit M. Pichon d'un ton de reproche.

— Je lui permets de monter avec vous, et je vous remercie mille fois de votre complaisance. »

M. Pichon rejoignit les deux enfants, et les parents s'amusèrent à regarder le coup de théâtre. De la voiture on n'entendait pas le dialogue, mais il était facile de deviner les paroles en voyant les gestes. D'abord, Georges s'arrêta tout surpris et devint rouge comme une cerise. Ensuite il se tourna vers la diligence. Ses parents ayant, du geste, confirmé les paroles de M. Pichon, il se mit à sautiller en tournant sur lui-même et en battant des mains. Louise le regardait avec stupeur.

« Comprends-tu, Louise, je vais conduire les chevaux ! dit-il avec une gravité pleine d'importance.

Et il ajouta aussitôt :

« Sois tranquille, je ne ferai pas verser la voiture ? »

Louise lança sur lui des regards pleins d'admiration, comme sur un héros destiné à accomplir de grandes choses. Quand la diligence fut arrivée sur le plateau, Louise rentra dans le coupé, et Georges fut hissé sur le siège du conducteur. A la côte suivante, Louise descendit du coupé et Georges de son siège. Georges avait cet air tout particulier des gens qui ont beaucoup vu et beaucoup appris.

« On n'a pas besoin de moi pour le moment, dit-il d'un air capable; aux montées, les chevaux vont tout seuls. Oh ! si tu savais, ajouta-t-il à demi-voix, comme c'est difficile et dangereux de conduire, mais comme c'est amusant ! Tu tires les guides de ce côté, les chevaux vont de l'autre côté; tu tires de ce côté-là, et les chevaux vont de ce côté-ci. Tu comprends bien ? Mais il faut savoir tirer ! Sans cela, si tu tires trop fort, les chevaux s'en vont dans le fossé et la diligence fait la culbute avec tous ceux qui sont dedans, patatras ! Et puis, tu sais, la diligence doit toujours suivre la droite de la route pour ne point se cogner contre les voitures qui viennent ; et alors, quand il y a déjà à droite une voiture devant vous, qui va moins vite que vous, on tourne à gauche pour la dépasser, tiens ! comme ça ; et puis on regagne sa droite, comme ça. Je te réponds qu'il ne faut pas perdre la tête. Aussi j'avais toujours l'œil sur *mes* chevaux. Et à la descente d'une côte, sais-tu ce qu'on fait ?

— Non, répondit Louise ingénument.

— Au fait, reprit Georges d'un ton protecteur, tu ne peux pas savoir, toi, tu es une petite fille.

— Il y a des dames qui conduisent, » objecta timidement la petite fille. Cet argument étonna le jeune conducteur, mais pas pour longtemps.

« C'est vrai, reprit-il d'un air triomphant, il y a des dames qui conduisent, mais pas des diligences ! Aux descentes, pour empêcher la diligence de rouler trop vite et de bousculer les chevaux, on tourne une manivelle qui ressemble à la poignée d'un moulin à café, mais qui est bien plus grosse. Alors il y a une machine qui marche et qui applique une autre machine contre les roues ; alors ça frotte et les roues ne tournent plus si vite. Comprends-tu ? »

Louise fit signe qu'elle comprenait ; mais quelque chose avertit son frère qu'il abusait de ses avantages et de sa supériorité. Il se hâta d'ajouter :

« C'est joliment dur, va, les guides, et j'en ai les mains toutes coupées. La manivelle pour les descentes, je n'ai pas pu la faire tourner : c'était trop fort pour moi. »

Content d'avoir fait cet aveu magnanime, il reprit d'un ton confidentiel : « M. Pichon dit que j'en ai joliment aidé, et que je pourrai conduire sans accrocher et sans verser. Je demanderai à papa s'il veut que je sois conducteur ? »

Louise poussa un petit soupir. Elle n'était pas jalouse de son frère ; mais cela lui faisait quelque chose de voir qu'il eût suffi de si peu de temps pour mettre entre eux un si grand intervalle. Il la méprisait peut-être, et il ne serait plus aussi gentil avec elle.

« T'es-tu ennuyée pendant que je n'étais pas là ? lui demanda-t-il en lui prenant les mains.

— Un peu, mais pas beaucoup, parce que maman m'a raconté des histoires, et puis j'ai lu dans mon livre où il y a des images.

— Parce que, répondit Georges en se penchant pour l'embrasser, si tu t'ennuyais, M. Pichon aurait beau me dire qu'il a besoin de moi, tu peux être sûre que je ne monterais pas sur son siège, non, je n'y monterais pas. Je t'aime mieux que lui, tu comprends ! »

Louise sourit en regardant son frère, et lui déclara que puisque M. Pichon avait absolument besoin de lui, il ne fallait pas le décevoir. Il lui suffisait de savoir que son frère l'aimait mieux que M. Pichon, et qu'il ne la méprisait pas depuis qu'il savait conduire. Elle le supplia même de remonter sur le siège, et il y remonta.

Les enfants ne s'amuse pas longtemps de la même chose, et Georges fut bientôt fatigué de conduire. Il rentra dans le coupé, ayant stipulé toutefois que M. Pichon l'avertirait quand on serait sur le point d'arriver à la Silleraye, afin qu'il y pût faire une entrée triomphale, tenant les guides en main.

M. Pichon, solitaire sur son siège, se mit à réfléchir, selon son habitude, et se demanda où diable les enfants pouvaient prendre ce qu'ils vous disaient.

Flatté des éloges de M. Pichon, Georges lui avait demandé s'il avait des petits garçons.

« Non.

— Et des petites filles.

— Non.

— C'est dommage.

— Pourquoi ?

— Parce que vous les auriez gâtés.

— J'ai des neveux et des nièces.

— Vous les aimez bien, n'est-ce pas ?

— Hum ! oui, assez.

— Est-ce que vos neveux savent conduire ?

— Hum ! pas que je sache. Le fait est que je ne les vois jamais. »

Là-dessus Georges avait cessé de questionner M. Pichon, et était demeuré assez longtemps silencieux et rêveur. C'est à propos de ce dialogue que M. Pichon se demandait où diable les enfants pouvaient prendre ce qu'ils disaient.

« Eh bien quoi ? se dit-il brusquement ; est-ce que je vais broyer du noir à cause de cela ? »

Comme on approchait de la Silleraye, M. Pichon, fidèle à la parole donnée, avertit Georges et l'aida à monter sur le siège.

« Monsieur Pichon, dit l'enfant, j'ai quelque chose à vous dire.

— Quoi donc, mon bijou ?

— J'ai demandé à papa s'il veut que je sois conducteur.

— Et qu'est-ce qu'il vous a répondu, votre papa ?

— Il m'a dit : « Commence par faire tes études, et quand tu seras bachelier, nous verrons. »

— Tout n'est pas rose dans le métier de conducteur, dit gravement M. Pichon.

— Comment cela ?

— Un conducteur qui passe sa vie à rouler sur les routes n'a guère le temps de voir sa famille, et... et il finit par l'oublier un peu.

— Oh non ! ce n'est pas possible.

— Si, mon bijou, c'est possible. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai des neveux que je ne connais pas encore. Mais, se hâta-t-il d'ajouter, je vais prendre un congé pour aller les voir et passer quelques jours chez eux.

— Monsieur Pichon, dit Georges avec un air très grave et un soupir de regret, je crois que je ne serai jamais conducteur. »





Il attendait tranquillement.

CHAPITRE X

L'Observateur de la Silleraye. — Le ménage Pascaud. — M^{me} Pascaud conseille à son mari d'être « comme un crin » avec le nouveau perceuteur. — Les sentiments d'un chien obèse.

Il y avait à la Silleraye une petite impasse silencieuse et retirée où l'on avait jadis planté un marronnier en vertu de ce principe : partout où l'on peut raisonnablement planter un arbre, il faut en planter un. A l'ombre de ce marronnier, qui était devenu énorme avec le temps, les pavés de l'impasse s'étaient couverts de mousse, et les bâtiments voisins avaient pris le parti d'imiter le bon exemple des pavés. L'un de ces bâtiments était une sorte de remise, où un marchand de la ville, qui avait eu autrefois âne et voiture pour aller le dimanche à sa vigne, avait longtemps remis sa voiture et son âne. Le marchand étant parti pour un monde meilleur, sa succession avait été partagée entre ses héritiers, et comme aucun de ses héritiers n'avait âne et voiture, la remise avait été abandonnée à elle-même ; grâce au temps qui détruit tout, grâce à l'ombre humide du marronnier, la remise était devenue l'objet le plus lamentable et le plus décourageant qui pût frapper les regards d'un mortel.

Juste en face de la remise il y avait une fenêtre, à travers les vitres poussiéreuses de laquelle on apercevait un homme chauve, le nez orné d'une grosse paire de lunettes. L'homme chauve, d'un air mélancolique, tantôt regardait la remise pour entretenir sa mélancolie, tantôt lisait des journaux en fronçant le sourcil. Par moments, il saisissait brusquement d'énormes ciseaux qui étaient à sa portée sur la table. Au lieu de se passer les grands ciseaux à travers le corps, pour en finir avec la vie et ne plus jamais voir la remise d'en face, il s'en servait pour découper dans les journaux des colonnes entières; ensuite il accrochait les colonnes à un crochet de cuivre monté sur pied et qui avait un faux air d'instrument de dentiste.

Quelquefois l'homme chauve était troublé dans sa solitude mélancolique par la visite du notaire, de l'avoué ou de l'huissier, qui lui remettaient de la main à la main des papiers manuscrits, et se hâtaient de fuir l'ombre du marronnier.

Telle était la vie de l'homme mélancolique pendant trois jours de la semaine : le dimanche, le lundi et le mardi.

Le mercredi matin, il se prenait la tête à deux mains, décrochait les colonnes de journal, les raccourcissait avec ses ciseaux, et, après les avoir raccourcies, les prenait dans sa main gauche, les étalait comme des cartes à jouer, et les changeait de place après mûre réflexion, comme un joueur avisé qui compose son jeu.

Parfois il saisissait une plume, biffait une ligne, en ajoutait une autre; quand l'effet de l'ensemble lui paraissait satisfaisant, il se levait de son fauteuil, ouvrait une porte et faisait cadeau de ses colonnes à un petit homme boiteux, noirâtre et malpropre.

« A imprimer! » disait-il d'un ton solennel. Alors le boiteux noirâtre s'accroupissait, comme un singe, sur un grand tabouret, et, sans se presser, tirait les lettres de leurs compartiments et les alignait devant lui.

Quand il avait ainsi composé une colonne, il en donnait l'épreuve toute fraîche à l'homme mélancolique, et attendait tranquillement, une main sur la hanche, l'autre sur le dossier du fauteuil, le regard obstinément fixé sur la remise. Après avoir relu et corrigé, l'homme mélancolique écrivait sur l'épreuve: « Bon à tirer », et la rendait au boiteux.

C'est ainsi que s'élaborait avec une sage lenteur l'unique journal

de la Silleraye, l'*Observateur*, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

L'*Observateur*, qui paraissait une fois par semaine, le samedi, avait la prétention de tenir ses lecteurs au courant de ce qui se passait dans le monde, sans jamais donner son opinion personnelle, que ses lecteurs ne lui demandaient pas. L'homme mélancolique, propriétaire, gérant, et unique rédacteur de la petite feuille, était arrivé à la Silleraye avec la prétention secrète de « remuer l'arrondissement ». Pour excuser cette téméraire audace, il suffit de dire que l'imprudent avait eu cette idée à l'époque lointaine où il avait encore tous ses cheveux et où le marronnier n'avait pas encore intercepté à son profit tout le soleil destiné à vivifier l'impasse. Un instant il avait médité de fuir ; mais, n'ayant point trouvé à revendre le journal qu'il avait acheté un peu à la légère, il fut contraint de « brouter là où il était attaché », et, selon l'expression de M. Pichon, il s'était endormi comme les autres. Et cependant cet homme était un poète, et même dans sa verte jeunesse il avait rêvé la gloire littéraire.

La gloire littéraire à la Silleraye ! Un jour, il avait composé un numéro très remarquable, où il faisait en prose la leçon aux ministres, et où il avait révélé en vers la délicatesse de ses sentiments et les aspirations de son âme dans un sonnet intitulé : « le Printemps ! » Comptant beaucoup sur l'effet du numéro, il n'eut pas la patience d'attendre les louanges à domicile et se mit à courir la ville pour les recueillir au passage. Des gens qui ne se seraient pas dérangés pour lui dire leur opinion (par exemple, le maire) profitèrent de ce qu'ils l'avaient sous la main pour l'engager à ne pas recommencer.

Les abonnés ne lui demandaient pas son opinion sur les ministres, et ils n'avaient que faire de ses vers. Ils s'attendaient à trouver dans le journal ce qu'ils y avaient toujours trouvé : des renseignements sur la politique, la chronique de l'arrondissement de la Silleraye, la mercuriale des marchés et les annonces judiciaires. Comme l'*Observateur* ne pouvait pas vivre sans abonnés, le propriétaire-gérant-rédacteur ne recommença pas, mais il conserva de sa déconvenue une amère rancune. Aussi, toutes les fois que le boiteux lui apportait le premier exemplaire du dernier numéro tiré, il ne manquait pas de lui dire :

« Et c'est bien assez bon pour eux ! »

Les abonnés de la ville, peu nombreux d'ailleurs, recevaient leur journal par l'entremise du fils du boiteux, boiteux lui-même, mais très ingambe et très alerte, ce qui le faisait remarquer dans une ville où tout le monde marche à pas comptés.

Le numéro qui annonçait un changement de percepteur ne produisit pas le moindre effet. Les abonnés de la ville haute, gens riches pour la plupart, et qui payaient leurs contributions par l'entremise de leurs domestiques, lurent ce fait divers avec une suprême indifférence. Les abonnés de la ville basse se demandèrent si le nouveau percepteur serait aussi tracassier que l'autre, et ce fut tout.

L'arrivée de ce fonctionnaire ne causa pas plus d'émoi que l'annonce de son arrivée. Les gens de l'hôtel de la Poste s'en préoccupèrent un peu, parce que M. Gilbert était l'ami du capitaine Maulévrier, qui était l'ami de M. Pichon. D'ailleurs, pour qu'il n'y eût pas de malentendu, M. Pichon avait pris la peine de recommander le nouveau venu et les siens.

Deux autres personnes s'en préoccupaient aussi, et pour d'autres motifs : c'étaient le vieux Pascaud et sa femme. Le vieux Pascaud, en tant que commis de la perception, se demandait si le nouveau percepteur serait aussi cassant que l'autre ; s'il croirait tout savoir ; s'il le rabrouerait, lui Pascaud, à propos de tout et à propos de rien, et si au bout de trois mois il tournerait au vinaigre ; le dit Pascaud était presque décidé à lui dire son fait, sauf à donner sa démission. Il n'avait pas besoin d'« eux » pour vivre, après tout, et s'il avait accepté les fonctions de commis, c'était pour s'occuper. Pascaud avait eu du bien de ses parents, et il avait épousé la fille d'un fermier qui avait du bien aussi.

Le ménage Pascaud était un ménage un peu ridicule à première vue, mais parfaitement honnête et surtout admirablement uni. Pascaud, en sa qualité d'employé, était toujours habillé de drap noir et portait le chapeau de soie à haute forme. M^{me} Pascaud n'avait point quitté la coiffe de la campagne. Autrefois, à la ferme, c'était une belle fille, haute en couleur, active et remuante. Depuis qu'elle habitait la ville, et que toute son occupation était de tricoter et de dormir, elle avait été envahie par l'embonpoint et sa figure avait blanchi. Quoiqu'elle eût une femme de service plusieurs heures par jour, M^{me} Pascaud ne s'en remettait qu'à elle-même du soin de

faire son marché. Or le marché est dans la basse ville et le ménage Pascaud demeurait au Donjon. Aussi, les jours de marché, M. Pascaud accompagnait sa femme, et c'est lui qui remontait le lourd panier aux provisions, toujours vêtu de noir, toujours coiffé du chapeau à forme haute, pendant que M^{me} Pascaud haletait à ses côtés. A la Silleraye personne ne trouvait cela ridicule.

M. Pascaud était très fier de sa femme, M^{me} Pascaud encore plus fière de son mari, parce qu'il était, de naissance, « un monsieur de la ville », et par-dessus le marché « un homme de grands moyens ! »

« Alors, dit M^{me} Pascaud, en frappant l'*Observateur* de son index potelé, tu dis qu'ils s'en vont.

— C'est imprimé en toutes lettres, répondit M. Pascaud. Veux-tu que je te le relise ?

— Tu sais lire, toi, reprit M^{me} Pascaud avec un regard d'admiration à l'adresse de son mari, et tu sais lire sans te tromper ; c'est inutile que tu recommences. »

M^{me} Pascaud n'avait jamais été initiée aux mystères de l'art de lire, vu que la ferme paternelle était dans une commune où il n'y avait point d'école. Par acquit de conscience, M. Pascaud, après l'avoir épousée, avait essayé de lui apprendre à lire, mais il y avait perdu son latin.

« Je suis trop bête et trop vieille pour apprendre, lui dit sa jeune femme sans fausse honte ; d'ailleurs, tu sais lire pour deux, et même écrire, et moi j'en saurai toujours assez pour aimer et respecter mon mari et pour lui rendre la vie douce. »

« Et ce freluquet-là ne t'avait même pas dit qu'il s'en allait, reprit M^{me} Pascaud en regardant l'*Observateur* avec des yeux courroucés. » Mais si ses yeux étaient fixés sur l'*Observateur*, c'est à M. de Jégon que s'adressait sa réflexion.

« Le fait est que je l'apprends par le journal, dit M. Pascaud d'un air grave et réfléchi.

— C'est une malhonnêteté de sa part.

— Le fait est qu'il aurait pu....

— Le fait est qu'il aurait dû te prévenir, et c'est un malhonnête de ne l'avoir pas fait. Écoute, Victor, tu as toujours été trop bon pour celui-là et pour les autres ; promets-moi d'être comme un crin avec le nouveau.

— Mais pourtant, ma chérie, je ne puis pas de but en blanc... il faut être juste.

— Je serais juste et raisonnable, reprit M^{me} Pascaud avec déférence, mais la justice et la raison veulent que chacun soit récompensé selon ses œuvres.

— D'accord.

— On va t'envoyer encore un Monsieur qui ne sait rien. Le dernier avait été comédien, j'en suis sûre ; celui-là a été capitaine ; est-ce à la caserne qu'il aura appris le métier de percepteur ?

— Ce n'est pas probable, dit M. Pascaud en riant.

— S'il fait des embarras, tu le laisseras se tirer d'affaire tout seul ; s'il te cherche des raisons, tu seras comme un crin ; je tiens absolument à ce que tu sois comme un crin.

— Je serai comme un crin.

— Et tu lui diras : Cherchez-en un autre.

— Et je lui dirai : Cherchez-en un autre !

— Et moi, reprit M^{me} Pascaud avec une vivacité inaccoutumée, je donnerais bien dix sous pour être là dans un petit coin, et pour voir la figure qu'il fera. Ils nous font sortir de nos gonds à la fin !... Sans compter qu'il pourra chercher longtemps avant d'en trouver un autre qui te vaille.

— Ma chère, dit M. Pascaud en rougissant de modestie.

— Je sais ce que je sais ! reprit M^{me} Pascaud d'un ton péremptoire.

— Dans tous les cas, ajouta gravement M. Pascaud, s'il doit y avoir de la brouille, il faut que nous puissions nous en laver les mains ; il faut que tous les droits soient de notre côté. Tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je m'occupe, s'ils le désirent, de faire leur provision de vin et de bois, comme je l'ai faite pour les autres ; je sais bien que je n'y suis pas tenu, qu'il n'y a rien d'écrit qui m'y force ; mais j'appartiens à la perception : il m'a toujours paru que je devais des égards au percepteur.

— Jour de Dieu ! s'écria chaleureusement l'honnête M^{me} Pascaud, il ferait bon voir qu'on pût dire à la Silleraye qu'il y a de la brouille parce que les Pascaud n'ont pas été ce qu'ils devaient être. Tu feras leur provision de vin et de bois, et ils seront sûrs au moins d'en avoir pour leur argent. Quant à moi, j'offrirai certainement à la dame de lui faire sa provision d'épicerie ! »

Si elle n'ajouta pas : « et c'est toi qui monteras le panier, » c'est que la chose allait de soi. Contrescarpe, devenu l'unique épicier de la Silleraye, depuis qu'il avait ruiné un maigre concurrent, se donnait de grands airs, et ne faisait point porter les provisions d'épicerie à domicile. Chacun emportait ou faisait emporter les siennes ; le *commis* de Contrescarpe n'avait pas de temps à perdre !

Or il arriva que le capitaine Maulevrier, en venant rendre réponse à M. de Jégou, fut mis en présence de M. Pascaud, qui lui fit solennellement ses offres de service.

L'arrivée du nouveau percepteur à l'hôtel de la Poste n'eut rien d'extraordinaire ; je veux dire qu'elle n'aurait eu rien d'extraordinaire dans une autre ville. Mais si le capitaine Maulevrier avait été là, il aurait bien vu, lui, que la volonté puissante de M. Pichon avait, pour cette occasion, secoué la torpeur des gens de l'hôtel. Le garçon d'écurie attendait la diligence, non plus couché sur la paille de l'écurie, mais assis sur un cuveau renversé.

Au bruit que fit la diligence apparurent successivement l'homme aux joues roses, en grande tenue de maître-d'hôtel, sauf les pantoufles de tapisserie, qui n'étaient pas réglementaires ; puis M^me Tambourin, les cheveux luisants de pommade ; puis Sophie, qui avait remplacé ses savates trop larges par des souliers trop étroits. M. et M^me Tambourin souriaient d'une façon continue en se frottant les mains ; les sourires de Sophie étaient intermittents ; quand on ne la regardait pas, elle prenait des airs dolents et saisissait toutes les occasions de frapper le bout de ses souliers contre les murs, les chambranles des portes, et généralement contre tous les corps durs et résistants. Le gros chien obèse, à qui l'on n'avait point fait la leçon, sortit de l'écurie en bâillant, et s'en vint flairer le bas des robes et des pantalons avec son indifférence accoutumée. Arrivé à M^me Gilbert, il allait passer outre, lorsque M^me Gilbert, qui aimait beaucoup les animaux, lui caressa la tête. Le molosse surpris renversa languissamment la tête en arrière, pour voir d'où lui venait cette preuve d'intérêt, M^me Gilbert ne put s'empêcher de sourire en voyant l'étonnement mêlé de plaisir qui se peignait dans ses grands yeux doux. Le chien, avec une câlinerie gauche et maladroite, appuya sa tête contre elle.

Au lieu d'aller se coucher en rond sur la paille, le gros chien s'arrêta à la porte de l'écurie, réfléchit longuement et finit par aller se

coucher à la porte de la petite salle, où l'on avait dressé la table pour la famille du percepteur.

Chaque fois qu'il entendait la voix de M^{me} Gilbert, il entr'ouvrait les yeux et remuait la queue ; chaque fois que Sophie apparaissait à la porte, il se levait et essayait de se glisser dans la salle, discrètement d'ailleurs et sans violence. Vers la fin du diner, sans que personne eût remarqué son entrée, M^{me} Gilbert le trouva à côté d'elle. Ne sachant s'il avait bien fait de venir, il la regardait timidement, en clignant ses yeux clairs. La timidité chez les forts a toujours quelque chose de touchant, M^{me} Gilbert fut donc touchée et lui adressa quelques bonnes paroles. Alors le chien la regarda dans les yeux, et son regard disait clairement : « Je suis venu vers toi parce que je ne pouvais pas m'empêcher de venir ; si tu veux m'emmener, je te suivrai pour t'aimer et te défendre ; si tu ne veux pas de moi, je resterai ici pour t'obéir. »





« Il a dit cela, » s'écria M^{me} Pascaud.

CHAPITRE XI

Opinion de M. et de M^{me} Pascaud sur la famille Gilbert.

Le lendemain matin, quand M. Pascaud rentra chez lui à l'heure du déjeuner, M^{me} Pascaud lui prit son chapeau des mains, comme d'habitude, et l'accrocha à une patère; ensuite elle aida M. Pascaud à retirer sa redingote, qu'elle accrocha à côté du chapeau, et lui tendit la blouse de toile grise qu'il portait toujours en été, dans la vie privée. M^{me} Pascaud grillait d'apprendre ce qui s'était passé entre le nouveau percepteur et son mari, mais elle ne lui adressa pas une seule question avant que la blouse de toile grise eût été boutonnée jusqu'au dernier bouton, et que M. Pascaud, confortablement installé dans son grand fauteuil, en face d'une table bien servie, se fût écrié comme d'habitude : « N'importe, ça fait toujours plaisir de se mettre à son aise !



— Eh bien ? lui demanda M^{me} Pascaud, comme si elle n'eût attendu

que cette phrase sacramentelle, qui précédait toujours toutes leurs conversations.

— Eh bien ! répondit M. Pascaud, en enfonçant un des coins de sa serviette entre son col de chemise et son cou, eh bien ! devine un peu, pour voir. »

Une autre femme se fût probablement impatientée, et eût répondu d'un ton de mauvaise humeur. M^{me} Pascaud était d'un tempérament doux et tranquille, elle aimait ces petites devinettes qui animaient la conversation ; et puis elle avait une telle foi dans la supériorité de son mari qu'elle prenait toujours par le bon côté ses taquineries amicales.



Elle lui servit une côtelette de veau panée, de très belle apparence, et lui dit : « Je devine que tu n'a pas eu besoin d'être comme un crin.

— Je t'en réponds, s'écria M. Pascaud, en attaquant sa côtelette avec une grande énergie.

— Il te plaît ?

— Et il te plaira aussi : un homme pâle, tout à fait comme il faut, gentil avec le monde. Il n'entend rien aux affaires, et il le dit sans fausse honte. » Ici, M. Pascaud posa solidement sur la toile cirée de la table, ses deux mains armées du couteau et de la fourchette, qu'il tenait la pointe en l'air, comme des chevaux de frise, et il ajouta en se penchant par-dessus la table : « Il m'a dit : Monsieur Pascaud, j'ai besoin de toute votre indulgence, vous serez mon maître et je serai votre élève ; je tâcherai de ne pas avoir la tête trop dure et de profiter de vos bonnes leçons.

— Il a dit cela ? s'écria M^{me} Pascaud en prenant exactement la même pose que son mari, de sorte qu'ils se faisaient pendant, des deux côtés de la table.

— Il a dit cela ! répondit M. Pascaud avec emphase, et puis, ajouta-t-il, en donnant un nouvel assaut à la côtelette, il a encore dit autre chose. »

Pour se donner la force d'écouter la suite, M^{me} Pascaud but un demi-verre d'eau rougie ; j'ai le regret d'ajouter qu'elle s'essuya les lèvres du revers de sa main.

« Voici ce qu'il a dit... mais d'abord, te souviens-tu du remerciement que j'ai reçu de l'autre pour avoir fait ses provisions ?

— Si je m'en souviens ! s'écria M^{me} Pascaud toute rouge d'indignation, il t'a offert cinq francs, comme à un domestique. Malhonnête, va !

— Celui-ci ne m'a point offert d'argent ; il m'a dit : — Monsieur Pascaud, je suis votre obligé pour toute la peine que vous avez prise ; et cette obligation ne me pèse pas, parce que je vois que j'ai affaire à un brave homme, et que nous nous entendrons ; donnons-nous la main, monsieur Pascaud, et soyez persuadé que je me souviendrai toujours de ce que vous avez fait pour nous. — Il m'a donné la main, reprit M. Pascaud en regardant sa main droite avec fierté, et aussi vrai que je m'appelle Pascaud, il ne s'en repentira pas. Maintenant, ma vieille, ouvre bien tes deux oreilles, parce que ce n'est pas fini. »

M^{me} Pascaud ouvrit ses deux oreilles et même écarquilla ses deux yeux.

M. Pascaud fit une pause, et d'un seul trait lança les paroles suivantes : « J'ai vu sa dame !

— Non ! » s'écria M^{me} Pascaud. De saisissement elle avait laissé choir son couteau, et elle regardait son mari avec inquiétude, tendant son intellect outre mesure, pour tâcher de deviner s'il plaisantait.

« Sérieusement, je l'ai vue, dit M. Pascaud en se coupant une tranche de pain.

— Mais, s'écria M^{me} Pascaud au comble de la stupéfaction, je croyais que toutes ces dames-là restaient dans leur lit jusqu'à onze heures.

— Ma vieille, reprit M. Pascaud avec une bienveillante condescendance, jusqu'ici je l'avais cru aussi. Mais je l'ai vue, de mes yeux vue, à neuf heures et demie, et je suis bien sûr qu'elle était sur pied depuis longtemps ; éveillée, propre, gentille, dans une petite robe qui ne doit pas coûter cher, et qui est plus jolie que tous les tralala des autres.

— Alors, tu l'as rencontrée comme cela dans le corridor ?

— Nenni ! répondit malicieusement M. Pascaud. Je l'ai vue dans le bureau.

— Qu'est-ce qu'elle y venait faire ?

— J'aime mieux te le dire tout de suite, parce que tu ne le devinerais jamais, quand même je te le donnerais en mille. Elle

venait... regarde-moi bien en face... elle venait faire visite à papa! » Et pour qu'il n'y eût point de doute sur le sens de cette expression familière, M. Pascaud s'administra un bon coup de poing au milieu de la poitrine.

« Mais, demanda M^{me} Pascaud, comment as-tu deviné qu'elle venait pour toi ?

— Comment je l'ai deviné ?

— Oui ?

— Je ne l'ai pas deviné du tout, elle me l'a dit. »

Au fait, le vieux commis était un homme supérieur aux yeux de sa femme, et M^{me} Pascaud, d'abord un peu troublée par l'annonce d'un fait aussi inattendu, finit par trouver la chose assez naturelle.

Le bonhomme reprit : « J'expliquais quelque chose à Monsieur, et je tournais le dos à la porte ; la porte s'ouvre tout doucement ; Monsieur se met à sourire, et moi je me retourne d'une seule pièce. Je me trouve nez à nez avec Madame, qui me dit : Asseyez-vous, Monsieur Pascaud, je viens vous faire une petite visite, parce que je veux vous remercier de vous être donné tant de peine pour nous. — N'étant point accoutumé à des visites de dames, je ne savais que répondre, et je perdais un peu la tête.

— Toi perdre la tête, allons donc ! Pascaud, tu m'étonnes ; un homme de moyens comme toi, tu dois te tromper. C'est moi, par exemple, qui aurais perdu la tête, et qui me serais sauvée.

— Ma vieille, reprit M. Pascaud, en la regardant avec malice, il faudra pourtant que tu t'arranges pour ne pas te sauver : M^{me} Gilbert m'a dit qu'elle tenait à venir te remercier aussi, c'est un grand honneur, et il ne faudrait pas y répondre par quelque chose d'incivil. »

M^{me} Pascaud jeta tout autour d'elle et sur sa propre personne des regards éperdus.

« Pascaud, dit-elle d'une voix lamentable, comment veux-tu que je reçoive cette dame ? je n'ai jamais reçu de dames, moi ! Que veux-tu que je lui dise ? C'est certainement bien honnête de sa part, mais j'aimerais mieux....

— Quand tu la verras, répondit M. Pascaud avec un accent de conviction sincère, tu n'auras pas peur d'elle, c'est moi qui t'en réponds. Aussitôt qu'elle vous parle et qu'elle vous regarde, on se sent tout à son aise, et quand elle s'en va, on regrette qu'elle ne

soit pas restée plus longtemps? C'est ce que j'ai pensé tout de suite quand elle est sortie du bureau. Bellement, ma vieille, bellement, ajouta-t-il en se levant et en prenant la main de sa femme dans les deux siennes. C'est une chère mignonne: je puis bien dire cela d'elle, puisque je pourrais être son grand-père. Elle vous dit les choses si gentiment, et on sent si bien qu'elle les pense!

— Quand viendra-t-elle? demanda M^{me} Pascaud, un peu remise de son émoi.

— Sur les trois heures; c'est moi qui ai choisi le moment, puisqu'elle avait l'honnêteté de me laisser le choix; c'est l'heure où tu as fini ton petit somme, et où tu te sens plus à l'aise pour causer. Et puis, j'ai gardé quelque chose pour la bonne bouche comme on dit: M^{me} Gilbert viendra avec ses deux enfants! »

La physionomie de M^{me} Pascaud s'éclaircit subitement. Cette honnête créature adorait les enfants. Le grand chagrin de sa vie était de n'en pas avoir; mais, selon son expression, « elle se rattrapait sur ceux des autres ». Au seul mot d'enfants, toutes ses terreurs et toutes ses préoccupations s'évanouirent comme par enchantement.

« Comme cela se trouve, dit-elle en regardant M. Pascaud avec des yeux ravis, voilà que les pêches sont mûres, et je crois que jamais elles n'ont été aussi belles que cette année. Les enfants aiment les fruits, et je suis sûre d'avance que ces pêches-là leur feront plaisir.

— J'en suis sûr aussi, répondit M. Pascaud avec complaisance, et puis il y a des enfants qui ne savent pas remercier, mais ceux-là sauteront au cou de M^{me} Pascaud et lui dévoreront ses bonnes grosses joues; et M^{me} Pascaud ne leur dira pas de finir ces manières-là. Je les ai vus, ils sont venus ce matin avec leur maman dans le bureau. Leur maman leur a dit de remercier le monsieur qui avait été bien complaisant. Ils sont venus à moi, sans se le faire dire deux fois, et ils m'ont tendu leurs petites frimousses, comme s'ils m'avaient connu toute leur vie! »

La bouche de M^{me} Pascaud souriait, et ses nombreuses fossettes souriaient aussi, pendant que de toutes petites larmes d'attendrissement brillaient dans les coins de ses yeux, rayonnants de plaisir.

L'après-midi parut à M. Pascaud d'une longueur insupportable, d'abord parce qu'il était impatient de savoir comment se serait

passée la visite, ensuite parce qu'il avait du nouveau à raconter.

Ce ne fut pas sans une certaine inquiétude qu'il ouvrit la porte de sa maison, ne sachant pas s'il allait trouver sa femme dans le ravissement ou dans les larmes. S'étant préparé par le raisonnement à l'une ou l'autre de ces alternatives, il fut très surpris de voir que sa femme n'était ni dans les larmes ni dans le ravissement. Quant il entra dans la chambre, M^{me} Pascaud rangeait tranquillement du linge dans une armoire. Elle ne se détourna pas tout de suite et sembla même prolonger, comme à dessein, l'opération délicate qui accaparait son attention.

M. Pascaud resta quelques instants immobile et silencieux, et quand sa femme se retourna, il vit qu'elle avait les yeux rouges ; mais sa physionomie n'exprimait ni la douleur ni le dépit.

« Ça n'a donc pas marché comme tu voulais ? lui demanda-t-il avec inquiétude.

— Au contraire.

— Cependant tu as pleuré ?

— Oui, j'ai pleuré, mais pas de chagrin, répondit M^{me} Pascaud non sans quelque confusion ; » car je ne sais pas pourquoi l'on rougit toujours d'avoir pleuré, comme si c'était inconvenant.

« Je ne savais que lui dire, en commençant, reprit M^{me} Pascaud d'un ton sérieux, mais elle m'a bien vite mise à mon aise. C'est une chère créature. Comment a-t-elle deviné si juste ce qu'elle devait me dire pour m'ouvrir le cœur. De fil en aiguille, je lui ai parlé de tous ceux que j'ai perdus, et mon cœur se soulageait en parlant d'eux. Quand je lui ai dit mon autre grand chagrin, et que je ne pouvais pas me consoler de n'avoir pas d'enfants, elle m'a pris la main et m'a dit : Ne vous retenez pas, pauvre femme, pleurez, cela vous fera du bien... — Alors, mon cœur s'est fondu en larmes, et j'ai été soulagée d'un grand poids, et, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je l'ai embrassée en l'appelant « ma mignonne et ma chérie » et cela ne l'a pas scandalisée. »

Les lèvres du vieux commis tremblaient, et il avait la gorge serrée par l'émotion. « Qu'elle soit bénie, dit-il enfin d'une voix étouffée, et que ses enfants et son mari soient bénis à cause d'elle. »

Ensuite ils demeurèrent immobiles, se regardant avec tendresse ; mais ils se taisaient comme des gens qui n'ont plus rien à se dire, ou plutôt qui ne trouvent pas les mots pour dire ce qu'ils ressentent.



M^{me} Pascaud rangeait du linge.

Au bout de quelques instants, le vieux commis passa le bras de sa vieille femme sous le sien, et l'entraîna doucement dans l'étroit jardin, dont la terrasse était située au couchant.

Arrivés au parapet du rempart, ils s'y accoudèrent côte à côte et regardèrent devant eux. Le soleil, enveloppé de brumes légères, descendait dans un nimbe de pourpre et d'or vers le pâle sommet des collines lointaines.

Mille fois peut-être ces deux bonnes créatures presque incultes avaient contemplé ce resplendissant spectacle sans y rien voir autre chose qu'un éclat de lumière et de couleurs fatigant pour les yeux. Ce soir-là, comme ils étaient profondément émus, la majesté silencieuse et la grandeur du spectacle firent naître en eux des sensations qu'ils n'auraient pas su exprimer par des paroles, mais qui dissipèrent le trouble de leur cœur, et doucement y firent rentrer la paix.

« Le grand air m'a fait du bien, » dit gaiement M^{me} Pascaud, en reprenant le bras de son mari, et ils rentrèrent pour dîner. Ils mangèrent fort peu, mais, en revanche, ils parlèrent de beaucoup de choses tristes du passé sans aucune amertume.

Pour en revenir au présent, M. Pascaud fit savoir à sa femme que le percepteur avait tout de suite remarqué la beauté de son écriture. Il lui en avait fait compliment, et lui avait demandé s'il consentirait à donner à ses deux enfants des leçons d'écriture et d'arithmétique.

« Des leçons de quoi ? demanda naïvement la fille du fermier.

— Des leçons d'arithmétique.

— Ah ça ! tu sais donc tout, toi ? lui demanda-t-elle avec une profonde admiration.

— Je ne sais pas tout, mais je n'ignore pas tout non plus, répondit le vieux commis avec une modestie un peu emphatique.

— Et j'espère bien que tu as accepté.

— Je l'espère bien aussi ; ce n'est pas pour le prix, quoique le prix ne soit pas à mépriser, mais ça me déroutera, et puis j'ai idée que ce doit être joliment amusant d'apprendre quelque chose à des enfants comme ça. »

M^{me} Pascaud ne répondit que par un gros soupir. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle regretta de ne pas avoir étudié comme son mari.

Le bonhomme reprit, tout en épluchant une pêche : « M^{me} Gilbert fera l'éducation de sa fille, elle ne veut pas la mettre en pension. C'est une femme instruite, qui a pris son brevet supérieur. M. Gilbert poussera son fils aussi loin qu'il pourra, et le mettra ensuite au lycée de Tours pour qu'il entre à la fin de ses études dans une des écoles du gouvernement.

— Eh bien ! s'écria M^{me} Pascaud, si ces gens-là s'ennuient chez eux comme les de Jégon, je l'irai dire à Rome.

— Et moi, je ferai la route avec toi, dit facétieusement M. Pascaud, quoique Rome soit loin d'ici, et que le voyage doive coûter cher.

— Mais, reprit M^{me} Pascaud, qu'est-ce que tu appelles donc les écoles du gouvernement ?

— Ce sont des endroits où les jeunes gens étudient pour devenir officiers, ingénieurs, et toutes sortes de choses comme cela. »

Oh ! si seulement M. Pichon eût été à portée d'entendre ces paroles, il aurait fermé l'œil droit et ouvert l'œil gauche, à la seule idée qu'un jour il déposerait à la Silleraye un élève de l'École Polytechnique ou de Saint-Gyr, et qu'une fois l'exemple donné, d'autres peut-être se décideraient à marcher sur leurs traces ; car, comme chacun le sait, il n'y a que le premier pas qui coûte.





M^{me} Gilbert les avait accompagnés jusqu'à la grille.

CHAPITRE XII

Comment se font les réputations. — M^{me} Gilbert remporte une grande victoire et est appelée « maman » par un petit étranger.

Le lendemain, entre l'heure du déjeuner et celle du dîner, M^{me} Pascaud éprouva une envie irrésistible de descendre dans la basse ville, pour rendre visite à quelques vieux amis des deux sexes. Son cœur était trop plein, elle avait besoin de l'épancher; et puis, elle n'était pas fâchée de faire savoir à qui de droit que son mari donnait des leçons aux enfants du percepteur.

Dans les quatre maisons où elle fit halte, en soufflant un peu, on l'accueillit par la même phrase : « C'est un événement de vous voir. » Et, de fait, c'était un événement; car M^{me} Pascaud ne descendait plus guère de la ville haute que les jours de marché, et ces jours-là elle avait trop à faire pour s'arrêter en route.

Dans les quatre maisons, elle avoua en souriant que c'était en effet un événement de la voir, et elle raconta tout bonnement ce qui lui était arrivé; ses auditeurs, gens naïfs, bons et simples



comme elle, ne songèrent pas un seul instant à sourire de son enthousiasme ; ils la connaissaient et l'estimaient depuis trop longtemps pour se demander s'il n'y avait pas dans cet enthousiasme un tout petit peu d'engouement. « Voyez-vous ça ! » disaient-ils en secouant gravement la tête ; et une à une ses paroles entraient profondément dans leur mémoire pour n'en plus jamais sortir.

Quand elle releva fièrement la tête et dit qu'il s'était enfin rencontré un homme pour rendre justice à son mari, pour le consulter comme un oracle, pour lui confier ses enfants en ce qui concerne l'écriture et une autre chose dont elle avait oublié le nom, les vieux amis ne se demandèrent pas si l'enthousiasme de M^{me} Pascaud ne serait pas, par hasard, un tout petit peu intéressé. Non ! ils ne se demandèrent pas cela, car ils étaient bons et simples comme elle, et ils croyaient mot pour mot tout ce qu'elle leur disait, parce qu'elle n'avait jamais menti de sa vie, et qu'à sa place ils auraient pensé et parlé comme elle.

« On devait bien ça à Pascaud ! dirent-ils en toute sincérité et sans le moindre sentiment d'envie.

— Oui, on lui devait bien ça, répliqua M^{me} Pascaud sans fausse modestie, mais voilà le premier percepteur qui lui rende justice, et pourtant nous en avons vu passer ici des percepteurs de toutes les tailles et de toutes les couleurs !

— Oh oui ! nous en avons vu passer ; mais il est à croire que les hommes justes sont rares, dans la perception comme ailleurs. Du moins celui-là a bien l'air d'être un homme juste.

— C'en est un, répéta gravement la brave créature. En voulez-vous une preuve de plus ? Il a dit à Pascaud : « Vous n'êtes pas payé selon votre travail, et j'aviserai à augmenter vos appointements. » Ça n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? Eh bien, Pascaud m'a expliqué que l'augmentation sortira de la poche du percepteur. Le percepteur reçoit une somme, et là-dessus il paye le commis et les frais de bureau. Est-ce un homme juste celui qui fait cela ?

— C'est un homme juste, et un homme généreux.

— Pascaud voulait refuser. M. Gilbert lui a dit : « C'est à prendre ou à laisser. Vous accepterez ou nous nous dirons adieu ! » Ce qu'il y a de bon, c'est qu'avant de savoir à quelle crème de braves gens nous aurions affaire, je montais Pascaud contre le percepteur, je lui recommandais d'être raide comme un crin et de tout planter là,

si l'autre faisait le fier ou le difficile; eh bien! j'aurais fait là un joli coup! »

A la Silleraye, les domestiques et les gens de service font encore partie de la famille; comme on n'a pas de secrets à cacher, comme d'ailleurs les gens sont triés, pour ainsi dire, sur le volet, et vieillissent dans la maison, on parle librement devant eux, et même on leur demande leur avis. Trois vieilles servantes et un homme de peine entendirent les propos de M^{me} Pascaud et exprimèrent silencieusement leur approbation par des signes de tête.

M. Pascaud, en quête de sa moitié, passa quelques minutes dans les trois premières maisons, et la rejoignit dans la quatrième. Ses dires confirmèrent ceux de sa femme, qui d'ailleurs n'avaient pas besoin d'être confirmés, vu que par l'honnêteté de sa vie elle avait mérité toute créance.

La parole respectée de ces deux humbles amis de M. Gilbert était tombée dans l'âme de leurs auditeurs comme une bonne graine dans une bonne terre. Maîtres et domestiques ruminèrent à loisir les confidences qu'ils avaient entendues, et à l'occasion en touchèrent quelques mots à leurs amis et connaissances.

Peu à peu, dans la basse ville, quand M^{me} Gilbert allait faire quelques commissions avec ses enfants, les gens commencèrent à aplatir leur nez contre les vitres de leurs fenêtres, ou à se risquer jusque sur le seuil de leurs portes pour les voir passer; c'est un grand succès où M. Pichon n'avait pu atteindre, malgré tout le fracas de sa diligence. Il y a cent à parier contre un qu'il s'en fût réjoui jusqu'au fond de son âme au lieu de songer à en être jaloux.

Par quel passage mystérieux les confidences de M^{me} Pascaud remontèrent-elles jusque dans la haute ville? c'est ce que personne n'a jamais pu savoir. Mais il est prouvé du moins qu'elles y remontèrent.

Dans les premiers temps, le donjon était resté désert et morne. Les seuls cris qu'on y entendit, c'étaient les cris des corbeaux au-dessus de la vieille tour romaine à l'un des bouts, et à l'autre bout, dans une maison aux fenêtres de laquelle on ne voyait jamais personne, les vociférations d'un perroquet invisible, qui passait sa journée à crier: « Jean! » et à réclamer du « rrrhum » et du « rrrôti de mouton! » Toutes les grilles des jardins demeuraient blindées de leurs volets en tôle.

Un beau, jour la grille qui faisait face à la maison du percepteur ouvrit ses volets tout grands, et l'on put voir du dehors un beau jardin bien entretenu, et dans ce jardin un enfant malade qu'une vieille gouvernante traînait dans une petite voiture. La petite voiture faisait de longues stations de l'autre côté de la grille, et l'enfant malade regardait la maison du percepteur.

Quelqu'un avait parlé de la famille Gilbert; l'enfant malade, qui s'ennuyait à mourir, avait obtenu que l'on ouvrit les volets de la grille. Quand M^{me} Gilbert sortait avec ses deux enfants, le petit malade rougissait sans savoir pourquoi; il regardait les deux enfants avec une curiosité inquiète et fiévreuse; mais quand le regard de M^{me} Gilbert tombait sur lui, il se calmait comme par enchantement.

« Madeleine, dit-il un jour à sa gouvernante, je crois que je déteste ces deux petits-là.

— Pourquoi donc, mon chéri !

— Je ne sais pas. C'est peut-être parce que je ne peux pas courir comme eux.

— Sois tranquille, mon chéri, tu courras comme eux un de ces jours.

— J'aurai beau courir comme eux, reprit le petit malade avec une expression d'angoisse, je n'aurai pas une jolie petite maman comme eux pour m'embrasser et me caresser.

— Ne dis jamais cela devant ta tante, tu lui ferais de la peine.

— Je ne le dis qu'à toi, reprit l'enfant avec le sérieux d'un homme; mais ma tante ne m'aime pas, puisqu'elle ne me caresse jamais. Sais-tu, ma petite Madeleine, une chose que tu devrais faire? Tu devrais ouvrir la grille et me promener sur le donjon. Peut-être que la jolie dame me parlerait, peut-être qu'elle m'embrasserait.

— Je ferai ce que je pourrai, lui dit la gouvernante avec une certaine hésitation, mais je ne te promets pas de réussir. Tu sais que ta tante ne voulait même pas me laisser ouvrir les volets de la grille.

— Je le sais, répondit l'enfant d'un air sombre; alors, saisissant la main de la vieille gouvernante, il la pressa contre sa joue en levant vers la brave femme des regards suppliants.

— Oui, oui, dit la brave femme, je ferai ce que je pourrai. » Et elle songea tout de suite à prendre pour complice le vieux docteur

Durand, et à lui suggérer l'idée d'une promenade quotidienne sur le donjon.

M^{me} Gilbert avait bien remarqué le petit malade, et son cœur avait été ému de pitié ; ses enfants l'avaient remarqué aussi, et ils avaient demandé à leur maman la permission de courir jusqu'à la grille pour échanger des signes de tête avec le pauvre petit garçon. M^{me} Gilbert, qui avait volontiers accompagné ses enfants jusqu'à la grille, avait craint de paraître indiscreète, et, à regret, elle avait réprimé l'élan de son cœur.

Mais le pauvre petit malade la préoccupait autant qu'eux, et elle se demandait avec anxiété comment elle pourrait s'y prendre pour aller jusqu'à lui.

Le lendemain, le petit malade était sur le donjon dans sa voiture. M^{me} Gilbert marcha droit à lui et lui adressa quelques bonnes paroles. L'enfant la regardait d'un air sérieux et ses lèvres tremblaient.

« Embrassez-le, madame, » dit tout bas la gouvernante. M^{me} Gilbert se pencha et embrassa l'enfant sur le front. Alors, par un mouvement passionné, le petit malade lui jeta ses deux bras autour du cou et se mit à sangloter.

M^{me} Gilbert avait deviné depuis longtemps qu'il y avait un grand chagrin dans cette existence d'enfant, et elle en fut profondément troublée. Cependant elle calma le petit malade par de douces paroles, et, lui abandonnant ses deux mains qu'il couvrait de baisers, elle releva la tête et regarda la gouvernante.

« Il n'a plus de mère, lui dit tout bas la gouvernante et sa tante est un peu... un peu sévère avec lui.

— Pauvre petite âme ! » murmura M^{me} Gilbert.

Georges et Louise intimidés se tenaient à l'écart, regardant l'enfant malade avec une sorte de respect.

« Emmenez-moi chez vous, dit le petit malade, je voudrais voir votre jardin.

— Il n'est pas aussi beau que le vôtre, lui répondit M^{me} Gilbert un peu embarrassée de cette demande.

— C'est un autre jardin ! répondit l'enfant avec un grand sérieux, et je suis si fatigué, si fatigué de voir toujours la même chose.

— Oh oui ! emmenons-le, s'écria Georges avec véhémence, il sera si content de voir la rivière et la forêt. »

Le malade lui jeta un regard de profonde reconnaissance, et Georges, sentant que la glace était rompue, s'approcha de la petite voiture, et sa sœur le suivit. Les trois enfants se regardèrent, et le petit malade sentit qu'il n'était plus jaloux des deux autres.

M^{me} Gilbert avait profité de cette diversion pour consulter la gouvernante.

« Si Madame veut faire la demande à M^{me} de Servan, je ne crois pas que M^{me} de Servan refuse. Elle n'accorderait pas cela à tout le monde ; mais elle a déjà entendu parler de madame.

— Alors, je lui écrirai. »

La gouvernante sourit : « Si j'avais, dit-elle, un conseil à donner à Madame, ce serait de parler elle-même ; je ne suis qu'une domestique et je n'ai pas le droit de faire des compliments ; mais je ne sais pas qui est-ce qui pourrait refuser quelque chose à Madame, si elle prend la peine de le demander elle-même. Que Madame m'excuse, ajouta-t-elle, en voyant que M^{me} Gilbert rougissait ; mais ça me semble si naturel, que je n'ai pas pu m'empêcher de le dire. »

« Mon petit ami, dit M^{me} Gilbert en s'adressant au petit malade, je demanderai la permission à Madame votre tante et j'espère l'obtenir. En attendant, au revoir. »

Comme elle se penchait pour l'embrasser, il lui jeta encore une fois ses bras autour du cou et lui dit : « Permettez-moi de vous appeler maman !

— Très volontiers, mon chéri.

— Au revoir, maman, lui dit-il tout bas, sans oser lever les yeux, cette fois. Il était tout intimidé de son audace, et comme embarrassé de son succès.

Quand M^{me} Gilbert se fut éloignée, suivie des deux enfants qui se retournaient à chaque pas pour faire des signes de tête, le malade dit à sa gouvernante : « Madeleine, si tu savais comme je suis heureux ! j'ai une maman ! »

M^{me} Gilbert était préoccupée de la promesse qu'elle avait faite ; non pas qu'elle regrettât de l'avoir faite, ni qu'elle eût la moindre intention de l'é luder. Seulement, elle se demandait avec anxiété si elle avait chance de réussir, et pensait au chagrin du petit malade si elle ne réussissait pas. Aussitôt rentrée, elle appela son mari en consultation, et recourut aux lumières de M. Pascaud pour savoir quelle personne c'était que M^{me} de Servan.

« C'est une vieille fille, madame, répondit M. Pascaud d'un air grave seulement, comme à la Silleraye ; il y a beaucoup plus de vieilles filles que de femmes mariées, passé un certain âge, on les appelle : « madame, » je n'ai jamais su pourquoi.

— C'est comme les chanoinesses, fit observer M. Gilbert en souriant.

— C'est peut-être cela, répondit M. Pascaud, qui ne savait pas très bien ce que c'est qu'une chanoinesse. Dans tous les cas, c'est une vieille fille qui a la réputation de n'être pas commode tous les jours ; cependant je n'ai jamais entendu dire qu'elle fût ce qu'on appelle méchante, mais je la crois très fière. »

M. Gilbert regarda sa femme en souriant.

De peur que M. Pascaud ne prit ce sourire en mauvaise part, M. Gilbert lui expliqua ce qui s'était passé, et ce que sa femme comptait faire. M. Pascaud regarda M^{me} Gilbert avec une respectueuse admiration, et, ayant ruminé quelque temps, s'écria : « Mais bah ! elle ne vous résistera pas à vous. »

Cependant le petit malade comptait les minutes et rendait la vie dure et amère à la pauvre Madeleine.

Enfin, la petite servante de M^{me} Gilbert vint sonner à la grille, et remit à Madeleine un petit billet que Madeleine transmit au valet de pied, qui le présenta à M^{me} de Servan.

M^{me} de Servan mit son lorgnon, et regarda sévèrement l'adresse. Ne connaissant pas l'écriture, elle se décida à décacheter le billet. En voyant la signature, elle fronça ses épais sourcils. Qu'y avait-il de commun entre elle et la femme d'un percepteur ?

M^{me} Gilbert présentait à M^{me} de Servan ses compliments respectueux, et sollicitait d'elle la faveur d'une entrevue particulière.

Avant de formuler un refus bien net et bien positif par un billet laconique, M^{me} de Servan relut le billet de M^{me} Gilbert.

L'écriture lui plut, parce que ce n'était point cette misérable petite écriture anglaise, parfaitement nette quand on la regarde de loin, illisible quand on l'examine de près, et si banale que tous ceux qui s'en servent semblent l'avoir apprise du même maître. En second lieu, le billet était bien tourné, il avait été écrit par une personne qui savait son monde. Au lieu donc de parler de sa migraine comme elle en avait eu l'intention d'abord, M^{me} de Servan écrivit à M^{me} Gilbert qu'elle ne sortirait pas de l'après-midi.

Une demi-heure après avoir reçu ce poulet, écrit d'une grande écriture de gendarme, M^{me} Gilbert, le cœur un peu tremblant, sonna à la grille. Madeleine la conduisit jusqu'à l'antichambre et la livra au valet de pied, qui l'introduisit en présence de M^{me} de Servan.

M^{me} de Servan la reçut avec une froide politesse, et, de propos délibéré, lui laissa tout l'embarras de parler la première.

Si le cœur de M^{me} Gilbert battait bien fort, sa volonté était ferme et elle se fiait sur la droiture de ses intentions. Aussi, malgré le silence affecté de M^{me} de Servan, malgré ses grands airs et ses froncements de sourcils, elle dit ce qu'elle voulait dire, tout ce qu'elle voulait dire, et rien que ce qu'elle voulait dire.

« Si je vous comprends bien, dit M^{me} de Servan avec majesté, mon neveu a eu l'insigne honneur d'inspirer de la pitié à vous et à vos enfants ».

Elle eût mérité d'être fouettée rien que pour l'emphase hautaine avec laquelle elle prononça ces deux mots : « l'insigne honneur. »

« Je me serai mal expliquée, répondit M^{me} Gilbert avec douceur, j'aurais dû me faire mieux comprendre, et mieux marquer la différence qu'il y a entre la pitié qui peut être offensante, et la sympathie qui ne l'est jamais. »

M^{me} de Servan rapprocha brusquement son fauteuil de celui de M^{me} Gilbert.

« Chère madame, dit-elle en prenant les mains de la jeune femme, pardonnez-moi de vous avoir soumise à une épreuve. Je suis vieille, surtout je suis défiante, parce que j'ai éprouvé beaucoup de mécomptes dans ma vie ; mais il est impossible de ne pas reconnaître que vous êtes de notre monde. »

Par parenthèse, c'est un fait singulier que tous ceux qui connaissaient M^{me} Gilbert trouvaient qu'elle était de leur monde, ce qui tendrait à prouver qu'elle était à sa place partout. M^{me} Gilbert rougit de plaisir, non parce que l'autre lui faisait un compliment, mais parce qu'elle sentit qu'on lui accordait la permission de s'occuper du petit malade.

M^{me} de Servan reprit : « Je ne suis pas sentimentale, ou du moins il y a longtemps que je ne le suis plus, mais il m'est impossible de n'être pas touchée des sentiments que vous venez de m'exprimer. Et pourtant je ne veux pas vous en remercier, devinez pourquoi.

— Je ne devine pas, madame.

— C'est parce que, reprit M^{me} de Servan avec emphase, j'aurai l'honneur de vous porter mes remerciements chez vous. Avez-vous un jour ?

— Non, madame, on m'avait prévenue que les habitants de la Silley n'aiment pas à faire des visites.

— Dans tous les cas vous aurez la mienne.

— Alors, madame, mon jour sera celui que vous voudrez bien choisir. »

M^{me} de Servan tint absolument à reconduire sa visiteuse jusqu'au bas de l'escalier, condescendance qui frappa de stupeur le vieux valet de pied. Aussi, contre toutes ses habitudes, se fit-il un devoir d'escorter M^{me} Gilbert jusqu'à la grille.

Comme M^{me} Gilbert arrivait au tournant de l'allée, une voix timide cria doucement : « Maman ! »

M^{me} Gilbert se retourna vivement et se trouva en présence du petit malade, qui attendait sa sortie, embusqué avec Madeleine derrière un massif d'arbustes.

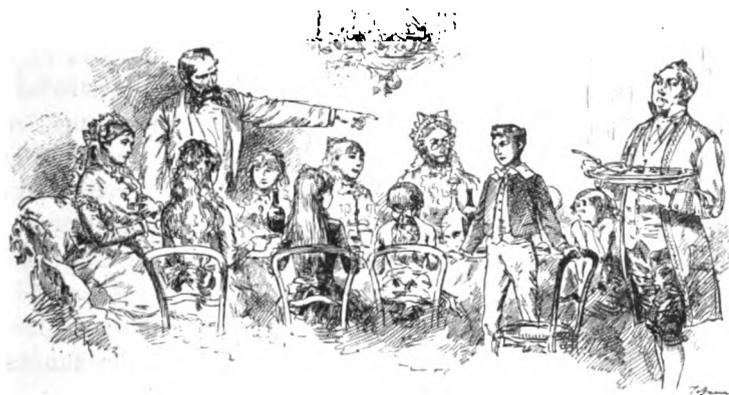
Rien qu'au sourire de M^{me} Gilbert, il devina qu'elle avait gagné sa cause.

« Elle a bien voulu ? s'écria-t-il.

— Oui, mon chéri.

— Oh ! si vous saviez comme je vous aime ! »





« Les deux coupables vont monter dans leur chambre. »

CHAPITRE XIII

Un dîner lugubre, interrompu par une scène scandaleuse. — Une grave résolution.

La maison au perroquet invisible était habitée par une famille invisible, composée de neuf personnes : le père, qui était comte et qui avait l'air d'un fermier endimanché, la mère, qui était fille d'un petit propriétaire, et qui avait l'air d'une duchesse, six filles étagées en flûte de Pan, et destinées, de la première à la dernière, selon toutes probabilités, à monter en graine, faute d'épouseurs, et toutes résignées à en passer par là, sauf le n° 6, qui comptait sur le hasard ; d'où l'on peut conclure qu'elle était encore bien novice et bien jeune ; enfin, un fils de sept ans, très remuant et très réjoui, qui faisait plus de bruit à lui tout seul que tout le reste de la famille, y compris le perroquet. Si les théories de M. Pichon étaient justes, ce jeune monsieur semblait destiné à s'envoler du logis paternel, pour aller vivre ailleurs, aussitôt qu'il aurait des plumes.

A l'époque où le comte et la comtesse de Minias étaient jeunes et où leur famille se composait de deux petites filles, ils vivaient dans la partie de la maison qui donne sur le donjon. A mesure que

les filles déjà venues grandissaient, et qu'il en venait d'autres, la vue du donjon, où il passait quelquefois des curieux, des artistes, des archéologues, parut trop mondaine pour des filles destinées au célibat, les fenêtres de la façade se fermèrent une à une, et la famille se transporta dans la partie de l'immense maison qui donnait sur le jardin. C'était à coup sûr un grand jardin ; mais, comme il n'était pas sur le rempart, il n'avait pas vue sur la campagne, et, l'horizon en était borné par un des côtés de la vieille église romane.



Pour égayer cette solitude un peu claustrale, le comte y avait fait établir un cadran solaire et un jet d'eau ; et dans les dernières années il avait acheté un perroquet monotone et un paon boudeur. Le perroquet monotone répétait la même chose toute la journée, et le paon boudeur ne faisait plus la roue depuis des années, sous prétexte sans doute que ce n'était pas la peine de faire les frais d'une queue en éventail, puisque l'on était toujours entre soi.

La même institutrice avait fait successivement l'éducation de toutes les filles ; elle en était arrivée pour le moment à la fille n° 6 et au garçon, qui tous les deux manquaient un peu de docilité. Il faut dire, à la décharge des deux coupables, que les leçons de M^{lle} Foulonne manquaient absolument d'intérêt. Cette excellente personne était un peu surannée et un peu routinière à l'époque où elle avait attaqué le tuyau n° 1 de la flûte de Pan ; ses idées s'étaient encore racornies, et son instruction, faute d'entretien, était tombée presque à zéro.

Sans lui manquer précisément de respect, les deux lutins dont elle était censée cultiver l'esprit, mettaient quelquefois sa patience et son amour-propre à de terribles épreuves. Comme ils étaient très vifs et très éveillés, ils la harcelaient de questions auxquelles elle ne savait que répondre.

La fille n° 6, qui avait le goût de la géographie, lui faisait faire sur l'atlas de véritables découvertes. Car, du temps où M^{lle} Foulonne allait en classe, il était d'usage d'apprendre la géographie par cœur, sans cartes. La vue seule d'une carte lui donnait la migraine ; la pauvre âme se perdait dans le grimoire ; elle allait de bévue en bévue, se trompait chaque fois sur la situation des

capitales, barbotait dans les fleuves et suait sang et eau à gravir les montagnes.

Le garçon la mettait quotidiennement à la torture, en lui demandant son opinion personnelle sur les événements de l'histoire et sur le caractère des personnages historiques.

Tremblante, éperdue, elle fermait les yeux, semblait se recueillir et disait d'un ton grave : « Réservez ce point plus tard ! »

Une huitaine de jours après l'entrevue de M^{me} Gilbert et de M^{me} de Servan, la famille du comte de Minias était à table, un silence lugubre régnait dans la salle à manger, tandis qu'un domestique lugubre passait les plats, se penchant à l'oreille des convives et leur conseillant sans doute tout bas de ne rien prendre de ce qu'il leur offrait, car ils laissaient passer le plat sans rien prendre.

Déjà plusieurs fois les lunettes de M^{lle} Foulonne avaient lancé des éclairs de reproche du côté de la fille n° 6, qui se tenait mal, et du jeune monsieur de sept ans qui bâillait sans vergogne, se renversait contre le dossier de sa chaise et enfonceait ses mains jusqu'au fond de ses poches, pour se distraire.

Le perroquet, voyant que le diner manquait d'entrain, crut devoir payer de sa personne ; il appela d'une voix éclatante le « Jean » mystérieux auquel il faisait toujours allusion, et lui commanda d'apporter « du rhum et du rôti de mouton ! »

« Joseph, s'écria le petit garçon, donnez-lui ce qu'il demande, pour qu'il nous laisse tranquilles ! »

A cette brusque incartade, les cinq sœurs résignées baissèrent modestement leurs dix yeux sur leurs cinq assiettes, et la sœur non résignée encouragea son frère par une grimace très expressive.

M. le comte de Minias regarda M^{me} la comtesse de Minias, qui regarda M^{lle} Foulonne, qui tourna ses lunettes du côté du coupable.

M^{lle} Foulonne avait une voix de basse-taille qui eût fait honneur à un chantre.

« Maurice, dit-elle d'un ton solennel, vous me surprenez, vous nous surprenez tous. Un enfant bien élevé...

— C'est vrai aussi, reprit Maurice d'un ton hargneux ; c'est



ennuyeux à la fin d'entendre toujours la même chose, de voir toujours la même chose, d'apprendre toujours la même chose, et de la grammaire, et de l'arithmétique, et du calcul mental, et je ne sais quoi. »

Sauf la sœur n° 6 qui pouffait de rire dans sa serviette, toute l'assemblée était pétrifiée d'horreur, sans quoi l'on n'eût pas laissé le petit insurgé finir son inconvenante harangue.

Au comble de l'exaspération, le comte fit machinalement un tampon de sa serviette, comme s'il eût résolu de foudroyer le coupable en la lui lançant à la tête ; mais il se contenta de pétrir son tampon avec énergie, tandis qu'il prononçait d'une voix entrecoupée les paroles suivantes :

« Monsieur, n'était-ce pas déjà trop d'avoir dit une sottise, et fallait-il y ajouter une grossière impertinence ? Quoi, à ma table, en ma présence, en présence de votre mère et de vos sœurs, vous coupez la parole à une personne âgée et respectable ! Non, mademoiselle Foulonne, n'intercédez pas pour lui, laissez-moi épancher l'indignation qui bouillonne dans mon sein. Monsieur, expliquez-vous, parlez, dites quelque chose.

— Je voudrais, répondit Maurice qui avait la tête montée, avoir les deux jambes paralysées, et le dos malade, je voudrais être traîné dans une petite voiture.

— Cet enfant est fou ! s'écria M. de Minias en se versant un grand verre d'eau, qu'il avala d'un seul trait.

— Mon enfant, explique-toi, lui dit doucement sa mère.

— Si j'étais dans une petite voiture, on me roulerait peut-être tous les jours chez le perceur.

— Pour quoi faire, grand Dieu ! veut-il qu'on le roule chez le perceur ? » demanda le comte, s'adressant à tout le monde en général et à personne en particulier.

— Pour jouer avec ses enfants.

— Mais, créature dénaturée, nous ne connaissons pas le perceur ; c'est un étranger ; nous ne savons pas d'où il sort ? »

Ici il y eut un coup de théâtre, qui accrut encore la stupeur de toute la compagnie.

Sans être interpellé, sans avoir demandé et obtenu l'autorisation de parler, le n° 6, avec une candeur pleine de perversité, dit d'une voix douce :

« Cher papa, je l'ai vu sortir de chez M^{me} de Servan ! »

Désarçonné par cette attaque de flanc, le « cher papa » demeura tout interloqué. Quand il eut recouvré l'usage de la parole, il répliqua avec une écrasante ironie : « Pour sortir de chez M^{me} de Servan, il suffit d'y être entré ; reste à savoir à quel titre il y est entré ; les percepteurs, je suppose... »

— Mais, cher papa, il y est entré à titre de visiteur, et il en est sorti à titre de visiteur.

— A quoi avez-vous reconnu cela, mademoiselle ?

— Il était en habit, avec des gants gris-perle, et il avait sa femme au bras.

— Qu'est-ce qui vous dit que M^{me} de Servan les a reçus ?

— Elle les a reconduits jusqu'à la porte, et elle leur a tendu la main. »

M. le comte de Minias regarda sa femme d'un air perplexe, et s'écria : « M^{me} de Servan reconduisant quelqu'un jusqu'à la porte ! M^{me} de Servan tendant la main à un percepteur ! où allons-nous ? »

Ici la voix de chantre se fit entendre, et M^{lle} Foulonne dit d'un air pincé :

« Mademoiselle Nathalie peut-elle me dire comment elle a pu voir les choses qu'elle raconte. Toutes les fois qu'elle est sortie de cette maison, je l'ai accompagnée, comme c'est mon devoir. Si mes yeux sont mauvais, j'ai des lunettes, Dieu merci ! et je n'ai rien vu de toutes ces merveilles.

— Mademoiselle, répondit le n° 6, j'ai vu tout cela d'une des fenêtres du second étage, en regardant à travers les lames des persiennes.

— Très-bien ! reprit M^{lle} Foulonne avec un calme menaçant ; mademoiselle Nathalie peut-elle nous dire ce qu'elle faisait dans une des chambres qui donnent sur le donjon ?

— Mon Dieu ! mademoiselle, répondit le n° 6 en rougissant, je tâchais de voir ce qui se passait sur le donjon, pour me distraire.

— Pour vous distraire ! s'écria l'institutrice avec véhémence, et depuis quand, je vous prie, une jeune fille bien élevée a-t-elle besoin de se distraire ?

— On s'ennuie tant, répondit le n° 6, à voir toujours la même chose, à entendre...

— Assez, s'écria le comte de Minias, et, pour la première fois de

sa vie, il s'oublia jusqu'à donner un coup de poing sur la table. Je crains, reprit-il, que l'esprit de révolte ne soit entré dans cette famille. » Mais il lui suffit de jeter un coup d'œil sur les cinq chanoinesses pour comprendre que si l'esprit de révolte était dans cette famille, du moins le mal était circonscrit.

Il ajouta d'un ton plus calme : « Les deux coupables vont monter dans leurs chambres respectives, pour y réfléchir sur leur faute; nous tiendrons conseil avec M^{me} Foulonne, et nous déciderons, après mûre réflexion, sur ce qu'il conviendra de faire. Allez! »

Les deux coupables sortirent de table et montèrent à leurs chambres respectives : le reste de la société, pour se distraire, alla contempler le jet d'eau et le paon qui ne voulait pas faire la roue.

M^{me} de Minias tira son mari à part, pour causer avec lui du grand évènement qui avait troublé le calme de leur vie conventuelle.

M. le comte, qui s'était montré si décidé et si féroce en public pour affirmer son autorité de père de famille, déposa toute sa décision et toute sa férocité sur le seuil du boudoir de sa femme.

« Eh bien, ma chère, que pensez-vous de cela? demanda-t-il d'un air indécis.

— Je pense, reprit la comtesse d'un air réfléchi, que la vie que nous menons est peut-être trop retirée et trop triste pour ces deux pauvres petits.

— Mais les cinq autres sœurs s'en accommodent, objecta timidement le comte.

— Tous les enfants n'ont pas le même caractère, répondit la comtesse avec beaucoup de bon sens, et ce qui convient aux uns peut très bien ne pas convenir aux autres. Il serait peut-être prudent de leur donner quelques-unes des distractions qui conviennent à leur âge.

— Peut-être, » dit le comte; mais il répondait « peut-être » plutôt par respect pour la raison supérieure de sa femme que par conviction intime. Il avait été lui-même un marmot timide, un peu inerte et indifférent; la preuve, c'est qu'on avait pu le marier à la Silleraye, au lieu de lui laisser prendre son vol. Il jugeait des autres par lui-même, et ne comprenait pas qu'un enfant pût désirer ce dont il s'était si facilement passé. Mais il avait le bon esprit de se délier de son propre jugement.

« Cependant, reprit-il, si Maurice doit voir quelques enfants,

j'aimerais autant que ce ne fussent pas les enfants d'un percep-teur ; qu'en penses-tu ?

— Il y a percep-teurs et percep-teurs, répondit la comtesse.

— Sans doute, répliqua le comte.

— J'ai vu dans la rue la femme et les enfants du nouveau percep-teur ; cette jeune femme m'a paru une personne du meilleur monde. Quant aux enfants, je les ai trouvés charmants.

— Mais, objecta le comte, il est bien difficile de juger des gens à première vue.

— Vous avez parfaitement raison, dit la comtesse. Mais, si Nathalie a vraiment vu ce qu'elle dit qu'elle a vu, si de plus M^{me} de Servan permet que l'on conduise son neveu chez nos voisins, il me semble que l'on peut accepter son jugement, car c'est une des personnes les plus sévères du donjon.

— L'argument est sans réplique, répondit le comte. Nous pourrions consulter M^{me} de Servan ; mais il restera encore une difficulté.

— Laquelle ?

— Nous ne pouvons pas envoyer nos enfants chez ces gens sans les connaître personnellement. D'un autre côté, nous ne pouvons pas faire visite à des nouveaux venus ; et je ne crois pas que l'accueil fait aux autres percep-teurs soit de nature à engager celui-ci à entreprendre une tournée de visites. La difficulté me semble insoluble.

— La difficulté peut être grande, reprit la comtesse en souriant, mais elle ne me paraît pas insoluble. N'est-ce pas à peu près l'époque où vous envoyez Joseph payer vos impositions ?

— D'habitude c'est un peu plus tard, parce que je les paye en une seule fois ; mais rien ne m'empêche de devancer l'époque, si vous y voyez quelque utilité.

— J'y vois, reprit la comtesse, une très grande utilité. Qui vous empêche d'aller vous-même au bureau du percep-teur, à l'heure où vous êtes sûr de le rencontrer ? qui vous empêche de lier conversation avec lui ? d'être aimable comme vous savez l'être quand vous voulez, et de lui laisser entendre, à mots couverts, que l'on n'éprouverait nulle répugnance à recevoir sa visite et celle de sa femme. »

Le comte se regardait les ongles d'un air perplexe ; c'était un bonhomme plein de droiture, mais il n'était pas né diplomate, et,

malgré les encouragements de sa femme, il craignait de faire quelque bévue. Il le lui dit franchement, et lui demanda sans périphrase de vouloir bien se charger d'un fardeau trop lourd pour ses épaules à lui.

« Eh bien ! reprit en souriant la comtesse, qui m'empêche de dire à M^{me} de Servan que j'ai envie de connaître la femme du percepteur ? Qui empêche M^{me} de Servan de me prévenir, le jour où elle devra recevoir sa visite ? Qu'on nous mette seulement face à face et je me fais forte de réussir.

— Et vous réussirez, dit le comte en lui baisant galamment la main.

— Ah ! à propos, reprit-il d'un air un peu contrarié, et les deux coupables ?

— Nous trouverons bien un prétexte pour les amnistier.

— Vous vous chargez de trouver le prétexte ?

— Je m'en charge. »





Madelineine poussait la voiture.

CHAPITRE XIV

Les incertitudes de M^{me} de Minias. — Une visite du capitaine Maulevrier.
Un nouvel avis. — Une pétition.

Une maman n'a guère de peine à trouver un prétexte pour pardonner à ses enfants. M. de Minias était gagné d'avance à la cause de l'amnistic, et M^{me} Foulonne n'avait point une âme inexorable.

Le lendemain matin, les deux coupables furent mandés par devant les trois juges, et comme leur attitude fut convenable et qu'ils témoignèrent un regret sincère de leur incartade, le tribunal les renvoya absous.

— Quand ils furent hors de la présence du tribunal, il se regardèrent en dessous, d'un air assez penaud.

« C'est égal, dit la fille n° 6, qui reprit la première son sang-froid, j'aimerais bien aller jouer avec les autres, dans le jardin du percepteur. Comme ils doivent s'amuser !

— Oh oui ! répondit le garçon, en poussant un gros soupir, comme il doivent s'amuser ! Pas de paon pour les assommer ; pas de perroquet pour les assourdir. Pas de M^{me} Foulonne pour leur

dire qu'il est inconvenant de courir et de rire tout haut. Si maman voulait, cependant ! »

Justement, « maman voulait », mais, après mûre réflexion, elle se sentit fort embarrassée pour accomplir la promesse qu'elle avait faite à son mari.

En principe, elle était bien décidée à offrir à ses deux jeunes enfants les distractions qui convenaient à leur âge, et même il y avait déjà quelque temps qu'elle y songeait. L'apathie, qui faisait le fond de presque tous les caractères à la Silleraye, l'avait seule empêchée de chercher les voies et moyens pour mettre son projet à exécution. Après la crise de la veille, elle ne pouvait plus reculer.

Or, la veille, dans la chaleur de l'improvisation, elle avait trouvé tout naturel de s'adresser à M^{me} de Servan ; aujourd'hui les difficultés se présentaient en foule à son esprit. Ses réflexions tournèrent très vite à l'examen de conscience. Comment, depuis des années, n'avait-elle pas songé, une seule fois, combien la vie devait être triste pour le pauvre petit malade, qui n'avait pas un seul camarade pour jouer avec lui ? Comment s'était-elle toujours bornée à demander de ses nouvelles et à exprimer une froide pitié et une sympathie stérile ? De quel droit irait-elle dire maintenant à la tante du pauvre infirme : « Mes enfants s'ennuient, aidez-moi à les distraire ? » M^{me} de Servan n'aurait-elle pas le droit de lui répondre : « Tant que vous avez cru pouvoir vous suffire à vous-même, vous vous êtes renfermée dans votre maison, en égoïste ; si vous ouvrez aujourd'hui votre porte, c'est parce que la nécessité vous y contraint, et que vous avez besoin de nous ? » A supposer que M^{me} de Servan, par politesse, s'abstint de tenir ce langage, elle ne pourrait toujours pas s'empêcher de penser que sa voisine était une solliciteuse intéressée, car c'était la pure vérité. A cette idée, les joues de M^{me} la comtesse de Minias se couvrirent d'une rougeur brûlante, son orgueil se révolta, et elle essaya de se tourner d'un autre côté.

Pourquoi, par exemple, ne chercherait-elle pas des camarades pour ses enfants dans quelqu'une des familles de la ville haute ? Elle les passa toutes en revue, mais elle fut fort déconcertée d'arriver au bout de la liste sans avoir rien trouvé de ce qu'elle cherchait. Tantôt c'étaient les parents qui lui déplaisaient, tantôt les enfants. Il y avait même des familles sur lesquelles elle ne pouvait se faire aucune opinion, quoique l'on échangeât des visites

deux ou trois fois par an. Alors M^{me} Gilbert lui apparut, telle qu'elle l'avait vue, avec son aimable physionomie, sa toilette toujours simple et toujours élégante, son calme et doux sourire, et cet attrait mystérieux qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.

« Mes enfants l'aimeraient et elle leur ferait du bien, j'en suis sûre, se dit la pauvre comtesse, avec un tout petit soupir de jalousie maternelle.

Un instant elle revint à son premier projet, celui d'envoyer le comte en éclaireur dans le bureau de perception. Mais elle craignit qu'il ne fût pas assez bon diplomate, et les premières impressions sont si importantes dans une affaire aussi délicate !

Alors, ayant passé en revue tous les partis qu'elle pouvait prendre et les ayant tous rejetés comme impraticables, elle se trouva en face d'une idée nouvelle. Si cette idée lui eût été présentée de but en blanc par un conseiller quelconque, elle l'eût rejetée comme absurde ; mais, y étant venue d'elle-même, pas à pas, et comme par degrés, elle n'en fut pas trop effarouchée et prit même la peine de l'examiner. « Si j'allais tout simplement, se dit-elle, faire visite à M^{me} Gilbert ! » Naturellement son orgueil essaya de la dissuader en lui présentant la chose sous cet aspect ridicule : « M^{me} la comtesse de Minias allant faire la première visite à M^{me} Gilbert ! »

Mais comme les idées peuvent toujours s'envisager par plusieurs côtés, le bon sens de M^{me} de Minias et le vif sentiment de la nécessité présente lui montrèrent celle-là sous son véritable aspect : « Une mère troublée allant demander aide et secours à une autre mère. »

« J'irai certainement, » se dit la comtesse. Mais, pour se donner un peu de temps avant de franchir le grand pas, elle résolut de s'entourer de tous les renseignements qu'elle pourrait recueillir ; car il faut toujours voir clair dans tout ce qu'on fait.

Sous prétexte de demander des nouvelles du petit malade, elle fit parler Madeleine, qui ne demandait pas mieux que de causer ; elle lança même M. le comte sur M. Pascaud, sous prétexte de demander des explications à propos des contributions de l'année présente.

Quelquefois elle s'en allait furtivement à l'une des fenêtres de la façade, pour regarder les enfants du percepteur qui traversaient le donjon pour escorter leur petit camarade infirme jusqu'à la grille du jardin de sa tante.

Cette vue lui causait toujours une émotion bizarre qui ressemblait presque à de la jalousie, et elle disait : « Ce sera pour demain. »

Mais elle retombait dans ses incertitudes et « demain » ne venait jamais.

Elle avait fini par connaître les heures où l'enfant malade sortait de chez sa tante et celles où il rentrait avec son escorte. Un jour qu'elle était à son observatoire, il prit fantaisie au malade de parcourir le donjon dans toute sa longueur. Le petit groupe s'éloigna dans la direction de la tour carrée ; Madeleine poussait la voiture au grand trot, et la comtesse entendait les rires joyeux des enfants. Arrivés à la tour carrée, ils revinrent sur leurs pas toujours au grand trot. A la moitié du donjon, Madeleine essoufflée s'arrêta et les deux enfants du percepteur poussèrent la voiture à sa place. Madeleine s'assit sur un banc pour attendre leur retour.

Les enfants s'arrêtèrent pour reprendre haleine, juste sous les fenêtres de la maison au perroquet, et se mirent à bavarder. Les enfants, comme les grandes personnes, s'observent quand on les regarde, et malgré l'étourderie de leur âge, ne disent pas tous leurs petits secrets en présence des grandes personnes. Les trois enfants étaient seuls, loin de toute surveillance, la comtesse avait une occasion unique de se renseigner sur leur caractère. Aussi écouta-t-elle de toutes ses oreilles. Ce qu'elle entendit la fit sourire, et elle se dit que cette fois ce serait pour demain.

Comme elle allait se retirer, elle entendit Georges et Louise crier en même temps : « Le capitaine Maulevrier ! » et il se précipitèrent vers un jeune homme de tournure distinguée, qui venait de tourner le coin de la maison au perroquet, suivi d'un jeune garçon boiteux qui portait une valise et un nécessaire de voyage.

Aussitôt qu'ils eurent embrassé leur ami et répondu à ses premières questions, les deux enfants le prirent par les deux mains, et l'entraînèrent vers la petite voiture où le malade s'agitait, comme s'agite dans son nid un pauvre oiseau craintif.

« Lucien, lui dit Georges avec un air d'importance, voilà notre ami le capitaine Maulevrier ; vous le connaissez bien, nous vous avons parlé de lui. »

Les lèvres de Lucien tremblaient et le pauvre petit était tout pâle.

« Nous serons des amis, nous aussi, dit le capitaine en lui prenant la main ; et comme il avait pitié de l'agitation nerveuse où

il voyait le petit malade, il se pencha vers lui et l'embrassa sur le front.

« Et maintenant que faisons-nous ? demanda le capitaine en regardant ses trois amis.

— Nous reconduisons Lucien chez lui, répondit Georges.

— Où demeure-t-il ? »

Georges lui montra du doigt la grille du jardin de M^{me} de Servan.

« Très bien ! dit gaiement le capitaine ; comme c'est sur mon chemin, c'est moi qui vais pousser la voiture, et vous allez voir si je m'y entends. »

Georges et Louise battirent des mains et Lucien jugea inutile de protester. Le jeune garçon boiteux suivit la petite caravane avec un sourire de bonne humeur. Madeleine se leva tout effarée en voyant son petit malade aux mains d'un monsieur qu'elle ne connaissait pas.

Georges lui cria, pour la rassurer : « C'est le capitaine Maulevrier, notre ami et celui de papa. »

Et il dit au capitaine en manière d'explication : « C'est Madeleine, la bonne de Lucien. »

« Nous sommes en train de faire connaissance, dit le capitaine à la vieille gouvernante, et je suis sûr que nous serons une paire d'amis avant qu'il soit longtemps. »

Pendant la comtesse de Minias se disait derrière sa persienne : « Je ne puis pas les déranger pendant qu'ils ont un hôte ; j'attendrai son départ, mais c'est bien décidé. »

Georges et Louise s'élançèrent en avant pour annoncer l'arrivée de leur ami ; mais ils s'arrêtèrent tout interdits, à deux pas de la porte. Un gros chien obèse était accroupi sur le seuil, poussant de petits cris d'impatience.

« C'est Pataud, le chien de l'hôtel, dit le jeune garçon boiteux ; il nous aura suivis pour se promener ; n'ayez pas peur, il n'est pas méchant. »

Louise et Georges s'approchèrent de la porte, et le gros chien se mit à ramper d'un air suppliant, en agitant sa queue.

Au coup de sonnette, Marie ouvrit la porte ; le chien se précipita dans la maison, enfila le corridor et parcourut tout le jardin, le nez en terre comme s'il cherchait une piste. Tout à coup il poussa un cri de joie et se précipita vers M^{me} Gilbert qui souhaitait la bienvenue au capitaine Maulevrier, et se coucha à ses pieds.

M^{me} Gilbert le caressa et lui dit : « Tu me reconnais donc ? »

S'il la reconnaissait ! il avait rêvé d'elle, depuis le premier jour où il l'avait vue ; et vingt fois il avait médité l'escapade qu'il venait d'accomplir si heureusement.

La joie de la pauvre bête était si naïve, si complète, si folle, que M^{me} Gilbert n'eut pas le courage de la renvoyer tout de suite.

« Voulez-vous avoir la complaisance, dit-elle au jeune garçon boiteux, de prévenir ses maîtres.

— Certainement, madame, répondit le boiteux, je puis même l'emmener tout de suite ; si vous voulez.

— Non, prévenez-les seulement qu'il dînera ici.

— Il a de la chance ! » dit le jeune garçon moitié en riant, moitié sérieusement.

M^{me} Gilbert fut frappée de cette parole, et regarda le jeune garçon plus attentivement. Il avait une honnête physionomie, mais il était pâle, et il avait les joues creuses.

« Pourquoi dites-vous qu'il a de la chance ? lui demanda-t-elle avec intérêt.

— Parce qu'il fera un bon dîner, » répondit l'autre ingénument.

Encore une fois M^{me} Gilbert le regarda avec attention.

« Eh bien ! lui dit-elle en souriant, voulez-vous faire un bon dîner aussi ?

— Oh ! madame, répondit-il en devenant tout rouge, ne croyez pas que j'aie dit cela pour dîner, je plaisantais. Je... quoique, à vrai dire, un bon dîner est bon pour ceux qui dînent quelquefois par cœur.

— Vous irez donc prévenir à l'hôtel pour qu'on ne soit pas inquiet au sujet du chien, et puis vous reviendrez dîner, et vous reconduirez le chien après. »

Le boiteux détala lestement, fit sa commission et revint s'attabler avec Marie. Pour payer sa bienvenue, le pauvre diable, qui avait beaucoup d'esprit naturel, trouva des choses si amusantes que Marie riait aux larmes. Vers la fin du dîner, Marie lui fit conter son histoire.

Elle avait les yeux rouges quand elle vint au salon prier madame de vouloir bien sortir un instant, parce que le pauvre garçon avait à lui dire quelque chose.



Marie lui fit conter son histoire.

« Le pauvre garçon » était chargé par M. Tambourin de présenter ses compliments à madame et de dire à madame que si le chien lui plaisait, elle lui rendrait service en le gardant, parce qu'il n'était bon à rien et qu'on ne savait réellement qu'en faire. Il n'était bon qu'à dormir en rond sur la paille de l'écurie et à flairer les jambes des voyageurs !

« Attendez un instant, dit M^{me} Gilbert, et elle retourna au salon pour consulter son mari. M. Gilbert ne demandait pas mieux que d'avoir un chien, et celui-là plutôt qu'un autre, puisqu'il aimait déjà la maison. Les enfants supplièrent leur mère de garder Pataud, et M^{me} Gilbert annonça au boiteux qu'il n'aurait pas la peine de reconduire Pataud à l'hôtel de la Poste.

Comme il avait l'air d'hésiter à partir, M^{me} Gilbert lui dit avec bonté :

« Vous avez peut-être encore quelque chose à me dire ?

— Je n'ose pas trop, madame.

— Dites toujours, mon brave garçon.

— Madame, si c'était un effet de votre bonté de parler de moi à M. Pichon, j'ai idée que ça arrangerait tout.

— Comment cela ? demanda M^{me} Gilbert avec surprise.

— Madame, j'étais dans la cour de l'hôtel le jour où M. Pichon a annoncé votre arrivée et celle de votre famille. Rien qu'à l'entendre dire : « Il faut que ça marche droit ! » j'ai compris que M. Pichon avait un grand respect pour vous. »

M^{me} Gilbert, qui ne savait rien des manœuvres de M. Pichon, regarda le jeune garçon d'un air étonné.

« Mais enfin, reprit-elle après un instant de réflexion, supposons que j'aie de l'influence sur M. Pichon, que voulez-vous que je lui demande ? »

Le jeune garçon passa sa main dans ses cheveux, regarda sa mauvaise jambe, et reprit :

« Je m'appelle Michet, madame, et je suis un honnête garçon, vous pouvez le croire, quoique ce soit moi qui le dise.

— Votre figure le dit, fit observer M^{me} Gilbert avec bonté.

— Si ma figure le dit, reprit le boiteux, elle dit la vérité ; mais voyez-vous, madame, c'est ma mauvaise jambe qui ment, en faisant croire aux gers que je ne suis pas bon à grand'chose. Et cependant, madame, je puis courir comme un autre : c'est moi qui porte l'*Ob-*

serveur aux abonnés de la ville, et jamais personne n'a pu dire que l'*Observateur* était arrivé une seule fois en retard. Je ne puis pas être soldat, naturellement ; alors il semble à tout le monde que je ne peux pas être autre chose non plus. Partout où je m'adresse, on me répond : « Et ta jambe ? » Eh bien quoi, ma jambe ? ce n'est pas ma faute si elle est trop courte, n'est-ce pas, madame ?

— Assurément, mon pauvre garçon.

— J'ai tâté de tous les métiers, et j'ai fait, et je fais encore tout ce que je peux pour gagner mon pain ; eh bien ! madame, je n'y arrive pas, et à mon âge, je suis encore à charge à ma famille, et ma famille n'est pas heureuse. Mon père est ouvrier imprimeur, mais il ne gagne que des demi-journées, et encore pas toujours, parce que cela ne va pas fort là-bas ! » et d'un geste de la main, il désigna vaguement l'endroit où les maisons moisissaient dans l'impasse, à l'ombre du marronnier. Il continua :

« Ma mère est couturière, mais elle commence à se faire vieille ; sa main tremble ; elle n'y voit plus bien clair. J'ai deux petits frères qui vont à l'école et qui ne peuvent encore rien gagner. Voilà où nous en sommes. Pendant près d'un an, j'ai aidé le cocher de M. Brimard à soigner les chevaux. Le cocher me disait : « Michet, ça va bien ; Michet, tu m'étonnes ; car tu es boiteux et tu te tires d'affaire mieux que bien d'autres. J'ai cru pour cette fois que mon affaire était faite ; je sais leur parler aux chevaux, et les chevaux me connaissent et m'obéissent. Malheureusement M. Brimard s'est ennuyé à la Silleraye et il est parti pour Tours ; alors je suis retombé sur le pavé. Ce que je voudrais, c'est d'être garçon d'écurie dans un hôtel. A la Silleraye, c'est impossible, parce qu'il n'y a que deux hôtels, et les garçons d'écurie sont trop jeunes pour que je compte les voir partir. Pour cela il faudrait un accident, et je n'ai pas le cœur assez mauvais pour désirer trouver mon bien dans le mal d'autrui. Si M. Pichon, qui connaît tant de villes, pouvait me trouver quelque part une place de garçon d'écurie, je suis sûr que je ferais bien l'affaire ; j'aurais mon logement, ma nourriture, et je pourrais envoyer quelque chose à ceux d'ici, qui en ont grand besoin.

— Je parlerai à M. Pichon, dit M^{me} Gilbert ; mais pourquoi ne lui avez-vous pas parlé vous-même, sans attendre si longtemps ?

— Parler à M. Pichon ! madame, s'écria le pauvre Michet avec une expression de stupeur profonde ; mais ne parle pas qui veut à

M. Pichon, à plus forte raison un pauvre diable comme moi. Vous ne le connaissez que du beau côté, madame, et c'est tout naturel qu'il vous respecte ; mais il a un œil qui vous tient les gens à distance ! Parler à M. Pichon ! mais, pour l'heure, me voilà bien tranquille. J'aurais cependant quelque chose encore à vous demander, madame. Quand M. Pichon m'aura trouvé une place, et je suis sûr qu'il m'en trouvera une, il devrait bien prévenir les gens que je suis boiteux, afin que l'on ne soit pas surpris en me voyant débarquer, et qu'on ne me dise pas : « Et ta jambe ! » Ce serait pénible pour moi d'être mis de côté avant d'avoir été essayé. »





Michet s'avança tout penaud.

CHAPITRE XV

Menus propos de voyage. — Un petit brin de mythologie. — M. Pichon fait des confidences au capitaine Maulevrier.

Dès le lendemain, M^{me} Gilbert s'occupa de remplir sa promesse. Quoiqu'elle eût pleine confiance dans son protégé, dont la physionomie et le langage lui avaient beaucoup plu, elle crut prudent d'aller aux informations, et s'adressa à M. Pascaud.

« La famille Michet ? dit M. Pascaud ; oh ! je la connais bien ; car je connais tout le monde à la Silleraye. Ce sont de braves gens, mais pas heureux ; ils habitent la rue des Roches, une vilaine rue dont presque toutes les maisons sont creusées dans le tuf. »

Le surlendemain, toute la famille Gilbert escorta le capitaine Maulevrier jusqu'à la diligence.

M^{me} Gilbert prit M. Pichon à part et lui demanda s'il connaissait un certain Jacques Michet.

« Je le connais sans le connaître, répondit gravement M. Pichon. Je ne lui ai jamais parlé, mais je le vois quelquefois qui rôde par ici ; un méchant boiteux, n'est-ce pas ?

MAMAN.

— Boiteux, oui, mais pas méchant, répondit en souriant M^{me} Gilbert.

— Vous vous intéressez peut-être à lui? demanda vivement M. Pichon.

— Je m'intéresse à lui, répondit M^{me} Gilbert, et il m'a chargé de vous présenter une pétition. »



M. Pichon prit son air le plus attentif, et écouta M^{me} Gilbert en faisant de petits signes de tête. Tout à coup, avisant le pauvre Michet qui se cachait derrière des tonneaux vides.

« Ici, Michet! » cria-t-il d'une voix de stentor.

Michet s'avança tout penaud, s'appliquant à boiter le moins possible.

Mais M. Pichon, au lieu de l'attendre, courut au garçon d'écurie, qui amenait les chevaux pour les atteler à la diligence, et l'arrêta tout court, en étendant devant lui le manche de son fouet.

« Voyons si tu sais ton métier, dit-il à Michet, en lui faisant signe d'approcher. Voilà deux chevaux, tu les vois bien ?

— Oui, monsieur Pichon, je les vois bien, répondit Michet avec ce tremblement particulier aux candidats qui comparaissent devant un jury d'examen sévère et redouté.



— Attelle-les, » dit laconiquement le jury d'examen.

Le candidat attela les deux chevaux en moins de deux minutes, montre en main, et, qui plus est, les attela correctement. C'était merveille de le voir sautiller autour de l'attelage, démêler les courroies, serrer les boucles, fixer les ardilons. Son tremblement avait cessé, il opérait avec la prestesse et la sûreté de main d'un escamoteur.

« Tu sais cette partie de ton métier, » dit gravement M. Pichon, après avoir passé l'inspection des harnais avec la dernière minutie.

Ensuite il lui fit subir une sorte d'examen oral sur les chevaux, leurs qualités, leurs vices, leurs fantaisies, les soins qu'il convient de leur donner. M. Pichon connaissait bien son affaire, une question n'attendait pas l'autre; le candidat était bien préparé, il répondait

nettement, sans hésiter. M. Pichon fit quelques réserves pour la forme, et surtout pour que le candidat ne fût pas tenté de s'en faire accroire ; car M. Pichon savait combien la jeunesse est vaniteuse.

Mais le représentant de la « jeunesse » qu'il avait sous les yeux était si humble, si visiblement anxieux, que M. Pichon eut pitié de lui. Il lui posa familièrement la main sur l'épaule, l'amena devant M^{me} Gilbert et lui dit d'un ton solennel :

« Remercie Madame d'avoir bien voulu s'intéresser à toi. Grâce à elle, te voilà tiré d'affaire, j'ai une place pour toi.

— Vrai ? s'écria le pauvre Michet en joignant les mains de ravissement.

— Ai-je dit, oui ou non, que j'avais une place pour toi ? lui demanda M. Pichon avec une nuance de sévérité.

— Vous l'avez dit, répondit Michet en baissant la tête.

— Eh bien alors, tu n'as pas à demander si c'est vrai ; maintenant que te voilà en place, apprends à vivre. » Il ajouta en s'adressant à M^{me} Gilbert : « Il sait son affaire, beaucoup mieux que je ne l'aurais cru à le voir, et je l'emmènerai demain à Châtillon-sur-Indre. Dame ! c'est en Berry, mais je ne vois que cette place-là pour le moment. S'il se conduit bien, s'il fait honneur à votre recommandation, je verrai à le rapprocher. Je ne dis pas que je ne lui trouverai pas, plus tard, une bonne place à Tours. Michet, tu peux t'en aller faire tes adieux à ta famille et préparer ton paquet. Je t'attends demain, ou plutôt je ne t'attends pas, car la diligence n'attend personne. Je compte que tu sera exact ; l'exactitude est la première qualité d'un garçon d'écurie. Allons, file ; oui, c'est bon, tu me remercieras demain pendant la route ; décamperas-tu à la fin ? j'ai deux mots à dire à Madame. »

Le pauvre Michet était si troublé de son heureux changement de fortune, qu'il lui fut impossible de trouver un mot de remerciement pour M^{me} Gilbert. Seulement, il la regarda avec une telle expression de reconnaissance que M^{me} Gilbert trouva que son regard valait à lui seul un long remerciement.

Lorsque Michet eut disparu, M. Pichon se livra à un accès d'hilarité silencieuse, comme quelqu'un qui vient de faire une bonne farce.

Tout à coup il s'interrompit et dit à M^{me} Gilbert : « Je n'ai pas voulu parler devant lui, parce quelquefois les jeunes gens s'en font accroire ; mais vous pensez bien, madame, que je ne ferai pas pour

longtemps un valet d'écurie d'un garçon de bonne volonté, capable, et surtout recommandé par vous. Non, je ne ferai pas cela, ce serait du joli ! Savez-vous ce que je ferai si l'on me donne de bons renseignements sur son compte ? eh bien ! madame, je ferai de lui un conducteur. Ça vous surprend, madame, à cause de sa mauvaise jambe. Je dois vous dire que j'ai connu et que je connais encore des conducteurs boiteux.

— Je vous assure, monsieur Pichon, que je vous suis particulièrement reconnaissante de ce que vous faites et de ce que vous comptez faire pour ce pauvre garçon. Le voilà en passe de faire fortune. »

M. Pichon, en écoutant M^{me} Gilbert, souriait de béatitude, comme un amateur qui entend de la bonne musique ; mais aux derniers mots sa figure exprima un embarras comique, et il dit avec une gravité soudaine.

« Madame, je ne voudrais pas vous tromper, même pour vous faire plaisir. Dans notre état comme dans tous les autres, on met du temps à passer du dernier rang au premier. Voilà censément Michet devenu caporal ; vous me comprenez ? bon. Malgré son mérite, s'il en a, et malgré les coups d'épaule que je lui donnerai, il ne pourra pas passer avant de longues années général, c'est-à-dire conducteur de diligence. Comme j'ai rendu service à pas mal de gens, sur mon parcours, je pourrai lui abréger son temps de caporal, mais il faudra qu'il passe par les pataches et les omnibus avant de devenir conducteur d'une diligence aussi « conséquente » que celle de Tours à Châteauroux. Il y a des garçons d'écurie qui restent garçons d'écurie toute leur vie, il y en a d'autres qui finissent dans les pataches, d'autres qui s'élèvent jusqu'à l'omnibus, deux sur cent montent jusqu'à la vraie diligence. L'instruction est plus répandue qu'autrefois et la concurrence plus rude ; moi-même qui vous parle, je ne serais peut-être pas ce que je suis si j'étais venu au monde vingt ans plus tard. C'est pour vous dire, madame, que Michet ne fera pas fortune tout de suite, et pour vous expliquer que si Michet trime un peu, ce ne sera pas ma faute, à moi Pichon, mais bien celle des chemins de fer, qui ont réduit à presque rien le nombre des places de conducteurs de diligence.

— Monsieur Pichon, dit M^{me} Gilbert de sa voix douce et grave, vos scrupules vous honorent et augmentent l'estime que j'avais conçue

pour votre caractère, Vous êtes un homme franc, loyal et juste, et, si je ne me trompe, vous ne ressemblez guère à ceux qui promettent, plus qu'ils ne peuvent tenir.

— Ça, c'est vrai, dit simplement M. Pichon; et il ajouta : « Madame, il est temps que je vous quitte; mon capitaine, on n'attend plus que nous. »

Le capitaine fit ses adieux à toute la famille, et grimpa lestement, à côté de M. Pichon, qui était déjà sur son siège, les guides dans la main gauche, le fouet dans la main droite.

Aussitôt que le capitaine Maulevrier fut bien installé, M. Pichon fit claquer sa langue, salua les Gilbert avec son fouet, et la diligence sortit, au pas, de l'hôtel de la Poste.

Pendant les premiers kilomètres, le capitaine et le conducteur gardèrent le silence; ils réfléchissaient en regardant tout droit devant eux.

Les réflexions du conducteur aboutirent à une question : « Savez-vous ce qu'elle m'a dit, parlant à ma personne ?

— Non, répondit le capitaine, mais je parierais bien que ce doit être quelque chose d'aimable et de sensé.

— Capitaine, permettez-moi de vous dire que ceux qui vous ont donné de l'instruction n'ont pas volé l'argent de vos parents : vous avez touché juste. Elle m'a dit : « Vous ne ressemblez guère à ces gens qui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. » C'est aimable, comme vous le dites si bien, et moi j'ajoute que c'est sensé. Que je ne boive jamais un verre de bon vin, si je ne fais pas de son pauvre petit boiteux un conducteur... avec le temps, bien entendu, et sans faire de passe-droit. Et son mari, va-t-il mieux? Je ne sais pas si c'est une idée, mais il me semble qu'il a déjà meilleure mine.

— Ce n'est pas une idée, et il a certainement meilleure mine. L'air du donjon est vif et pur, et mon pauvre camarade a presque retrouvé son appétit d'autrefois.

— Et, dit M. Pichon avec un certain embarras, commencent-ils à s'ennuyer là-haut?

— Pas le moins du monde; et je puis vous rassurer tout de suite sur leur compte : ils ne s'y ennuièrent jamais. Quand même ils ne devraient pas voir une figure humaine, ils se suffiraient à eux-mêmes. M^{me} Gilbert ne reste pas un instant oisive, Gilbert s'occupe de la perception, et ils ont leurs enfants! Mais vous serez heureux

d'apprendre qu'ils se sont déjà fait des amis. J'ai rencontré chez eux une dame du donjon, une dame assez âgée, qui n'a pas l'air très tendre, et qui cependant appelle tout couramment M^m Gilbert « ma mignonne ».

M. Pichon fit un geste si brusque des avant-bras que les chevaux obéissant à la secousse s'arrêtèrent subitement. M. Pichon s'en prit à Tringlot, parce que c'était toujours lui qui donnait le mauvais exemple, et lui administra un bon petit coup de fouet entre les deux oreilles.

« Et cette dame qui dit « ma mignonne... », reprit M. Pichon, est-ce que je pourrais savoir son nom ?

— Elle s'appelle M^m de Servan.

— M^m de Servan ! s'écria M. Pichon. J'avais donc bien entendu la première fois. Phui ! ça me coupe la respiration. C'est aussi fort que cet individu qui en jouant de la flûte ou de la trompette... non, au fait, c'est une musique qui ressemble à un dossier de chaise... apprivoisait les ménageries. Aidez-moi donc un peu, vous qui avez étudié, vous retrouverez bien le nom, un monsieur tout nu sauf un petit bout de peignoir.

— Orphée, dit le capitaine en riant.

— Je crois bien que c'est ce nom-là, répondit M. Pichon d'un air méditatif.

— Vous avez donc étudié la mythologie ? lui demanda le capitaine qui s'amusait beaucoup de cette façon d'interpréter les fables de l'antiquité.

— Ne me soupçonnez pas de ça, répondit gravement M. Pichon. Un jour que je passais dans la rue Royale, je vois venir un individu que je ne voulais pas reconnaître, parce que je venais d'apprendre une vilaine histoire sur son compte. Je me retourne du côté des boutiques, et je fais celui qui regarde attentivement quelque chose ; la meilleure manière de faire celui qui regarde, c'est de regarder : je dévisage donc une grande image noire, et je me mets à lire l'explication. Voilà tout. M^m de Servan, répéta-il avec emphase ; commencer justement par celle-là ! M^m Gilbert se sera dit : « Pour leur montrer ce que nous savons faire, commençons par brider la plus rétive. » Et comme cela, elle l'a bridée ?

— Bridée n'est pas le mot, elle lui a gagné le cœur en s'intéressant

à un pauvre enfant malade qui est le neveu de M^{me} de Servan. Tous les jours on amène le petit infirme pour jouer avec les enfants. Mais il est facile de voir que ce pauvre enfant sans mère a plus besoin d'affection que de distractions. Il aime bien les enfants, mais il préfère leur mère. Il ne la quitte pas du regard, et il l'appelle sa maman. »

M. Pichon, très ému, chercha dans sa tête une expression qui rendit sa pensée. Son répertoire n'était ni très riche ni très choisi; aussi le mot qu'il trouva manquait tout à la fois d'élégance et de précision; mais du moins il exprimait un sentiment profond et sincère.

« Pauvre trognon! » murmura-t-il, en s'essuyant furtivement l'œil gauche avec le manche de son fouet.

Les deux interlocuteurs gardèrent de nouveau le silence pendant un gros quart d'heure.

« M^{me} Gilbert a une sœur, » dit vaguement M. Pichon, comme s'il se parlait à lui-même. Le capitaine ne répondit rien et continua à regarder devant lui.

« Une sœur plus jeune qu'elle, » insinua M. Pichon au bout d'un autre quart d'heure. Le capitaine fit semblant de n'avoir pas entendu l'insinuation, et reprit du ton le plus naturel :

« Ils ont encore trois autres amis dont je ne vous ai pas encore parlé; d'abord, M. et M^{me} Pascaud.

— Les Pascaud sont de braves gens, dit sentencieusement M. Pichon, et les autres percepteurs ont eu grand tort de les mépriser.

— M. Pascaud, reprit le capitaine, donne des leçons d'écriture et d'arithmétique aux enfants.

— Pascaud est un homme capable, dit M. Pichon en secouant la tête d'un air approbateur. Je ne suis pas en état d'en juger par moi-même, mais sa femme me l'a répété plus de cent fois. Et puis, franchement, après une vie comme la sienne, il méritait bien cette douceur-là dans sa vieillesse. Mon capitaine, ajouta-t-il en changeant de ton, et en prenant un air mystérieux, voilà que moi aussi je commence à entrer tout doucement dans la vieillesse. J'ai amassé assez de bien pour vivre tranquille, et je suis tout à fait décidé à quitter mon siège de conducteur, et à venir planter mes choux à la Silleraye.

— Mes amis, dit le capitaine, compteront un ami de plus à la Silleraye.

— Ça vous plaît à dire, objecta M. Pichon avec la modestie hypocrite d'un homme qui veut se faire répéter un compliment.

— Et cela me plaît à penser aussi, vous le savez bien, riposta le capitaine.

— Eh bien ! puisque c'est comme cela, je vais vous faire voir le fond de mon sac. J'ai par là-bas, à Saumur, un neveu qui est tonnelier de son état et qui a femme et enfants. J'irai le voir un de ces jours, et je compte le décider à venir fabriquer des tonneaux ici. Guilmard bousille, depuis qu'il a fait un petit héritage, et les gens de la Silleraye commencent à faire venir leur tonneaux du dehors ; vous voyez que l'occasion est bonne. Et puis je ne serais pas fâché d'avoir, moi aussi, une famille autour de moi sur mes vieux jours. J'ai eu tort de ne pas me marier quand il était temps ; maintenant il est trop tard. Croyez-moi, capitaine, mariez-vous pendant que vous êtes jeune ; mais je me demande de quoi je me mêle. Pour en revenir à nos moutons, voilà mon neveu installé à la Silleraye. Pendant que M^{me} Gilbert réveille la ville haute par des moyens à elle, mon neveu réveille la ville basse en tapant comme un sourd sur ses cuves et ses tonneaux. N'est-ce pas une idée, cela ? demanda-t-il d'un air radieux.

— C'est une excellente idée, répondit complaisamment le capitaine.

— Je la rumine dans ma tête tout le long de la route, pendant que les roues bourdonnent, et cela me tient compagnie. Tringlot ! si tu ne te tiens pas mieux, tu auras affaire à moi ! »





Elle prit les deux mains de M^{me} Gilbert.

CHAPITRE XVI

La puissance du sourire. — Leçon de topographie. — M^{me} de Minias étonne son mari, en lui racontant deux visites qu'elle vient de faire.

Par une chaude après-midi, les trois enfants jouaient à l'ombre, dans le jardin du percepteur. Lucien était assis dans sa petite voiture devant une grande table de jardin, à la place qu'il aimait le mieux : la place qu'il aimait le mieux était celle d'où il pouvait voir la fenêtre du petit boudoir, où M^{me} Gilbert travaillait en ce moment à un ouvrage de broderie. Quand elle avait la tête penchée, il regardait son fin et doux profil, guettant le moment où elle lèverait les yeux. Quand elle levait les yeux, il lui souriait de son petit sourire d'enfant malade ; elle lui répondait par un signe de tête et un sourire. Oh ! si seulement la science pouvait inventer un élixir aussi fortifiant que ces sourires-là, combien de pauvres enfants malades reprendraient courage et se rattacheraient à la vie ! Car Lucien reprenait courage, il se rattachait à la vie, et il suivait les prescriptions du médecin non plus par obéissance, mais avec le ferme espoir qu'il guérirait un de ces jours, et qu'il deviendrait pareil aux autres enfants.

Georges et Louise, très rouges et très affairés, trottaient autour

de Lucien, ramassant le sable de l'allée et le vidant à pleins seaux sur la table. Quand le monceau de sable leur parut d'une grosseur suffisante, ils recueillirent des cailloux ; ensuite ils cassèrent des brindilles de buis et de myrte (maman l'avait permis) et vinrent s'asseoir devant la table.

Ils avaient souvent raconté à Lucien leur voyage de Tours à la Silleraye ; cette fois-ci, ils allaient lui en représenter la topographie. Ils commencèrent par étaler le sable sur toute la longueur de la table ; ensuite Louise posa soigneusement à l'un des bouts un petit rond de cailloux, et dit à Lucien : « Voilà Tours, c'est de là que nous partons. »

Lucien fit un signe de tête. Alors Louise, avec le manche de sa petite pelle de bois, traça une grande ligne qui partait de Tours et qui aboutissait à deux pouces de l'autre bord de la table.

« Voilà la route de Tours à la Silleraye, » dit Louise en désignant du doigt la trace du manche de pelle ; et elle regarda Lucien de ses yeux souriants pour voir s'il avait bien compris. Lucien fit un signe de tête, cela voulait dire qu'il avait bien compris.

Ensuite les deux enfants, recueillant leurs souvenirs, et quelquefois recourant aux lumières de leur maman, indiquèrent tous les relais par des ronds de cailloux, plus petits que le premier. La Silleraye eut pour sa part une tuile qui figurait la ville haute, et un amas de petits cailloux qui était censé représenter la ville basse. Cet ensemble de constructions couvrait une superficie quadruple au moins de celle qu'occupait la ville de Tours. C'était une monstruosité géographique, mais il faut bien faire la part du patriotisme de clocher.

« Maintenant, dit Georges d'un air important, il va falloir planter des arbres tout le long de la route, Lucien plantera les environs de la Silleraye, Louise les environs de Tours, et moi qui ai les bras plus longs que Louise, je planterai la partie de la route qui est au milieu de la table. »

On fit trois parts des brindilles de myrte et de buis et l'on se mit à l'ouvrage. Le pauvre Lucien, avec ses longues mains blanches, affaiblies et maladroitement, avançait bien lentement, et cependant il y allait de tout son cœur ; son nez se pinçait du bout, il se mordait les lèvres, ses yeux brillaient, et il oubliait par moments de respirer, ce qui lui faisait pousser de gros soupirs par intervalles.

Aussitôt que Georges et Louise s'aperçurent qu'ils prenaient trop d'avance sur leur camarade, ils travaillèrent plus lentement sans s'être concertés.

Quand la route fut toute plantée, depuis Tours jusqu'à la Silleraie, les enfants regardèrent leur œuvre, la trouvèrent parfaite, et tombèrent dans une véritable extase.

Quand on sait combien est vive l'imagination des enfants, avec quelle facilité elle leur représente des prés, des champs, des routes, des villes là où il n'y a qu'un peu de sable, quelques cailloux et quelques branches d'arbustes, on est tout surpris de voir que les gens s'ingénient si fort pour inventer des joujoux luxueux et dépensent tant d'argent pour les acheter. Les enfants aiment un joujou, comme ils aiment tout ce qui est nouveau ; mais, sauf les poupées, qui donnent occasion aux petites filles de développer l'instinct maternel qu'elles ont de naissance, tous les autres joujoux sont bientôt brisés ou jetés de côté. Laissez les enfants inventer des jeux à leur usage ; les éléments de ces jeux sont à la portée de tout le monde ; l'enfant qui les met en œuvre variera ses plaisirs à l'infini, et vous lui aurez donné par surcroît la plus grande de toutes les joies, la joie d'avoir créé quelque chose.

Nos trois amis étaient si fiers d'avoir créé quelque chose, qu'ils éprouvèrent le besoin de montrer leur œuvre à quelqu'un. Georges se précipita vers la fenêtre du boudoir, et supplia sa mère de venir voir la grande merveille.

M^{me} Gilbert, toujours complaisante, se leva sans se faire prier, déposa son ouvrage sur une chaise et ne marchand pas les éloges à l'œuvre de ses trois enfants. Comme il arrive souvent en ce monde, c'est celui qui avait le moins fait qui fut le plus fier. C'était chose si nouvelle pour le pauvre Lucien de s'intéresser à quelque chose et de faire œuvre de ses dix doigts !

Quand M^{me} Gilbert fut retournée à son travail, Georges commença à raconter le fameux voyage, et redit ce qu'on fait aux descentes, ce qu'on fait aux montées, comment on conduit une voiture, comment on prend sa droite. Les voyageurs étaient arrivés au relai de Cormery, lorsqu'on entendit un coup de sonnette.

Quand la porte s'ouvrit, Lucien se pencha en côté, plongea ses regards dans le corridor, et s'écria : « Maman chérie, c'est Madeleine. »

Encore une fois, M^{me} Gilbert déposa son ouvrage, sans témoigner la moindre impatience. Elle prit des mains de Madeleine une petite soucoupe sur laquelle il y avait une tasse. La tasse contenait une potion fort amère et fort désagréable, que Lucien devait prendre tous les jours à la même heure.

Quand M^{me} Gilbert eut remué l'horrible mélange avec la petite cuiller, elle s'approcha de Lucien, et Lucien lui sourit. Elle lui mit la tasse dans la main droite, et lui tint la main gauche dans les deux poches. Lucien but avec un profond dégoût, mais sans sourciller. Tant d'énergie dans un pauvre petit être si frêle et si nerveux méritait bien une récompense. M^{me} Gilbert embrassa au front le jeune héros. Ni promesses, ni menaces, ni prières ne pouvaient autrefois triompher de son insurmontable dégoût. Le docteur Durand, ayant eu connaissance de l'affection profonde que son petit malade portait à M^{me} Gilbert, avait suggéré l'idée de lui faire présenter la potion par elle, et elle avait accepté avec empressement cette mission de confiance. Un second coup de sonnette attira Marie à la porte. Cette fois Lucien eut beau se pencher pour voir; la personne qui avait sonné avait été introduite dans le salon, et Marie, par la fenêtre du boudoir, tendit une carte à M^{me} Gilbert. M^{me} Gilbert lut avec surprise le nom qui était sur la carte, sembla se consulter, et finit par se rendre au salon.

Elle y trouva M^{me} la comtesse de Minias, qui se tenait debout, pâle, émue et presque intimidée. Oui, M^{me} de Minias, qui avait l'air d'une duchesse, était intimidée devant cette petite femme toute simple, toute souriante, et qui avait la tête de moins qu'elle. Au premier coup d'œil qu'elle jeta sur M^{me} Gilbert, sa timidité s'évanouit, et comme elle avait mis franchement et courageusement son orgueil sous ses pieds, elle lui expliqua nettement ce qu'elle attendait d'elle. M^{me} Gilbert fut un peu surprise et même un peu inquiète, mais elle accorda de bonne grâce ce qu'elle ne savait comment refuser.

Puis, la glace rompue, ces deux dames se mirent à causer presque intimement, et M^{me} Gilbert s'aperçut avec un grand soulagement de cœur qu'elle n'avait pas commis une imprudence en acceptant d'introduire sous son toit deux enfants étrangers. Alors toute la bonté qui était en elle se montra sans effort, et M^{me} de Minias tomba sous le charme, comme tout le monde. Elle y tomba si



Lucien but sans sourciller.

bien, qu'elle prit, sans s'en apercevoir, les deux mains de M^{me} Gilbert dans la sienne, et les garda ainsi emprisonnées jusqu'à la fin de la visite.

Au sortir de cette entrevue, elle traversa le donjon et alla tout droit sonner à la grille de M^{me} de Servan.

« Chère madame, lui dit-elle avec une sorte d'humilité qui donnait à sa belle physionomie quelque chose de touchant, j'ai eu de grands torts envers vous ; ne pouvant plus les réparer, je veux du moins vous les avouer et vous en demander pardon.

— Je ne sache pas... reprit M^{me} de Servan avec surprise... mais veuillez prendre la peine de vous asseoir.

— J'irai droit au but, madame. Nous vivons porte à porte depuis de longues années. J'aurais dû m'apercevoir plus tôt que la société de mes enfants (je parle des deux derniers) pouvait être une distraction pour votre neveu. »

A la grande surprise de la comtesse, l'altière M^{me} de Servan lui répondit avec douceur : « J'aurais dû m'en apercevoir aussi, madame. Si vous êtes coupable, je le suis comme vous, je le suis même plus que vous, car c'était à moi à faire les premiers pas.

— Permettez-moi, madame, de n'être point de votre avis. Il est plus facile d'offrir un service que de le demander. J'ai été d'une indifférence coupable.

— Et moi d'un orgueil plus coupable encore. Mon langage vous étonne, ajouta-t-elle en souriant ; il m'étonne un peu moi-même. Mais, depuis quelque temps, j'ai fait bien des réflexions. Il m'a semblé que nous aurions tous gagné quelque chose à vivre moins séparés les uns des autres. Quand je dis « nous », je n'entends pas seulement parler de votre famille et de la mienne, mais de toutes celles qui nous entourent. Que savons-nous les uns des autres ? Rien ou presque rien. Chacun de nous a la prétention de se suffire à lui-même, jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'il a fait fausse route, qu'il a besoin des autres, et que peut-être les autres ont besoin de lui.

— J'ai passé, dit la comtesse par les mêmes angoisses et par les mêmes réflexions, et je suis arrivée à la même conclusion. Aussi j'ai voulu agir, et agir sans retard. Je viens de chez M^{me} Gilbert. »

M^{me} de Servan ne put retenir un geste de surprise.

« J'ai su, continua la comtesse, que M^{me} Gilbert a fait pour Lucien

ce que j'aurais dû faire moi-même. C'est une leçon qu'elle m'a donnée sans le vouloir, et dont j'espère bien profiter. J'ai su que vous permettiez à Lucien d'aller jouer avec ses enfants, et que par conséquent vous aviez de l'estime pour elle.

— De l'estime ! s'écria M^{me} de Servan avec une chaleur inaccoutumée, dites de l'affection, une affection profonde, je l'aime de tout mon cœur.

— Je suis dans les mêmes sentiments depuis que je l'ai vue et que je lui ai parlé. Sachant donc ce qu'elle était, et voyant que mes deux plus jeunes enfants commençaient à trouver la maison trop triste, j'ai résolu de m'adresser à M^{me} Gilbert ; j'ai passé par dessus toutes les règles de l'étiquette, j'ai rompu avec toutes les traditions, et je lui ai fait visite la première.

— Et vous avez bien fait, dit vivement M^{me} de Servan.

— Je l'ai suppliée, vous m'entendez bien, suppliée de permettre à mes enfants de venir jouer avec les siens et avec Lucien. Tout d'abord elle a paru surprise de ma démarche et embarrassée de ma demande ; mais, à mesure que je lui parlais à cœur ouvert, la glace fondait, et elle a bien voulu consentir. »

Lorsque deux personnes ont pris pour thème de leur conversation une troisième personne qui leur inspire une égale sympathie, c'est merveille de voir comme les mots leur viennent facilement et comme elles montrent, sans le savoir, ce qu'il y a de meilleur, de plus noble et de plus élevé en elles. M^{me} de Servan et la comtesse causèrent pendant près de deux heures. Quand elles se quittèrent, échangeant la plus cordiale poignée de main qui eût été échangée dans la haute ville depuis un temps immémorial, M^{me} de Servan en savait plus sur la comtesse et la comtesse sur M^{me} de Servan qu'elles n'en avaient appris en vingt ans de voisinage et de visites cérémonieuses et formalistes.

Ces dames, dans leur longue conversation, n'avaient formé aucun plan pour la réforme de la haute ville ; elles n'y avaient même pas songé. Mais ce qui vaut bien mieux, chacune d'elles trouva dans son cœur des sentiments nouveaux et des idées nouvelles, qui ne pouvaient manquer d'influer sur bien des existences.

Quand M^{me} de Minias rentra chez elle, elle raconta à son mari l'expédition qu'elle venait de faire. M. de Minias, pendant tout son récit, demeura plongé dans une grande perplexité. D'un côté, il

avait pour sa femme une admiration si absolue, qu'il ne pouvait se persuader qu'elle eût jamais tort ; d'un autre côté, la démarche était si extraordinaire, qu'il se demanda avec terreur ce que dirait le monde.

« Le monde ne dira rien du tout, répondit tranquillement M^{me} de Minias, parce que le monde ne désapprouvera pas une démarche qu'approuve hautement M^{me} de Servan.

— Vous avez donc vu M^{me} de Servan ?

— Je l'ai vue, et j'ai causé de tout cela pendant plus de deux heures avec elle.

— Plus de deux heures, ma chère, s'écria M. de Minias avec stupeur ; mais, toute charitable que vous êtes, vous m'avez dit, à plus d'une reprise, que quand vous étiez restée vingt minutes chez M^{me} de Servan vous ne saviez plus que lui dire. »

M^{me} de Minias répondit d'un ton grave : « Je l'ai dit, et je me repens de l'avoir dit, car c'était un manque de charité et une injustice.

— Une injustice, ma chère, vous?... une injustice?...

— Oui, une injustice, car je jugeais M^{me} de Servan sans la connaître et seulement sur les apparences.

— Et qu'avez-vous donc découvert en elle, si subitement ?

— J'ai découvert qu'elle a du cœur, et du bon sens, et de la loyauté, et quelque chose de plus : j'ai découvert que je serai son amie et qu'elle sera la mienne.

— Incroyable ! s'écria M. de Minias au comble de la stupeur.

— Pas plus incroyable que ce que nous avons découvert ici même dans notre propre famille.

— Qu'avons-nous donc découvert de si extraordinaire ? demanda M. de Minias un peu effrayé.

— Nous avons découvert que nos enfants s'ennuyaient, ou plutôt, ils l'ont découvert eux-mêmes, en voyant des enfants plus gais et plus heureux. L'ennui est une terrible et dangereuse maladie qui déprave les caractères les mieux trempés. Plutôt que d'exposer nos pauvres enfants à un mal si affreux, je serais allée trouver M^{me} Gilbert, quand bien même M^{me} de Servan ne m'aurait pas donné l'exemple. »

M. de Minias fut tout étonné de la voir parler avec tant d'animation et professer des idées aussi hardies.

Un instant, il fut presque tenté de croire que cela venait de ce qu'elle était fille d'un roturier, et de ce que le sang plébéien triomphait en elle de l'éducation et de l'habitude. Mais il l'avait toujours vue jusque-là si correcte et si grande dame, qu'il rougit de son explication et se contenta de dire, comme toujours: « Très bien, ma chère ! »





Un homme lui demanda où il allait.

CHAPITRE XVII

Voyage de M. Pichon à Saumur. — Une grave méprise.

Enfin, M. Pichon s'est décidé à faire le voyage de Saumur; mais il n'a prévenu personne, parce que, selon lui, il faut surprendre les gens pour savoir exactement ce qu'ils sont et ce qu'ils valent.

M. Pichon, pour ne point mettre l'administration dans l'embarras, s'est choisi un suppléant qui semble présenter toutes les garanties requises. Ce suppléant est un ancien cocher de la Compagnie générale des omnibus de Paris, qui a été pris un beau jour du mal du pays, et qui est revenu chercher fortune en Touraine. La haute situation qu'il a occupée le rend un peu dédaigneux et difficile, comme toutes les grandeurs déçues. Mais il conduit bien, M. Pichon s'en est assuré par lui-même, et la diligence, ainsi que son contenu, sera en sûreté entre ses mains. C'est le point essentiel, car M. Pichon se regarde comme moralement responsable de tout ce qui pourra arriver pendant son absence.

Comme M. Pichon n'a jamais mis le pied dans un wagon de chemin de fer, le voyage de Saumur est pour lui un grand événement.

Ses amis de la *Pintade* lui font escorte jusqu'à la gare du chemin de fer, tandis qu'un portefaix haletant chancelle sous le poids de l'énorme coffre de M. Pichon. M. Pichon fait marcher cet homme devant lui pour plus de sûreté. Il est peu probable cependant que le malheureux portefaix puisse prendre clandestinement la fuite sous le fardeau qui l'accable ; mais M. Pichon est prudent et pense que deux sûretés valent mieux qu'une.



Voulant frapper sa famille d'admiration et de respect, M. Pichon s'est commandé un costume de drap noir. Sa redingote le gêne aux entournures ; mais le tailleur lui a affirmé sérieusement que « ça se ferait en un rien de temps ». La susdite redingote a dans le dos deux énormes boutons si rapprochés qu'on les prendrait pour deux yeux qui louchent. Dans tous les cas ce phénomène ne peut susciter aucune critique de la part des gamins tourangeaux, car M. Pichon, pour préserver sa redingote pendant la route, a revêtu par-dessus une blouse bleue ornée de broderies blanches au col, aux épaules et aux poignets.

Quoiqu'il fasse le plus beau temps du monde, et qu'il n'y ait pas un atome de boue dans les rues, M. Pichon a retroussé son pantalon noir, de douze centimètres au moins, sous prétexte qu'il est un peu trop long. Les jambes sont réellement trop longues, mais le tailleur a affirmé sur son honneur que « ça se raccourcirait » quand il se formerait des plis à l'entour des genoux et du jarret.



M. Pichon a arboré le chapeau tuyau de poêle. C'est la partie de son costume d'apparat qui le gêne le plus, et c'est aussi celle dont il est le plus fier. Comme il l'a pris un peu étroit, « parce que ça tient mieux », le chapeau lui comprime la tête et lui donne une migraine affreuse. De temps en temps M. Pichon se découvre pour se soulager, et alors la partie supérieure de son front, qui est d'un rouge pourpre, lui donne l'air d'un homme fraîchement scalpé. Il se recoiffe, sa torture recommence, et sa figure prend une expression très comique de souffrance et de jubilation.

Les gens qui connaissent M. Pichon osent à peine lui adresser des signes de tête : la rigidité et le luisant de son chapeau tuyau de poêle les frappent de stupeur et d'admiration.

« Vous êtes de noce, monsieur Pichon ? lui demande un petit conducteur d'omnibus, plus hardi que les autres.

— Pourquoi pas ? lui répond M. Pichon d'un air digne et mystérieux.

— Et où allez-vous donc, comme cela ? »

M. Pichon fait la sourde oreille. Mais comme, dans sa hardiesse téméraire, le petit conducteur insiste et renouvelle sa question, M. Pichon, au lieu de lui répondre, l'interroge à son tour, et lui demande des nouvelles de son cheval borgne, qui s'est honteusement couronné, en pleine rue Royale.

Le petit conducteur d'omnibus hausse les épaules, et se répand en malédictions contre le cheval borgne. Le groupe Pichon et C^e se remet en marche, et arrive sans encombre.

Un des amis se détache du groupe pour aller au guichet prendre le billet de M. Pichon, afin que M. Pichon puisse surveiller de près les allures de l'homme aux bagages, dont la figure lui inspire peu de confiance.

Les deux autres amis encouragent M. Pichon et le réconfortent comme s'il allait s'embarquer pour faire plusieurs fois le tour du monde malgré lui.

« Après tout, lui dit un de ses deux consolateurs, Saumur n'est pas en Amérique. »

M. Pichon administre un grand coup de coude dans les côtes du consolateur, pour le faire taire. Puis, après avoir promené de tous côtés des regards soupçonneux, il lui dit à l'oreille, d'un ton mystérieux : « Ne parlez pas de Saumur ici ; il y a trop d'oreilles aux écoutes, la police est partout, et je ne veux pas qu'on les prévienne : s'ils étaient prévenus, où serait la surprise ? »

Le consolateur eût pu lui demander quel intérêt avait la police à prévenir un tonnelier de la visite d'un conducteur ? Mais il n'en fit rien ; c'est peut-être parce qu'il n'y pensa pas.

Quand la malle fut enregistrée, les trois consolateurs donnèrent à M. Pichon la poignée de main du départ, et lui dirent d'un air mystérieux de se bien amuser *là-bas*. « Là-bas » était le mot convenu pour éviter de prononcer le mot *Saumur*.

« Et combien de temps serez-vous *là-bas* ? »

— Plus ou moins longtemps, selon que je m'y trouverai bien ou mal. »

Au moment où M. Pichon allait s'enfourner dans le couloir qui conduit aux salles d'attente, un homme de haute taille, coiffé d'une casquette et vêtu d'une tunique à collet rouge, lui demanda où il allait. M. Pichon tressaillit de tout son corps, se croyant trahi.

« Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-il d'un air furieux.

— Pour savoir dans quelle salle vous devez entrer.

— Saumur ! » lui dit mystérieusement M. Pichon en se penchant à son oreille.

Par habitude et nullement pour molester M. Pichon, l'employé cria de sa voix officielle : « Saumur, par ici ! »

M. Pichon s'enfuit si prestement et se cacha avec tant d'affectation derrière la porte, que l'employé le poursuivit d'un regard méfiant.

Le soir, entre deux trains, cet employé, prenant un verre de bière en compagnie d'un collègue, lui dit : « Si j'apprends qu'il s'est fait un mauvais coup ce matin à Tours ou dans les environs, j'irai donner au parquet le signalement d'un individu suspect qui a pris le train de Saumur ! »

Heureusement pour la tranquillité de M. Pichon, il ne s'était fait aucun mauvais coup à Tours ni dans les environs. Autrement, il était si facile à reconnaître qu'on l'eût tout de suite retrouvé à Saumur ; les gendarmes l'auraient ignominieusement arraché des bras de sa famille et reconduit à Tours jusqu'à complet éclaircissement de l'affaire.

A chaque station, M. Pichon demandait à ses voisins : « Qu'est-ce qu'ils crient là ? » On lui nommait la station, et il remerciait, en affectant d'avoir demandé cela uniquement par curiosité et pour s'instruire.

Enfin, la voix d'un employé cria : « Saumur ! » et M. Pichon détala avec une grande précipitation.

Quand sa malle fut chargée sur l'omnibus, il demanda au conducteur : « Connaissez-vous Pichon ? »

— Quel Pichon ? demanda le conducteur d'un air distrait.

— Pichon le tonnelier ! » M. Pichon espérait obtenir quelques renseignements sur son neveu avant de le dévisager en personne.

« Connais pas. »

M. Pichon fut choqué de cette réponse ; il lui déplaisait de constater que Pichon le tonnelier faisait si peu de bruit dans le monde.

Un drôle déguenillé, à mine de furet, qui avait entendu ce dialogue, demanda à M. Pichon d'un air narquois s'il ne s'était pas trompé, et si le Pichon en question n'était pas un marchand de parapluies ? M. Pichon le foudroya de son mauvais œil et le drôle déguenillé court encore.

« A cette adresse-là, dit M. Pichon en tendant un bout de papier au conducteur.

— C'est par là qu'il aurait fallu commencer, répliqua le conducteur en ricanant. Montez, on n'attend plus que vous. »

Chaque fois que l'omnibus s'arrêtait, M. Pichon faisait tous ses efforts pour voir l'aspect des maisons et du quartier, à travers les vitres de l'omnibus, grises de poussière. Un voyageur descendait, et M. Pichon, craignant de n'être pas prêt à temps, se levait brusquement, cognait son chapeau au plafond de l'omnibus, et adressait des signes désespérés au conducteur qui se tenait à la portière ouverte.

« Pas encore, mon vieux, pas encore, disait le conducteur ; mais soyez tranquille, on finira bien par arriver. »

M. Pichon commençait à croire qu'on se gaussait de lui ; aussi n'était-il guère tranquille ; néanmoins la prophétie du conducteur s'accomplit, et l'on arriva. On arriva dans un faubourg paisible, où les maisons étaient étroites et basses, clairsemées et séparées par des cours où il y avait du fumier, des coqs et des poules, et des terrains vagues où l'on voyait des ânes qui paissaient et des lessives qui séchaient.

L'omnibus s'arrêta devant une petite maison assez propre, dont la porte était toute grande ouverte ; un petit chat atteint d'ophtalmie, qui se chauffait au soleil, entr'ouvrit péniblement un œil, et, à la vue de l'omnibus, rentra précipitamment au logis. M. Pichon aida le conducteur à transporter sa malle dans la salle basse de la maison. Une jeune femme allaitait un gros poupon, assise près de la cheminée où flambait un petit feu, qu'elle regardait d'un air pensif. Au bruit de la malle que l'on déposait sur le plancher, la jeune femme tourna lentement la tête, et demeura stupéfaite en voyant M. Pichon debout près de la malle, tout occupé à frotter son scalp avec un grand mouchoir à carreaux.

D'une voix peu encourageante elle lui cria : « C'est-y que vous prenez la maison pour une auberge ? »

Tout bas, M. Pichon se dit : « Comme j'ai bien fait de ne pas annoncer ma visite ; on aurait été tout sucre et tout miel et je n'aurais pas su la vérité. » Il répondit tout haut :

« Non, ma chère, non, je ne prends pas la maison pour une auberge, dans une auberge on serait mieux reçu.

— Un tas de rôdeurs ! » dit aigrement la jeune femme.

A l'idée d'être pris pour un rôdeur, M. Pichon ôta précipitamment sa blouse et mit en lumière les splendeurs de son costume de drap neuf.

En voyant son front scalpé, le poupon ouvrit d'abord de grands yeux, et ensuite se mit à crier :

« Mon petit filleul n'est pas aimable ! dit M. Pichon d'un air désappointé.

— Votre filleul ? s'écria la jeune femme en pressant son enfant contre sa poitrine. L'idée lui était venue subitement que cet homme était peut-être un voleur d'enfants.

« Mahut ! » s'écria-t-elle en se précipitant vers une porte qui donnait sur la cour. Elle rentra suivie d'un homme à cheveux crépus, qui avait les bras nus et tenait à la main un gros marteau de forge.

« Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? » demanda Mahut d'un ton rude et grossier.

M. Pichon, pétrifié d'horreur, regardait alternativement le forgeron, la femme, le petit enfant et sa malle.

« Mais, s'écria-t-il en se frappant le front, je ne suis donc pas ici chez Pichon le tonnelier ?

— Vous êtes ici chez Mahut le forgeron, répondit l'homme crépu d'un ton un peu moins rude. Si vous aviez voulu trouver M. Pichon le tonnelier dans cette maison, il aurait fallu venir trois semaines plus tôt.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ? demanda M. Pichon, craignant quelque épouvantable catastrophe.

— Il a déménagé, voilà tout.

— Et pouvez-vous me dire où il reste maintenant ?

— A trois portes d'ici, en remontant le faubourg ; seulement c'est assez loin, parce que les maisons sont séparées par des cours, des



La jeune femme tourna lentement la tête.

jardins et des terrains vagues. Du reste, le nom est au-dessus de la porte sur une enseigne.

— Le connaissez-vous? demanda confidentiellement M. Pichon.

— Oui, je le connais, répondit l'homme crépu d'un air défiant.

— Mais là, ce qui s'appelle connaître? reprit M. Pichon avec insistance.

— Dites donc, vous, répondit l'homme avec un redoublement de défiance, est-ce que vous croyez que je suis payé par la police pour causer sur l'un ou sur l'autre avec le premier venu? Vous savez où il demeure, allez lui demander à lui-même ce que vous tenez à savoir. »

M. Pichon se gratta le front à l'endroit scalpé, et regarda autour de lui en hésitant.

Le forgeron se méprit sur la cause de son hésitation et lui dit : « Vous resteriez d'ici à demain que je ne vous en dirais pas plus long.

— Ce n'est pas cela, répondit M. Pichon d'un air penaud, c'est ma malle...

— Quelle malle? »

M. Pichon lui montra son coffre et dit :

« Je ne pourrai jamais l'emporter à moi tout seul; voulez-vous me permettre de la laisser ici? je viendrai la reprendre avec mon neveu. Pichon est mon neveu, fils de mon frère.

— Il fallait le dire tout de suite, s'écria le forgeron en jetant son marteau dans un coin. Alors vous êtes l'oncle de Pichon. Tout s'explique, dit-il en s'adressant à sa femme. Faites excuse, mon vieux, si l'on vous a mal reçu. Mais, voyez-vous, l'endroit est un peu désert, et il court tant de mauvaises gens qu'on se défie un peu de ceux qu'on ne connaît pas. Ah! vous êtes l'oncle de Pichon! Celui qui est conducteur, n'est-ce pas?

— Il vous a parlé de moi? demanda M. Pichon.

— Cent fois! Il est assez fier de vous, allez. Seulement, sans reproche, vous me faites l'effet d'un drôle de pistolet. On vous attend des années, et vous ne venez pas; on ne vous attend plus, et vous venez sans dire gare, et vous vous faites prendre pour un rôdeur. Attendez, mon vieux, la malle est trop grosse pour que je la porte tout seul, sans cela je l'aurais portée, pour vous faire oublier ce que l'on vous a dit. Mais si vous voulez me donner un coup de main,

nous allons enlever cela comme une plume. Un conducteur, ça doit savoir chavirer une malle.

— Je ne voudrais vraiment pas vous donner cette peine, dit M. Pichon.

— Tut ! tut ! tut ! Je vous dois bien cela. Y êtes-vous ? »

Pour l'ébattement des ânes qui paissaient dans les terrains vagues, des poules et des coqs qui picoraient sur les fumiers, des bonnes femmes qui tricotaient sur leurs portes et des bambins ébouriffés qui se roulaient dans la poussière, la malle se mit en route, tenue d'un côté par le forgeron dont les muscles se tendaient sous l'effort, et de l'autre par M. Pichon que sa redingote gênait furieusement aux entournures.





M. Pichon fut pris d'une inquiétude...

CHAPITRE XVIII

Promenade d'une malle. — Entre parrain et filleul. — Entre oncle et nièce.

Quand la malle eut accompli la moitié de son trajet, M. Pichon fut pris d'une inquiétude soudaine; il avait des fourmis tout le long du bras, mais il n'osait pas l'avouer. Il fit d'abord ce qu'il put pour endurer jusqu'au bout sa torture; il serra les lèvres, grinça des dents, et ôta son chapeau.

Mais à la fin il n'y put tenir davantage et s'écria :

« Si vous avez le bras fatigué, nous pouvons changer de main.

— Le bras fatigué, jamais! dit le forgeron en ricanant.

— Alors, reprit M. Pichon d'un air penaud, c'est moi qui n'en peux plus.

— Fatigué! un conducteur! dit le forgeron d'un ton de reproche.

— Permettez! riposta M. Pichon. Si j'avais les bras nus, j'irais comme cela pendant une demi-lieue, mais avec une redingote qui vous coupe les épaules, on n'a pas toute sa force. Forgeriez-vous en redingote, vous?

— Non, répondit franchement le forgeron ; je n'avais pas fait attention à cela. Y êtes-vous ?

— J'y suis. »

Ayant déposé la malle dans la poussière, ils profitèrent de l'occasion pour souffler un peu.

« Tenez, l'entendez-vous ? » dit le forgeron.

On entendait en effet les coups de maillet du tonnelier sur les tonneaux.

Quand la malle fut en vue d'une cour assez spacieuse qui précédait la troisième maison, le forgeron mit deux doigts dans sa bouche et produisit un sifflement aigu et prolongé.

Le toctoc du maillet s'arrêta subitement et un homme de bonne mine, coiffé d'un chapeau de paille, et les manches relevées jusqu'au-dessus du coude, apparut à l'angle d'une pile de tonneaux neufs, qui répandaient une bonne odeur de bois fraîchement travaillé.

« Voilà le vrai neveu ! dit en riant le forgeron. Je vous laisse ensemble. Non ! non ! ne faites pas cela : je ne veux pas d'argent ; je suis payé par le plaisir d'obliger l'oncle d'un brave homme. Et puis, ajouta-t-il en clignant l'œil gauche, je vous devais cela, par rapport à la façon dont on vous a reçu. »

Là-dessus il s'esquiva.

André Pichon s'avavançait lentement, enjambant des tas de douves, des monceaux de cercles et des paquets d'osier. Il ne savait pas si le coup de sifflet avait été lancé à son intention, et il était tout surpris de voir sur le chemin une grosse malle, à côté d'un gros homme vêtu de noir, qui avait rabattu son chapeau sur ses yeux et ne bougeait pas plus qu'une statue.

Comme il faisait mine de rentrer dans son atelier, la statue cria d'une voix flûtée, absolument méconnaissable : « Monsieur Pichon ? »

André se retourna brusquement ; il ne connaissait pas cette voix-là, et la statue demeurait dans la plus complète immobilité.

« Plait-il ? demanda André d'une voix indécise.

— Avance donc, imbécile, lui dit amicalement son oncle en ôtant son chapeau.

— Oh ! la bonne farce ! oh ! l'oncle Pichon ; quel plaisir ! par quel hasard ? »

Il se rua sur son oncle, et, sans respect pour la quantité de drap noir qu'il déployait en ce moment, lui donna une vigoureuse

poussée sous prétexte d'accolade et lui secoua les bras de manière à y rétablir promptement la circulation.

Aux exclamations de son mari, M^{me} André Pichon accourut, tenant le filleul de l'oncle Pichon entre ses bras.

« Voilà ma femme ! dit André avec orgueil, et puis voilà votre filleul !

— Pour faire connaissance, ma chère, dit M. Pichon, en déposant galamment deux baisers de conducteur sur les joues rondellettes de M^{me} André.

— Et celui-là, qu'est-ce qu'il veut ? » reprit l'oncle Pichon en embrassant son filleul. Le filleul se laissa embrasser sans protestation, mais il continua à tendre ses petites mains potelées.

« C'est à votre chapeau qu'il en veut, dit M^{me} André en souriant. Le plus souvent qu'on donnera de beaux chapeaux neufs à des petits enfants qui cassent tout. Non, non, on ne leur donnera pas le beau chapeau.

— Ma chère, c'est ce qui vous trompe, » s'écria M. Pichon d'un ton goguenard. Et cet homme magnanime, ce parrain modèle, livra sans hésiter son chapeau à tous les hasards qu'il pouvait courir entre des petites mains si gauches et si inexpérimentées.

Mais le parrain n'avait pas comparé mentalement le poids du chapeau, et la force des petites menottes qui se tendaient pour le saisir. Aussitôt qu'il eut le chapeau entre les mains, le filleul le lâcha. Le dur cylindre, en touchant le sol, produisit un bruit sourd, et fit deux ou trois tours sur lui-même.

« Là, qu'est-ce que j'avais dit ? s'écria la soigneuse ménagère en ramassant prestement le chapeau. Oh ! le vilain petit garçon qui a « abîmé » le chapeau de son oncle.

— D'abord il n'a pas « abîmé » mon chapeau, dit l'oncle Pichon en souriant à sa jolie nièce ; et puis, quand même il l'aurait abîmé, je ne veux pas qu'on le gronde, c'est mon filleul ! »

Tout heureux et tout fier d'avoir pris si vaillamment possession de son filleul à la barbe du père et de la mère, il tendit le chapeau au marmot, en ayant soin de le soutenir par un des côtés du bord.

Le marmot fit ce que font tous les marmots en pareille occurrence : il porta le bord du chapeau à sa bouche et le serra entre ses deux uniques dents, avec l'espoir secret que la pression aiderait la troisième à percer sans douleur.

Le goût du chapeau lui déplut sans doute, car il fit une petite grimace accompagnée d'un petit frisson. Mais il ne se tint pas pour battu, et alla recommencer son expérience à quelques pouces plus loin.

« C'est un gaillard ! dit l'oncle Pichon, émerveillé de la persévérance avec laquelle le petit bonhomme poursuivait l'accomplissement de sa tâche ; oui, ma foi, c'est un vrai Pichon ! »

Encouragé sans doute par un si bel éloge, le « vrai Pichon » continua de mordiller le chapeau de son parrain. Comme tous les poupons qui font leurs dents, le vrai Pichon bavait à faire frémir ; aussi, quand il eut parachevé le tour du chapeau, toute la ganse portait sa trace ; on eût dit qu'un limaçon péripatéticien avait passé par là.

M^{me} André Pichon, qui avait au plus haut degré l'amour de l'ordre et de la propreté, passa vivement le vrai Pichon à son mari et dit à son oncle : « Mon oncle, donnez-moi votre chapeau que je l'essuie, il n'est plus présentable. »

M. Pichon lui céda son chapeau sans résistance ; alors, relevant un coin de son tablier, la ménagère s'escrima à réparer le désastre. Comme elle était vive et adroite, l'oncle Pichon la regardait avec beaucoup de complaisance. Tout à coup, s'apercevant qu'il avait les bras ballants et les mains vides, l'oncle Pichon dit à son neveu : « Passe-le-moi. »

André lui passa le poupon ; et l'oncle Pichon, qui une seule fois dans toute sa longue carrière, et seulement pendant quelques minutes, avait tenu un petit enfant dans ses bras, se trouva tout à coup le plus glorieux et en même temps le plus embarrassé des parrains.

Tout en s'occupant du chapeau, la jeune femme donna quelques conseils pratiques à son oncle. Alors le filleul, se sentant tenu selon les règles, cessa de craindre pour sa vie, et s'occupa activement des boucles d'oreilles de son parrain. Comme le drôle avait déjà la poigne vigoureuse, le parrain ne pouvait s'empêcher de faire par moments d'horribles grimaces ; mais il soutenait effrontément que ce n'était pas vrai. Pendant qu'il serrait ce petit enfant sur sa poitrine, son cœur battait plus fort, et sa mémoire lui rappelait avec un charme infini les pensées qu'il avait roulées bien souvent dans sa tête, depuis le jour où il avait vu M^{me} Gilbert pour la

première fois, et où il avait rêvé, en regardant couler la Loire, aux parents qu'il avait là-bas, du côté de Saumur.

« Où est le reste de la bande ? s'écria-t-il tout à coup, comme s'il sortait d'un songe.

— André est en commission, lui répondit sa nièce, et elle regarda du côté de la ville pour voir si elle n'apercevrait pas André ; elle ajouta : « Michel et Jacques sont à l'école ; ils ne tarderont pas à rentrer, voilà qu'il est bientôt l'heure.

— A moins qu'ils n'aillent polissonner un peu par la ville ou sur les bords de la Loire, » dit M. Pichon pour la taquiner.

Malgré la crainte respectueuse que lui inspirait cet oncle tout vêtu de noir, la jeune femme défendit bravement sa progéniture.

« On voit bien, dit-elle avec chaleur, que vous ne les connaissez pas, sans cela vous ne les accuseriez pas de polissonner ; ils ne polissonnent jamais !

— Voilà, s'écria l'oncle Pichon en affectant une grande terreur, une petite poule qui vous saute bien vite aux yeux quand on s'approche de ses poussins. Elle me fait peur. Et toi, André, est-ce qu'elle ne te fait pas peur aussi quelquefois ?

— Jamais, mon oncle, répondit gaiement André ; et il jeta un regard affectueux à sa petite ménagère.

— Nous sommes en famille, poursuivit l'oncle Pichon, n'aie pas peur de parler, mon garçon : est-ce qu'elle ne te mène pas un peu par le bout du nez ? Voyons, là, un tout petit peu.

— Pas du tout, riposta vivement la jeune femme, et ses joues s'empourprèrent ; André est le maître à la maison, comme il convient à un homme, et moi je suis la maîtresse, comme il convient à une femme. Nous nous entendons bien, voilà tout, et c'est la première fois qu'on m'accuse de le mener par le bout du nez. Mon oncle, cet enfant vous gêne, rendez-le-moi.

— Elle est vexée, s'écria l'oncle Pichon, en adressant à son neveu des clignements significatifs de son bon œil. Elle est vexée, et elle n'en est que plus jolie. Ma mignonne, ce que j'en disais c'était pour rire, absolument pour rire, et maintenant je vais vous parler sérieusement. J'aurais choisi moi-même ma nièce entre cent, entre mille, que je ne la trouverais pas plus à mon goût. Que je ne boive jamais un verre de bon vin si je ne dis pas la pure vérité.

— Une jolie nièce, ma foi ! s'écria la jeune femme en rougissant

de plaisir et de confusion ; oui, une jolie nièce, qui laisse son oncle debout, avec un enfant sur les bras, au lieu de le faire entrer à la maison et de le faire rafraîchir.

— Tout ça, reprit l'oncle avec malice, c'est pour ravoïr l'enfant ; mais c'est mon filleul et j'ai le droit de le garder aussi longtemps que je voudrai, n'est-ce pas, Vincent ? »

Le jeune Vincent prit ces paroles pour un encouragement à tirer les boucles d'oreilles de son parrain, et il les tira à toute volée comme un sonneur de cloches. Le drôle faisait honneur à sa nourrice ; je veux dire qu'il avait le bras étonnamment vigoureux pour un enfant de son âge, et ses petites pinces étaient aussi tenaces que celles d'une écrevisse aux abois. A chaque saccade, le lobe des oreilles de M. Pichon s'allongeait d'un demi-pouce et devenait d'abord tout blanc, pour prendre bientôt la coloration de la braise ardente, lorsque la réaction s'opérait. Sur la joue rebondie de M. Pichon, il se formait chaque fois une série de petits plis convergents, qui venaient aboutir à l'oreille. La tête de M. Pichon s'emplissait de bourdonnements ; et les yeux de M. Pichon s'emplissaient de petites larmes brillantes, dans les coins. Mais M. Pichon, homme courageux et stoïque, souriait d'un air de béatitude, au milieu de ses tortures.

« Quelle poigne ! disait-il avec admiration, en voilà un qui saura tenir les chevaux en bride, si jamais il devient conducteur de diligence. Hardi ! mon garçon, ne te gêne pas ; je n'aurais jamais cru que ce fût si amusant de se faire tirer les oreilles. Mais voyez donc comme il s'anime au jeu ! »

« Il vous assassine les oreilles, dit la jeune femme avec inquiétude, elles sont rouges comme du feu :

— Si j'ai les oreilles rouges, j'ai le cœur content, plus content que le jour où j'ai tiré un bon numéro à la conscription ! Maintenant, ma petite, je vais vous dire quelque chose que vous prendrez comme un compliment, si vous voulez, mais qui est la pure et simple vérité. C'est la première fois que je descends de voiture sans éprouver le besoin d'abattre la poussière avec un verre de vin. Pourtant, un bon verre de vin est une bonne chose, surtout après un voyage en chemin de fer. Si donc vous y tenez absolument, nous entrerons pour trinquer. »

Toujours chargé de son doux fardeau, M. Pichon fit deux

pas vers la porte. Mais il se souvint de sa malle et se retourna.

Son neveu la tenait déjà d'un côté, et sa nièce se disposait à soulever l'autre côté après avoir enroulé un coin de son tablier autour de la poignée de fer qui était dure et anguleuse.

« Pas de ça ! s'écria l'oncle Pichon avec une extrême vivacité, ma petite, c'est trop dur pour vous. Oh ! la rusée commère ! elle a pourtant trouvé moyen de me forcer à lui rendre son marmot. Prenez-le, ma chère, et lâchez tout de suite cette poignée. »

M^{me} André Pichon eut beau protester qu'elle n'était pas une rusée commère, M. Pichon lui prouva clair comme le jour qu'elle n'était pas de force à soulever une malle, qu'elle le savait bien, et que si elle avait fait mine de s'en mêler, c'était pour mettre son oncle en demeure de prendre sa place et de lui rendre son enfant. Eh bien ! qu'est-ce qu'elle aurait dit s'il avait porté la malle d'une main en tenant le jeune Vincent sur l'autre bras ? Elle aurait eu grand'peur, et c'eût été bien fait !

La nièce commençait à comprendre le caractère de son oncle : aussi se contenta-t-elle de sourire et elle entra dans la maison pour préparer les rafraîchissements.

Quand les deux hommes eurent déposé provisoirement la malle dans un coin, ils vinrent s'asseoir devant une petite table carrée qui occupait le milieu de la pièce, et sur laquelle la jeune ménagère avait déjà étalé une nappe bien blanche. Elle tira d'un dressoir un couteau, une fourchette, une assiette et plusieurs verres, et du garde-manger un plat de bœuf à la mode fortement entamé.

« Ça sent bon ! dit l'oncle Pichon en se penchant sur le plat de bœuf à la mode.

— Elle cuisine bien ! fit observer André avec orgueil.

— Ça c'est une grande qualité ! » dit l'oncle Pichon.

En ce moment la jeune femme s'approcha de son oncle, et lui dit : « L'enfant me gêne pour aller à la cave, c'est trop froid pour lui, et il aurait peur ; voulez-vous me le tenir un instant. »

Elle lui abandonna le précieux marmot et disparut vivement par la porte du fond.

« N'importe, s'écria l'oncle Pichon tout ému, les femmes vous ont quelquefois des idées bien gentilles ; et bonne cuisinière avec cela ! André, tu as une bonne femme, et j'ai une bonne nièce, et toi, filleul, tu as une bonne mère. Nous aurons à causer sérieusement

de quelque chose que j'ai en tête, et si cela ne réussit pas, les difficultés en tout cas ne viendront pas de moi. Pour commencer, je ne veux plus appeler ta femme que par son petit nom ; et... et si tu n'y vois pas d'inconvénient et si elle n'en voit pas non plus, je désirerais la tutoyer. Je me sentirais plus en famille, et puis, nous aurions tout de suite l'air de nous connaître depuis longtemps. Car, ajouta-t-il avec un soupir, il y a longtemps que je devrais la connaître. Crois-tu qu'elle veuille bien ?

— Demandez-le-lui à elle-même, lui répondit son neveu, d'un air qui voulait dire : vous verrez comme elle sera enchantée ! »

M^{me} André Pichon rentrait en ce moment, tenant à la main une bouteille cachetée. L'oncle Pichon l'interpella en ces termes : « Dites donc, ma petite Aimée, est-ce que ça vous ferait quelque chose que je vous dise « tu » ?

— Cela me ferait le plus grand plaisir, » répondit simplement « ma petite Aimée », et pour sceller le pacte, elle se pencha vers son oncle et lui tendit gentiment sa joue.





Jacques s'avança bravement.

CHAPITRE XIX

Toute la famille Pichon.

L'oncle Pichon se coupa d'abord une toute petite tranche de bœuf à la mode, uniquement pour voir quel goût « ça pouvait bien avoir, car il n'avait pas faim ».

Il se carrait dans sa chaise, jetait autour de lui des regards satisfaits et mangeait lentement, comme un homme qui n'est pas pressé par l'heure. Il éprouvait un sentiment de bien-être et un vif besoin d'expansion, comme un voyageur qui rentre au foyer domestique après une vie d'agitation, de fatigues et de solitude.

Sa nièce lui versait à boire ; son neveu le regardait en souriant, et le poupon faisait de brusques soubresauts, aussitôt réprimés par sa petite mère, pour attraper ses boucles d'oreilles, sa fourchette ou son couteau.

« Qu'on est donc bien ici, mes enfants ! dit l'oncle Pichon quand il eut achevé sa petite tranche de bœuf.

— Encore une petite tranche ! lui dit sa nièce d'un air engageant.

— Non, ma mignonne, je ne pourrais pas souper avec vous. A quelle heure m'as-tu dit que vous soupiez ?

— A huit heures, mon oncle.

— Ah ! c'est bien différent, répondit l'oncle en secouant la tête d'un air profond. Je crois que je vais me couper une seconde tranche. J'ai mangé la première si vite que je n'en ai pas bien senti le goût. A votre santé, mes enfants ! »

Le neveu et la nièce, par politesse, trempèrent leurs lèvres dans leurs verres ; l'oncle vida le sien d'un trait ; ensuite il cligna son bon œil, fit claquer sa langue et s'étonna facétieusement qu'on eût oublié de lui servir de l'eau. Cette excellente plaisanterie ne manqua pas son effet ; le neveu, la nièce et l'auteur de la plaisanterie lui-même rirent aux larmes à l'idée qu'on pût songer un seul instant à baptiser du vin cacheté.

« Où le prends-tu ? » demanda l'oncle à son neveu, en désignant du doigt la bouteille.

Son neveu lui dit où il le prenait.

« Et combien le payes-tu ? »

André lui dit le prix.

M. Pichon hocha la tête en ramenant sa lèvre inférieure sur sa lèvre supérieure :

« Bon et pas cher, » dit-il d'un air de connaisseur ; et il ajouta d'un ton plein de mystère et d'importance :

« Je songe à me monter une cave, et je m'adresserai à ton marchand, s'il a toujours du même. Nous causerons de ma cave et de bien d'autres choses après souper. »



L'oncle Pichon ayant refusé une troisième tranche de bœuf, la nièce lui rendit son filleul, sous prétexte qu'il la gênait pour desservir.

L'oncle la regardait aller et venir d'un pas alerte et silencieux. Avec l'autorisation de son oncle, André était retourné à ses tonneaux, car il avait des commandes pressées. Le vieux philosophe, tranquillement assis sur sa chaise, le cœur doucement réchauffé par le contact du petit enfant qu'il tenait dans ses bras, philosophait sur l'enchaînement des effets et des causes. Pourtant ! S'il n'avait pas fait certaines confidences au capitaine Maulevrier, le capitaine Maulevrier ne fût

pas devenu son ami ; il ne l'aurait pas présenté à M^{me} Gilbert, à son mari et à ses enfants, et lui, philosophe, n'aurait probablement jamais fait le voyage de Saumur ! En effet, qu'est-ce qui l'avait décidé ? La vue d'une famille bien unie et le sentiment plus vif de l'isolement où il vieillissait. C'était bien à M^{me} Gilbert qu'il devait son bonheur présent ; aussi pensait-il à elle en regardant sa nièce aller et venir. Et même, quoiqu'il n'y eût aucune ressemblance entre les traits de M^{me} Gilbert et ceux de la femme du tonnelier, il se plaisait pourtant à trouver que sa nièce avait certains gestes, certains mouvements, certaines intonations qui l'avaient frappé dans M^{me} Gilbert. Il lui en savait un gré infini, et l'avenir qu'il rêvait depuis quelque temps en prenait des teintes de plus en plus roses.

Le vacarme même qui venait de l'atelier se mêlait à ses rêves au lieu de les troubler. C'est ce joyeux vacarme qu'il entendrait là-bas, à la Silleraye, quand ils vivraient tous ensemble ; c'est ce joyeux vacarme qui réveillerait les endormis de la ville basse. Il avait déjà une maison en vue, où il y aurait grandement place pour tout le monde ; au besoin, il se ferait tout petit pour ne gêner personne. Sa nièce aurait trop à faire pour s'ennuyer, et elle était trop active pour s'endormir. Seulement, consentiraient-ils à quitter Saumur ? Pour les décider, il était prêt à tous les sacrifices ; oui, il leur donnerait tout son avoir, ne se réservant qu'une modique pension pour vivre !

Et pendant que le philosophe philosophait, son filleul lui faisait mille misères, sans parvenir à lasser sa patience ; et la petite ménagère vaquait aux soins du ménage. Tout à coup, entendant au dehors un pas bien connu qui s'approchait de la maison, elle sortit rapidement et reparut au bout d'une minute, la main sur l'épaule d'un grand garçon de quatorze ans.

« Mon oncle, dit-elle au philosophe, voilà André ! »

André ricana, comme font les garçons de quatorze ans quand ils sont embarrassés, et s'avança gauchement vers l'homme à la redingote noire et aux yeux inégaux.

« Embrasse ton oncle ! » lui souffla sa mère, en le poussant par derrière.

André embrassa son oncle pour obéir à sa mère, et il embrassa



son petit frère par la même occasion pour se faire plaisir à lui-même.

« Il est grand et fort pour son âge, dit l'oncle en l'examinant comme si c'eût été un jeune poulain.

— Il aide déjà son père, dit la mère avec orgueil.

— Sais-tu taper dur ? lui demanda le monsieur à la redingote noire, d'un ton encourageant.

— Oui, monsieur, je tape assez dur comme ça.

— Ne m'appelle pas monsieur, dit d'un ton de reproche l'homme à la redingote noire, appelle-moi mon oncle.

— Oui, mon oncle.

— A la bonne heure ! Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce petit diabolin-là ? »

Ces dernières paroles s'adressaient au filleul, qui gigotait de toute la force de ses petites jambes et agitait ses deux bras comme un boxeur.

Ayant suivi la direction de ses regards, l'oncle Pichon put constater que son filleul dévorait André des yeux, et luttait de toutes ses forces pour s'élancer vers lui.

« Concurrence ! dit l'oncle d'un ton de bonne humeur ; allons, ne te fâche pas, et toi, André, viens le prendre. »

André s'avança timidement et prit son petit frère. Une fois qu'il l'eut dans les bras, toute sa gaucherie disparut comme par enchantement. Le marmot lui servait de contenance, et puis il n'était pas embarrassé pour trouver que lui dire, à lui.

La tendresse visible des deux enfants l'un pour l'autre rajeunissait le cœur du vieil homme, et l'avenir lui paraissait de plus en plus rose.

Encore une fois la ménagère sortit de la maison, entendant des voix d'enfants qui babillaient sur la route ; et elle rentra entre deux garçonnets, l'un de neuf ans, l'autre de sept ans, qu'elle poussa vers le philosophe en disant :

« Mon oncle, voici Michel et voici Jacques. »

Jacques, le plus jeune, sans prendre le temps de déposer son attirail d'écolier, s'avança bravement vers l'homme à la redingote noire, lui dit : « Bonjour, mon oncle ! » d'une bonne grosse voix enrouée, et par mégarde lui enfonça sa règle dans les côtes, en l'embrassant.

L'oncle ne sourcilla pas et, posant ses deux grosses mains sur les épaules du petit écolier, il lui dit :

« Est-tu sage à l'école ? »

— Il y a des jours, répondit franchement le petit écolier. Mais je ne peux pas toujours m'empêcher de parler ; et alors, crac ! un mauvais point.

— Travailles-tu bien au moins ? »

L'enfant regarda sa mère, comme pour lui demander ce qu'il fallait répondre.

« Oui, oui, dit-elle en souriant, il travaille bien ; on n'a rien à lui reprocher de ce côté-là.

— C'est bon, dit l'oncle Pichon, à l'autre maintenant ! »

L'autre avait déposé préalablement ses cahiers, son carton, ses livres et sa règle sur la malle de l'oncle Pichon. Il s'avança à son appel, et lui dit d'une voix douce :

« Bonjour, mon oncle Pichon ! et l'embrassa sans lui endommager les côtes.

— Toi, lui dit l'oncle Pichon, je crois que tu dois être sage. »

L'enfant sourit, et ce fut sa mère qui répondit pour lui.

« C'est toujours lui qui a le prix de sagesse, dit-elle avec orgueil.

— Alors il travaille bien ! reprit l'oncle Pichon, sagesse et travail, ça va toujours ensemble ! »

Ayant débité cet aphorisme avec la gravité et la solennité d'un président de distribution de prix, l'oncle Pichon dit au prix de sagesse :

« Tu peux aller à tes affaires, mon garçon. »

Le prix de sagesse reprit ses livres sur la malle et les rangea avec soin sur une tablette ; ensuite il alla faire des agaceries au poupon que Jacques tenait dans ses bras, par droit de conquête. Par toutes sortes de ruses et d'artifices, il l'avait soustrait à André, qui était allé rejoindre son père à l'atelier. L'oncle Pichon se demandait en regardant sa nièce :

« A quel âge a-t-elle pu se marier, pour avoir l'air si jeune, avec un grand garçon de quatorze ans. Le fait est qu'ils tapent ferme tous les deux, dit-il tout haut en sortant de sa rêverie ; il faut que j'aille voir un peu comment ils se démènent ! »

Et il y alla.

Tout en les encourageant du sourire et du geste, il jugeait du regard l'atelier et ses dépendances. Il constata avec plaisir que l'atelier de là-bas était bien plus vaste et bien plus commode. S'étant assis sur un cuveau renversé, il regarda travailler les deux André, et, tout en mâchonnant de minces frisons de bois, il philosopha pendant plus d'une demi-heure.

Quand il rentra à la maison, son filleul dormait dans son petit berceau. M. Pichon, qui n'avait pourtant pas le tempérament poétique, le compara tout couramment à un ange.

Flattée de la comparaison, la mère sourit, et proposa à l'oncle de visiter sa chambre, pour voir si elle lui conviendrait.

D'après tout ce qu'il avait vu, il savait d'avance qu'elle lui plairait, mais il savait aussi que quand les gens se sont donné de la peine pour vous être agréables, il faut être bien mal élevé pour les priver des éloges sur lesquels ils sont en droit de compter. Il déclara donc qu'il serait enchanté de faire un petit tour par là-haut.

Il s'engagea, à la suite de sa nièce, dans un petit escalier de bois un peu étroit, mais très propre.

« La troisième marche crie toujours, lui dit sa nièce en se retournant ; mais n'ayez pas peur, elle est solide quand même.

— C'est bon, ma fille, va toujours. »

La troisième marche cria, et les autres protestèrent par de faibles gémissements contre le poids insolite du conducteur dodu ; mais le conducteur dodu parvint sans encombre jusqu'à un petit corridor sur lequel donnaient plusieurs portes. Le corridor était tapissé d'un petit papier à fleurs très gai et les portes étaient peintes en gris clair.

M^{me} André Pichon ouvrit une de ces portes et s'effaça pour laisser passer son oncle.

« C'est un peu étroit, dit-elle timidement.

— Étroit ! s'écria M. Pichon. Je voudrais bien que tu voies la chambre où je couche à Tours ; c'est-à-dire que c'est très grand ; on pourrait presque donner un bal ici. Et des rideaux blancs au lit ! et des rideaux blancs aux fenêtres ! Mon enfant, c'est du luxe. Une fenêtre qui donne sur la campagne et l'autre sur la cour ! Je n'ai qu'une fenêtre, moi, là-bas, et sais-tu sur quoi elle donne ? Elle donne sur l'arrière-cour d'une gargote, avec un grand mur noir en face !

— Pauvre oncle, comme vous devez être mal ! s'écria la jeune ménagère en le considérant avec une pitié sincère !

— Pas trop bien, reprit l'oncle ; mais, tu sais, c'est seulement pour dormir. Toute la journée, je suis au grand air sur mon siège.

— Mais quand il pleut ?

— Je suis mouillé.

— Mais quand il gèle ?

— Je suis gelé, et quand il fait un grand soleil, je suis cuit ; c'est le métier. Tant qu'on est jeune, on n'y fait pas seulement attention ; mais quand on commence à prendre de l'âge, on trouve cela un peu dur. Aussi, j'ai une vague idée que je ne continuerai pas bien longtemps.

— Eh bien ! mon oncle, savez-vous ce que vous devriez faire ? Vous devriez quitter votre vilain siège et votre vilaine chambre, et venir demeurer avec nous. »

M. Pichon regarda attentivement une lithographie encadrée qui représentait l'Enfant prodigue disputant aux pourceaux leur nourriture. Ce n'est pas que cette œuvre d'art méritât une attention particulière, mais le rusé bonhomme voulait dissimuler un sourire qui lui était venu sur les lèvres.

« Ma chère enfant, dit-il quand il fut redevenu parfaitement sérieux, je ne sais pas si cela conviendrait à ton mari.

— Voulez-vous que je l'appelle ? Il vous répètera lui-même ce qu'il m'a dit cent fois.

— Eh bien ! nous causerons de cela après souper, quand les enfants seront au lit.

— Quand vous voudrez, mon oncle. »

L'oncle fut touché de cette discrétion, et dit à sa nièce :

« Je crois que tu n'es pas difficile à vivre.

— Je le crois aussi, mon oncle, mais j'ai un si bon mari et de si bons enfants que je n'ai pas grand mérite à prendre la vie par le bon côté.

— Oui mais, répliqua l'oncle d'un air malin, si l'on fourrait un vieux bourru dans un si bon ménage, on ne sait pas ce qui pourrait arriver.

— Où donc est-il, ce vieux bourru ? demanda la nièce avec une surprise affectée.

— Le voilà en chair et en os, » répondit l'oncle Pichon en se donnant un coup de poing au milieu de la poitrine.

M^{me} André Pichon secoua la tête en souriant.

« Je ne suis pas un vieux bourru ? » s'écria le conducteur avec l'indignation d'un homme dont on conteste le mérite.

Une seconde fois sa nièce secoua la tête en souriant.

« Comment peux-tu le savoir ? Tu me vois aujourd'hui pour la première fois.

— Vous aimez les enfants, lui répondit tranquillement sa nièce.

— Ça, ce n'est pas bête ! dit le bonhomme en secouant la tête à son tour ; enfin, qui vivra verra. »





Ils étudiaient leurs leçons.

CHAPITRE XX

Propositions faites par l'oncle Pichon à son neveu et à sa nièce.

L'oncle reprit le chemin de l'atelier, et la nièce s'occupa des apprêts du souper pendant que le prix de sagesse et la voix enrouée, assis face à face devant une table peinte en noir, étudiaient leurs leçons du lendemain, les pouces dans les oreilles. L'oncle en passant près d'eux leur tapota la tête en signe d'approbation ; ils le regardèrent d'abord de cet air ahuri qu'ont les gens brusquement réveillés ; ensuite ils lui sourirent et se remirent aussitôt à leur tâche, en bourdonnant bien fort.

Le souper fut très gai ; l'oncle était en verve ; il retrouvait au fond de sa mémoire de vieilles histoires qu'il croyait avoir oubliées depuis longtemps. Mais les vieilles histoires ne sont vieilles et fastidieuses que pour ceux qui les ont entendu rabâcher cent fois ; comme les auditeurs de l'oncle Pichon ne les avaient jamais entendues de leur vie, elles produisirent autant d'effet que si elles eussent été absolument inédites.

Il n'y a rien comme le succès pour exciter un acteur ou un nar-

rateur ; le succès excita si bien l'oncle que l'on ne pouvait plus ni manger ni boire, à force de rire.

« Je vais étouffer, disait le tonnelier à sa femme, tape-moi bien vite dans le dos. »

Elle lui tapait bien vite dans le dos et, grâce à ce système de réaction, le tonnelier n'étouffa pas. Les trois garçons avaient des accès de fou rire inextinguibles ; le marmot les regardait d'un air étonné et se mettait à rire par esprit d'imitation, ce qui portait au comble la joie générale.

Tout à coup, au milieu du souper, l'oncle Pichon regarda André d'un air sévère et lui dit d'un ton bourru :

« André ! »

Il se fit tout à coup un profond silence, et tous les membres de la famille prirent un air effrayé, pensant qu'André venait de dire quelque chose d'inconvenant. Quant à André, il était blême.

« Mon garçon, lui dit l'oncle Pichon du ton le plus doux et le plus aimable, va me chercher ma blouse dans ma chambre : cette redingote me coupe décidément les épaules. »

Ce petit effet de scène produisit un tel hurra que le poupon prit un air indigné, remua la tête de haut en bas, et brandit son bras droit avec le geste d'une personne très maladroite qui cherche à lancer une pierre.

Lorsque André revint, apportant la blouse demandée, l'oncle Pichon passa derrière sa chaise, ôta tranquillement sa redingote et la remplaça par sa blouse.

« N'importe, dit-il à André, tu as eu une fameuse peur, avoue-le. »

André avoua qu'il avait eu une fameuse peur.

« C'est que, vois-tu, quand je m'y mets, je suis rudement mauvais, moi ! »

André protesta par un signe de tête.

« Je crois, ma parole d'honneur, reprit l'oncle Pichon d'un air sévère, que mon neveu vient de me donner un démenti ; et toi, Michel, oserais-tu me donner un démenti aussi. » Le prix de sagesse fit la même pantomime que son frère.

« Et de deux ! s'écria l'oncle Pichon ; et toi, n° 3, vas-tu suivre le mauvais exemple de tes aînés.

— Moi, dit le n° 3 de sa bonne grosse voix enrouée, je n'ai pas

du tout peur de vous ; vous n'êtes pas méchant, vous êtes amusant !

— Et de trois ! Voyons le n° 4 ; » et il se pencha vers son filleul qu'il avait fait placer entre sa mère et lui. Le filleul avait les nerfs un peu agacés, c'est pour cela qu'il ne sut pas mesurer ses mouvements ; croyant caresser l'oncle Pichon, il lui administra un bon soufflet au beau milieu de la joue.

Il y eut un moment de surprise, suivi d'une violente explosion de rires.

L'oncle Pichon croisa ses deux bras sur sa poitrine et dit à sa nièce : « Eh bien ! ils sont jolis tes petits ! C'est comme cela que tu les élèves ! »

La femme du tonnelier, qui ne manquait point d'esprit naturel, lui répondit finement :

« Je les élève dans le respect de la famille, et j'espère qu'ils rabroueront toujours ceux qui diront du mal de leur oncle !

— Attrape ! » s'écria l'oncle Pichon qui aimait beaucoup les ripostes vives. « Ma mignonne, reprit-il en s'adressant sérieusement à sa nièce, je connais la femme d'un percepteur, qui est une petite dame comme il n'y en a pas beaucoup ; elle aurait trouvé aussi bien que cela, mais elle n'aurait pas trouvé mieux, du moins je ne le crois pas. Je ne suis pas de ta force ; et plutôt que de me faire river mon clou une seconde fois, j'aime bien mieux convenir que je ne suis pas méchant.

— Non, vous n'êtes pas méchant ! s'écria avec énergie une bonne grosse voix enrouée.

— Toi ! dit l'oncle Pichon, tu auras un canard pour avoir dit hardiment ton opinion comme un homme. Les deux autres en auront aussi chacun un pour avoir gardé le silence, comme deux enfants bien élevés. Mes enfants, il fait bon ici, et je ne sais pas si jamais de ma vie j'ai tant ri en une seule fois, et même en plusieurs ! »

La ménagère enleva prestement le dessert et plaça deux tasses à café sur la table, une pour son oncle, une pour son mari.

Alors le tonnelier, en hésitant un peu, demanda à l'oncle Pichon si la fumée de tabac ne l'incommodait pas.

Au lieu de répondre, le vieux philosophe tâta vivement la poche de côté de sa blouse, et, n'y trouvant pas ce qu'il cherchait, se pré-

cipita sur sa redingote, qui était pliée sur une chaise. Alors, fouillant dans la poche de côté, il en tira quelque chose qu'il éleva brusquement en l'air. C'était une pipe aussi noire que l'ébène.

« Et maintenant, dit-il à son neveu, répète voir un peu ta question ! »

Cette nouvelle facétie de l'oncle Pichon porta au comble l'admiration qu'il avait excitée. Son neveu ne put s'empêcher de lui dire qu'il n'avait jamais vu un homme aussi farceur que lui ! L'oncle Pichon riposta modestement qu'il n'était pas comme cela tous les jours, et que sa verve dépendait de la couleur du temps et de la figure des gens.

Ses auditeurs, sans commettre le péché d'orgueil, purent conclure de cette importante communication que le temps devrait être particulièrement beau, et la figure des gens singulièrement au goût de l'oncle Pichon.

Les déclarations de cette nature ne sont pas pour déplaire à ceux qui les écoutent, et nous ne refusons guère notre sympathie à ceux qui nous accordent la leur de si bonne grâce. Aussi l'oncle Pichon s'était-il rendu universellement populaire, même avant la distribution des canards.

Jacques fut servi le premier pour avoir dit hardiment son idée, comme un homme ; les deux autres vinrent ensuite pour avoir gardé le silence comme des enfants bien élevés.

Ensuite l'oncle et le neveu se mirent à fumer silencieusement, pendant que la mère de famille montait le poupon au premier étage pour le soustraire aux vapeurs délétères de la nicotine.

A travers le plafond, on l'entendit qui chantait une chanson de nourrice, en agitant le petit berceau. La mélodie du chant et le rythme du berceau balancé à temps égaux semblaient exercer une influence bienfaisante sur les idées du vieux philosophe. Aussi aspirait-il de grosses bouffées de tabac avec une expression de jouissance infinie, et dodelinait-il la tête d'un air béat et satisfait.

Les deux écoliers ne tardèrent pas à monter, et le frère aîné les suivit bientôt, car il travaillait dur pour son âge, et il se levait de grand matin.

La ménagère redescendit et vint s'asseoir à côté de son oncle.

L'oncle secoua les cendres de sa pipe ; ensuite il se leva et ouvrit la fenêtre toute grande, ayant vaguement entendu dire que les per-



L'oncle et le neveu se mirent à fumer.

sonnes qui ne fument pas sont facilement incommodées de la fumée de celles qui fument.

La nièce voulut protester ; mais il lui déclara péremptoirement qu'il croyait savoir aussi bien qu'un autre les égards que l'on doit aux dames.

« Les soirées sont fraîches, reprit la femme du tonnelier, et si vous avez des rhumatismes...

— J'en ai, dit le vieux conducteur.

— Ne restez pas auprès de la fenêtre. »

Le vieux conducteur battit prudemment en retraite jusqu'au fond de la pièce, et y demeura jusqu'à ce que l'air eût été renouvelé.

« Elle pense même à mes rhumatismes, se dit-il dans la demi-retraite où il s'était confiné. Excellente cuisinière, avisée et bonne ! il faut absolument que je les décide ! »

La fenêtre refermée, les trois amis se réunirent de nouveau autour de la table.

« Voulez-vous que nous causions sérieusement ? demanda l'oncle d'un ton grave.

— A votre volonté, mon oncle, répondit le tonnelier. L'oncle se tourna vers sa nièce, qui fit un signe d'assentiment.

— Vous comptez faire d'André un tonnelier ?

— Il a pris goût au métier, répondit le neveu.

— Quand il sera plus grand, plus fort et plus habile, comptes-tu avoir de l'ouvrage pour vous deux ?

— Peut-être, mais ce n'est pas sûr.

— Alors que fera-t-il ?

— Il fera comme les autres, il ira chercher de l'ouvrage d'atelier en atelier, jusqu'à ce qu'il s'établisse quelque part comme patron. »

L'oncle Pichon se tourna diplomatiquement du côté de sa nièce et lui dit : « Alors, ma pauvre fille, il faudra qu'il te quitte un jour ou l'autre. »

Elle baissa la tête avec une expression de résignation, et, de ses mains tremblantes, elle dénoua et renoua le nœud de son cordon de tablier, sans presque savoir ce qu'elle faisait.

L'oncle Pichon la regardait avec une compassion profonde ; et pourtant il n'était pas fâché de l'effet que sa réflexion avait produit sur elle.

« Mes enfants, dit-il, je vais dans un instant vous proposer quelque chose ; mais comme je veux que vous choisissiez au mieux de vos intérêts et non pas pour me faire plaisir, voici ce que je veux que vous sachiez d'abord ; pesez bien mes paroles. Mon testament est fait...

— Ne parlons point de testament, dit M^{me} Pichon avec un mouvement de répugnance.

— Ma chère petite, reprit l'oncle en lui caressant la main, on ne meurt pas pour avoir fait son testament ; au contraire, on vit plus tranquille. D'ailleurs les affaires sont les affaires, et nous sommes en affaires pour le moment. Mon testament est fait, il est fait en votre faveur...

— Mon oncle, ce n'est pas bien de venir nous dire cela, au moment où nous vous recevons de si bon cœur et sans arrière-pensée d'intérêt. »

Elle s'était levée, toute rose d'indignation et pleurant presque de dépit. Elle était plus que jolie en ce moment, elle était belle, et d'une beauté si touchante que le vieux philosophe la regarda pendant quelques instants avec une profonde admiration, sans songer à lui répondre.

— Mon enfant chérie, dit-il enfin, si je n'avais pas été sûr, dès le premier moment, de ce que tu viens de me dire, je n'aurais jamais osé parler ici de mon testament. Je ne suis qu'un vieux conducteur sans éducation, mais je ne suis pas une brute ; là, belle-ment, ma mignonne, ne te fais pas de chagrin. Je t'ai jugée sur ta figure, sur tes actes et sur tes paroles, et je vois bien que l'argent n'est rien pour toi.

— Ni pour lui ! dit la jeune femme en désignant son mari d'un geste plein de fierté.

— Ni pour lui ! reprit chaleureusement le bonhomme. Assieds-toi maintenant, ma fille. J'ai donc fait ce que je viens de vous dire, et rien ne sera changé dans mes dispositions, absolument rien, quand bien même vous refuseriez ce que j'ai à vous proposer. »

Ici, il fit une petite pause, comme un orateur qui va attaquer la partie essentielle de son discours ; et, tirant de sa poche son grand mouchoir à carreaux, il se moucha bruyamment, car il était fort ému.

« Je sais un endroit, reprit-il lentement, un endroit qui n'est pas

si grand que la ville de Saumur, mais où il y a à prendre un bon fonds de tonnelier. Je dis à prendre, car il sera vendu si bon marché que ce n'est pas la peine de parler du prix. Dans cet endroit-là, il y aura de l'occupation pour deux bons travailleurs; peut-être même ces deux bons travailleurs ne suffiraient-ils pas à la besogne, et seraient-ils forcés, au bout de quelque temps, de prendre un ou deux ouvriers. La maison est plus grande que celle-ci, mais pas aussi bien soignée, parce que la femme du tonnelier de là-bas ne vaut pas la femme du tonnelier d'ici. C'est dans l'endroit dont je parle que je suis né, et qu'est né aussi le père d'André; j'ai l'intention d'y planter mes choux, parce que c'est mon pays. Dans les projets que j'ai faits, en ruminant le long des grandes routes, je me voyais entouré d'une famille, et cette famille-là, c'était la tienne, André Pichon. Ne me réponds pas avant d'avoir réfléchi, mon garçon, ni toi non plus, ma petite Aimée. La nuit porte conseil; je vous dirai seulement que dans ce pays-là, la concurrence n'est pas à craindre; elle n'est pas dans les habitudes des gens : le fils succède au père et n'est pas obligé de s'en aller courir d'atelier en atelier et de ville en ville. Bonsoir, mes enfants, et surtout pas un mot de plus avant demain. »





Le directeur frappait toujours.

CHAPITRE XXI

Un vilain cauchemar, suivi d'une grande joie.

Là-dessus, le bonhomme monta lourdement l'étroit escalier, et entra tout rêveur dans sa jolie petite chambre.

Il y vit quelque chose qu'il n'avait pas vu à sa première visite, et qui accrut encore son admiration pour la maîtresse du logis. C'était cependant une chose bien simple, mais pour un homme habitué à vivre dans un galetas, abandonné aux soins peu raffinés d'une grossière femme de ménage, cette chose si simple témoignait, au jugement du vieux conducteur, d'une entente supérieure du confortable de la vie. C'était un plateau de verre, posé sur la commode, et qui supportait une carafe remplie d'une eau bien pure et bien fraîche, un sucrier de verre plein de sucre blanc et un verre avec une petite cuiller d'argent.

Il est probable, sinon certain, que depuis l'invention du verre jamais un verre, une carafe et un sucrier n'ont été regardés aussi longtemps de suite et avec autant d'attendrissement.

« Allons ! allons ! se dit tout à coup le bonhomme d'un ton de

reproche, ce n'est pas le moment d'avoir la larme à l'œil, la nuit est faite pour dormir. »

Quand il se retourna du côté du lit, il vit que la couverture était faite, et que ses pantoufles étaient posées côte à côte sur la descente du lit.

« S'ils ne veulent pas venir avec moi, pensait-il en considérant ces deux nouveaux prodiges, je suis capable de... oui, ma foi, j'en suis capable. Et cependant cela me ferait gros cœur de renoncer à la Silleraye au bon moment. »

Le « bon moment » pour lui, c'était celui où M^{me} Gilbert venait de s'y installer avec toute sa famille, et où le capitaine Maulevrier avait promis de faire de fréquentes visites à ses amis. Cédant à un besoin bien naturel du cœur humain, il aurait voulu rassembler dans un étroit espace tout ce qu'il aimait le mieux. Dans le cas où son neveu et sa nièce accepteraient sa proposition, il se demandait ce que M^{me} Gilbert penserait de sa nièce, et ce que sa nièce penserait de M^{me} Gilbert. Dans le cas où ils refuseraient, il se sentait capable de renoncer à la Silleraye et de venir s'établir à Saumur.

C'était peut-être une faiblesse, car enfin la patrie devrait passer avant la famille; dans tous les cas, à supposer qu'il en dût venir à cette détermination, M. Pichon ne serait pas le premier qui aurait préféré la famille à la patrie.

Plongé dans ses pensées, partagé entre la crainte et l'espérance, M. Pichon faisait sa toilette de nuit avec une extrême lenteur. On l'eût pris pour un homme condamné à avoir la tête tranchée aussitôt qu'il aura retiré son dernier vêtement; naturellement cet homme recule par tous les artifices possibles le moment d'en venir à cette fâcheuse extrémité.

« Mais je leur brûle leur chandelle inutilement, » s'écria-t-il tout à coup en se précipitant dans son lit et en soufflant sa bougie.

A peine eut-il ramené la couverture sur ses oreilles, qu'il s'endormit profondément. Vers le matin son sommeil devint plus léger, et il eut un cauchemar. L'administration, ayant appris qu'il méditait de la planter là, avait résolu de prendre les devants et de lui donner ignominieusement son compte. Le directeur l'avait fait comparaître devant lui, et le regardait d'un air sévère, assis à son bureau avec un registre ouvert devant lui. Seulement, ce que M. Pichon ne pouvait pas comprendre, c'est que le pupitre du direc-

teur se trouvât dans une écurie ; l'écurie était vaste et ne contenait qu'un seul cheval, l'odieux Tringlot.

« Nous ne pouvons plus vous garder, lui dit sèchement le directeur.

— Pourquoi ?

— Parce que vous perdez la mémoire, parce que vous ne faites plus que des sottises. »

Ici Tringlot se mit à rire d'un rire humain, et M. Pichon se retourna avec effroi. Mais Tringlot, avec une ruse diabolique, affectait de mâcher lentement son foin, pour donner à entendre que ce n'était pas lui qui avait ri.

« Est-ce que nous ne pourrions pas causer ailleurs ? » demanda timidement M. Pichon.

Le directeur lui répondit sèchement : « Non, nous ne pouvons pas causer ailleurs ; c'est dans mon bureau que j'ai l'habitude de traiter les affaires.

— Mais, objecta M. Pichon tout troublé, êtes-vous bien sûr que nous sommes dans votre bureau ? Ce cheval qui vient de rire... »

Et il se tourna vers Tringlot qui lui montra ses longues dents jaunes et le regarda en louchant. M. Pichon frissonna d'horreur, jamais de sa vie il n'avait vu loucher un cheval.

« La tête s'en va ! répondit le directeur avec un ricanement ; du reste nous étions prévenus. Est-il vrai, oui ou non, que vous avez pris un individu à moustaches rousses pour le capitaine Gilbert ?

— C'est vrai, » répondit M. Pichon atterré. Comment le directeur pouvait-il connaître cette méprise, dont il n'avait parlé à personne.

« Est-il vrai, oui ou non, que vous avez oublié de laisser à Buzançais un rouleau de cuir qui venait de Châteauroux, et que vous l'avez transporté jusqu'à Châtillon ?

— C'est vrai, » répondit M. Pichon avec accablement. Mais cette fois du moins il savait à coup sûr par qui il avait été dénoncé. Ce ne pouvait être que par le Breton taciturne, qu'il avait prié de réparer son erreur. Voilà de ces tours que les conducteurs ne se jouent jamais entre eux ; du reste, il s'était toujours défié du Breton.

Ici Tringlot fit entendre de nouveau un bruyant éclat de rire et

M. Pichon se tourna tout d'une pièce pour le regarder. Tringlot mâchait tranquillement de la paille.

« Je vous prie de me regarder quand je vous parle, reprit sévèrement le directeur. Qu'avez-vous donc à vous tourner toujours du côté de la pendule, » et le directeur saisit une grande règle plate, et se mit à frapper sur le bois du pupitre, à coups redoublés.

M. Pichon n'osa plus parler du cheval et regarda le directeur.

« Est-il vrai, oui ou non, reprit cet éminent fonctionnaire, que vous ayez pris un forgeron pour un tonnelier ?

— C'est vrai, répondit M. Pichon d'une voix faible.

— Est-il vrai, ajouta le directeur, que... »

M. Pichon n'entendit pas le reste de la phrase, parce que le directeur, tout en parlant, frappait à coups redoublés sur son pupitre. Il comprit cependant à la fureur du directeur qu'on l'accusait de quelque chose d'horrible. Le directeur frappait toujours, en grinçant des dents, et M. Pichon faisait de si violents efforts pour deviner quelle horreur il avait commise que tout son corps était couvert d'une sueur froide.

Tout à coup, le directeur, la règle, le pupitre, l'écurie et le cheval disparurent comme par enchantement. M. Pichon se trouva assis sur son lit et se frotta les yeux.



Le soleil du matin entrait par une des fenêtres dans la jolie petite chambre. Cette chambre était si claire, si gaie et si hospitalière, que M. Pichon reprit subitement possession de lui-même.

Sautant à bas du lit, il se précipita sur la carafe, se versa un grand verre d'eau et l'avalait d'un trait, sans avoir songé un seul instant à y faire fondre du sucre.

« Ah ! ah ! se dit-il en prêtant l'oreille, voilà les coups de règle qui recommencent ! »

En effet, les coups de règle recommençaient, ou pour mieux dire les coups de maillet du tonnelier et de son apprenti, qui s'étaient mis à l'œuvre dès l'aurore, et frappaient de tout leur cœur.

« J'aime mieux cela, pensa M. Pichon, qui avait encore le cœur tout tremblant ; je ne crois pas aux rêves, comme les bonnes femmes : pourtant celui-là pourrait bien contenir un avertisse-

ment. Le fait est que j'ai oublié le rouleau de cuir, et c'est ma conscience qui me le reprochait cette nuit. Autrefois je n'oubliais rien ; voilà donc que je me fais vieux, il n'est que temps de filer. Si seulement ceux d'ici voulaient venir à la Silleraye, je crois que je filerais tout de suite. »

En pensant à « ceux d'ici », surtout à la mère et aux enfants, il se demanda quelle figure il allait leur présenter en descendant ? S'étant considéré dans la glace, il trouva qu'il avait la figure « mâchurée » et la barbe longue.

Alors il se mit en quête de ses rasoirs, et procéda à l'opération de sa barbe avec autant de soin que le jour où il devait conduire la famille Gilbert. Quand il eut promené son rasoir jusque dans les moindres replis de sa peau rugueuse, il se plongea la figure dans l'eau fraîche, à vingt reprises au moins, pour faire disparaître les traces du « mâchurage ». Chaque fois qu'il reparaisait à la surface de la grande cuvette de faïence à fleurs bleues, son visage était plus rouge que la fois précédente. S'il prenait tant de soin de son teint, ce n'était pas par coquetterie, mais s'il s'était présenté avec une figure défaite, sa nièce en aurait conclu qu'il avait passé une mauvaise nuit, et c'eût été bien mal la payer de toutes ses peines que de lui causer cette petite déception.



S'il avait été lent la veille au soir à faire sa toilette de nuit, il procéda plus lentement encore à sa toilette de jour.

A chaque instant, il s'interrompait pour écouter les bruits de la maison, espérant deviner, d'après ces indices, quelle serait la réponse du tonnelier et de sa femme, ou bien il courait à la fenêtre et, dissimulé derrière le rideau, observait la démarche des gens.

La première personne qu'il vit fut sa nièce. Elle tenait à la main un pichet de terre grise à ornements bleus. Elle fut rejointe dans la cour par une bonne femme de la campagne ; la bonne femme versa une mesure de lait dans le pichet bleu, reçut sa monnaie et alla retrouver son âne qui l'attendait sur la route. M. Pichon ne put rien deviner d'après l'expression du visage de sa nièce, car il ne l'avait vu qu'en raccourci, d'en haut ; et l'on sait que dans cette position le front seul et le nez sont visibles, c'est-à-dire les deux

traits les moins expressifs de la physionomie. Le filleul se mit à crier ; l'oncle Pichon dressa l'oreille ; il entendit un léger bruit de baisers et de paroles câlines, le filleul se tut, et le parrain n'en fut pas plus avancé.

André le fils sortit de l'atelier et vint à la maison ; il avait l'air de bonne humeur, comme à l'ordinaire : mais ce n'était pas un indice, les parents ne l'avaient certainement pas mis dans la confiance.

André le père le suivit ; mais comme il penchait la tête en donnant des tapes sur son tablier pour faire tomber des frisons de bois, le pauvre oncle en fut encore cette fois pour ses frais d'observation. « Je finirai toujours bien par savoir le fin mot de la chose ! » se disait-il pour se donner du cœur et de la patience ; cela ne l'empêchait pas de courir d'une fenêtre à l'autre et de s'agiter comme un écureuil dans sa cage.

Il désirait et redoutait le moment où il connaîtrait son sort.

Comme il était aux aguets près d'une des fenêtres, quelqu'un frappa à la porte. L'oncle Pichon se retira vivement de la fenêtre ; ce fut seulement quand il se trouva au milieu de la chambre qu'il cria d'une voix étranglée : « Entrez ! »

La porte s'ouvrit, et Jacques entra délibérément, en disant de sa voix enrouée :

« Bonjour, mon oncle Pichon ! »

L'oncle Pichon embrassa son neveu, et le considéra avec une attention gênante.

« La soupe est prête, dit la grosse voix.

— Attends un peu, mon garçon, dis-moi comment se portent ton papa et ta maman. Ils se portent bien ? tant mieux ; est-ce qu'ils ont l'air... content ? Oui ? allons tant mieux, je te suis. »

Ayant enfilé sa blouse et raffermi son cœur, l'oncle Pichon descendit d'un pas mal assuré.

Au bas de l'escalier il trouva sa nièce qui tenait le poupon dans ses bras. Elle lui tendit les joues du poupon et les siennes ensuite, et lui demanda s'il avait bien dormi ? Il avait bien dormi tout d'un somme ; s'il ne lui avait rien manqué ? Rien du tout, et même...

Il n'acheva pas sa phrase, et se mit à la regarder fixement.

Il avait l'air si inquiet, qu'elle ne put s'empêcher de sourire : « Nous acceptons, lui dit-elle à voix basse, mais nous ne parlerons

pas de cela devant les enfants, pour des raisons que je vous dirai. Chut ! chut ! chut ! »

Elle n'eut pas tort d'ajouter ces trois monosyllabes, car le premier mouvement de l'oncle Pichon avait été de se mettre à danser. Il était devenu tout rouge, puis tout pâle, et puis il avait empoigné sa blouse des deux côtés de la poitrine, et il tirait dessus de toutes ses forces, comme s'il eût fait un ferme propos de la déchirer en mille miettes.

Ayant ainsi calmé son agitation intérieure, il devint tout à coup si mystérieux, adressa tant de clins d'œil d'intelligence à son neveu, tout en mangeant sa soupe, que les enfants devinèrent tout de suite qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Les deux écoliers partirent pour l'école, et André retourna à l'atelier. Alors l'oncle Pichon sauta à la gorge de son neveu, le serra dans ses bras, le fit tourner sur lui-même, et déclara qu'il allait fumer une bonne petite pipe.

« Alors, dit-il après avoir allumé sa pipe, nous allons donc demeurer ensemble à la Silleraye. Eh bien ! vous ne vous en repentez pas.

— Chut ! lui dit sa nièce en posant son doigt sur ses lèvres, et en devenant toute rose.

— Pourquoi chut ? Ah ! je comprends. Non, non, je n'entends pas parler d'argent, au diable l'argent. Je veux dire que l'affection... la reconnaissance... songez donc, vivre en famille !... je ne serai jamais bourru, je tâcherai d'être tout le contraire, voilà ce que je veux dire. Tire-moi les oreilles, toi ! »

Ces paroles s'adressaient au poupon, qu'il venait de ravir à sa mère ; le poupon tira les oreilles de son parrain avec une telle vigueur qu'elles devinrent toutes violettes et les yeux du parrain se remplirent de larmes.

La maman crut devoir intervenir.

« Non, non, ma petite Aimée, laisse-le tirer ; ça me fait plaisir et ça me soulage le cœur. Je vous dois tant, mes enfants, que je me couperais volontiers les oreilles pour vous faire plaisir à vous et aux vôtres. Mais pourquoi n'avez-vous pas voulu parler de cela devant les enfants ?

— Par prudence, lui répondit sa nièce. S'ils savaient, trop longtemps d'avance, qu'ils doivent quitter Saumur, l'impatience pour-

rait les prendre, et alors, adieu le travail, vous savez bien comme sont les enfants.

— Toujours raison ! s'écria l'oncle Pichon avec une admiration sincère. Et maintenant, ajouta-t-il, en campant solidement ses deux mains sur ses genoux, les coudes bien écartés, causons de nos petites affaires... »

Et ils causèrent de leurs petites affaires.





Il étala les joujoux.

CHAPITRE XXII

Promenade au grand air. — Distribution de cadeaux. — Une fâcheuse interruption.

Au bout d'une demi-heure, le tonnelier donna quelques signes d'inquiétude et commença à s'agiter sur sa chaise.

Sa femme s'en aperçut, et posant sa main sur le bras de son oncle, lui dit : « André a de la besogne pressée, avec votre permission, mon oncle...

— La besogne avant tout, répondit l'oncle en allongeant une bonne tape sur l'épaule de son neveu. File sans cérémonie, mon garçon, et toi aussi, ma petite, tu dois avoir quelque chose à faire. Je ne veux pas vous gêner. D'ailleurs je ne serai pas fâché de faire prendre l'air à mon contentement, car j'ai comme des picotements...

— Dans les oreilles ? lui demanda malicieusement sa nièce.

— Justement c'est le seul endroit où je n'en aie pas, mauvaise langue. Ça me court tout le long des bras et des jambes, et j'ai comme un poids qui m'étouffe. Je vais emporter ma pipe et faire

une bonne promenade sur la grand'route. Je reviendrai tout calme et tout raisonnable. »

Il mit aussitôt son projet à exécution, et s'en alla tout le long de la grande route, promenant des regards satisfaits sur les champs, sur les arbres, sur les maisonnettes, et jusque sur la poussière du chemin.

Quand il eut respiré l'air des champs à pleins poumons, et qu'il fut soulagé de son oppression, il tira sa pipe de sa poche, la bourra nonchalamment et se mit en devoir de l'allumer. Mais il faisait un petit vent d'est qui éteignait brusquement les allumettes, une à une. Voyez pourtant ce que c'est que de porter en soi un grand contentement ! Cela amusait M. Pichon de voir le vent lui souffler ses allumettes.

A la fin, il avisa un de ces terriers que se creusent les cantonniers, au revers des fossés, pour se mettre à l'abri de la pluie. C'est à peine si un homme ordinaire peut s'y introduire en rampant. M. Pichon, qui n'était point un homme ordinaire, du moins quant au volume, s'introduisit dans le terrier pour y allumer sa pipe. Il avait les genoux dans la poitrine, sa respiration était haletante et ses tempes battaient avec force. Eh bien ! cela l'amusait d'être si mal à son aise pour allumer sa pipe, et il souriait. On peut bien dire que c'était un sourire de satisfaction intime, car nul mortel n'eut jamais connaissance de ce sourire.

« Me voilà propre ! se dit-il en s'examinant au sortir de la tanière, mais n'importe, ma pipe est allumée. »

Le vent d'est emportait au loin les bouffées de tabac et les étirait comme des rubans. M. Pichon suivait les rubans du meilleur regard de son bon œil, et s'intéressait véritablement à leur sort.

« Déjà finie ! s'écria-t-il quand la pipe fut achevée ; ce n'est pas étonnant, le vent en a fumé la moitié ! »

Alors, de haut en bas, il considéra sa personne qui présentait un aspect passablement terreux ; tout en marchant, il donnait sans se presser de bonnes tapes ou de simples pichenettes, pour faire tomber la terre qui s'était attachée à ses vêtements. Cela encore l'amusait. Tout est amusement pour un collégien en vacances, et, pour le moment, M. Pichon était un véritable écolier en vacances.

Ayant vu un paysan qui travaillait dans une vigne, l'échine pliée en deux, M. Pichon franchit le fossé pour aller voir quelle façon on

donnait à la vigne dans ce pays-là, car il avait formé le projet d'acheter une petite vigne sur le coteau, et d'y faire bâtir un vide-bouteilles, pour y aller passer le dimanche avec les siens. Le paysan se tint d'abord sur la défensive et ne répondit que par monosyllabes ; mais, M. Pichon lui ayant raconté son histoire personnelle (sans rien dire de son neveu, de peur de lui faire perdre une pratique en annonçant son départ), le paysan vit qu'il n'avait pas affaire à un *Monsieur* et lui donna gratis une bonne petite leçon de viticulture.

Quand M. Pichon quitta le paysan, il songea au retour, et commença à revenir sur ses pas. Un peu avant Saumur, il fut croisé par une patache qui cahotait trois paysans. Le conducteur, un jeune homme blond, couvert de taches de rousseur, fouettait ses haridelles à tour de bras et ne ménageait pas les jurons.

M. Pichon éprouva ce bien-être égoïste que l'on éprouve à voir les autres travailler et prendre de la peine, quand on est soi-même de loisir et sans l'ombre d'un souci.

« Trime, rousseur, trime ! dit-il mentalement à l'homme aux taches de rousseur : me voilà bourgeois pour un mois, ensuite encore un peu de service, ensuite la liberté. »

Plus il approchait du faubourg, plus son cœur battait d'allégresse à l'idée de toutes les joies qui l'attendaient au foyer de « ses enfants ».

Comme il passait devant une pauvre maison toute déjetée et toute noire, il vit un marmot à demi nu qui traînait dans la poussière les débris d'un cheval de carton.

Cette vue éveilla en lui un souvenir, et brusquement il se frappa le front. « Décidément, pensa-t-il, je baisse et je perds la mémoire. Aimée, en déballant ma malle, a tout rangé dans l'armoire et dans la commode, et j'ai oublié de donner les joujoux aux enfants. »

Au lieu d'aller entendre le bruit du maillet, comme il se l'était bien promis, il monta précipitamment à sa chambre et chercha le paquet. Comme tout était en bon ordre, il n'eut pas de peine à le retrouver. En un tour de main, il coupa la ficelle et déplia le papier, et étala les joujoux côte à côte sur son lit. Le spectacle était si magnifique et si somptueux qu'il ne put retenir un sourire de satisfaction.

Ensuite il descendit à pas de loup dans la salle d'en bas, et trouva sa nièce en train de faire la quatrième toilette du nourrisson. Pour

le moment, le nourrisson n'avait pour tout vêtement qu'une petite brassière bien blanche et bien repassée.

« Vous arrivez bien, dit la jeune mère avec orgueil, regardez-moi ces petites jambes-là, et ces petits bras.

— Le fait est, dit l'oncle avec une admiration sincère, que voilà un petit jeune homme bien dodu et bien appétissant ! » On aurait juré à l'entendre qu'il parlait d'une belle volaille, mais il n'y mettait point de malice.

La preuve qu'il n'entendait établir aucune comparaison blessante, c'est qu'il déposa deux gros baisers sur les petits mollets roses ; or est-il jamais venu à l'idée de personne de déposer des baisers, gros ou petits, sur les pattes d'une poularde ou sur les ergots d'un poulet de grain ?

Le parrain, qui avait hâte, et pour cause, de voir terminer la toilette de son filleul, dit d'un ton insinuant : « Ne crains-tu pas qu'il ne prenne froid ? Tu vas l'habiller, j'espère.

— Pas avant de vous montrer ce qu'il sait faire. »

Alors elle assit le poupon sur ses genoux. Le poupon de ses deux petites mains saisit son pied gauche et le porta à sa bouche avec une facilité merveilleuse.

« Je ne me charge pas d'en faire autant, » s'écria le corpulent conducteur, et il ajouta :

« Maintenant, habille-le. »

La jeune mère leva la tête et lui demanda finement : « Est-ce que vous avez quelque chose à me demander ?

— Tu devines donc tout ? reprit-il en rougissant un peu. Eh bien ! oui, j'ai besoin que tu viennes voir quelque chose là-haut, dans ma chambre. »

Sans dire un mot, elle escamota le poupon comme une muscade, le posant sur le ventre, puis sur le dos, puis sur le ventre encore, l'enveloppant de bandelettes comme une momie, et l'enroulant dans des langes dont l'oncle Pichon ne voyait jamais ni le commencement ni la fin, tant elle allait vite en besogne. Le poupon se laissait faire sans rien dire, sachant par expérience que tout est bien qui finit bien.

« Voilà ! » dit la ménagère à l'oncle Pichon émerveillé. Puis se levant de sa chaise, et faisant passer le poupon sur son bras gauche par un mouvement rapide, elle ajouta : « Je suis prête à vous suivre. »



M. Pichon lui raconta son histoire.

« Mais, mon oncle, c'est de la folie ! s'écria-t-elle en voyant le grand déballage de joujoux.

— Tu trouves ? demanda l'oncle avec une bonhomie narquoise.

— C'est trop beau pour eux.

— Que non ! » reprit l'oncle en faisant le gros dos d'un air modeste.

Il se méprenait sur le sens des paroles de sa nièce. Il croyait qu'elle s'émerveillait de sa prodigalité, et il faisait le modeste. Mais la sage ménagère trouvait que c'étaient là des joujoux d'enfants riches, dangereux pour des enfants pauvres. Oui, dangereux ! comme tout objet qui peut faire naître dans l'âme d'un enfant des sentiments de vanité, d'orgueil, pendant qu'il le possède ; et d'amer désappointement dès qu'il ne le possède plus, et n'a aucun espoir de jamais posséder rien de pareil. Et le mal que peuvent faire des jouets trop riches ne se borne pas à une seule âme. Ils provoquent des comparaisons fâcheuses dans l'âme des petits camarades, et peuvent faire germer l'envie, la jalousie et la haine.

Voilà à quoi pensait la sage ménagère en regardant les joujoux.

« Se douterait-elle qu'ils n'ont pas été achetés pour ses enfants ? Elle est si fine ! » Cette réflexion fit passer un frisson dans le dos du coupable.

Mais M^{me} Pichon prit bien vite son parti ; et si une ombre légère passa sur son front, cette ombre fut bientôt dissipée.

L'oncle Pichon avait cru bien faire, et, en toutes choses, il ne faut voir que l'intention.

« Vont-ils être heureux ! » s'écria-t-elle avec un sourire aussi aimable que si elle eût été réellement charmée jusqu'au fond de l'âme.

L'oncle respira et dit : « Je n'entends rien à toutes ces machines-là, je voulais te demander de faire le partage. »

Elle fit le partage, séance tenante, avec beaucoup d'équité.

« Mais tu ne fais que trois parts, s'écria tout à coup l'oncle Pichon.

— Sans doute, une pour Michel, une pour Jacques et une pour ce gros-là. Et elle profita de l'occasion pour administrer un bon gros baiser à ce gros-là qui mâchonnait en ce moment une poupée de caoutchouc.

— Et André, ma fille, tu l'oublies donc ?

— André a presque quatorze ans ; il travaille comme un homme, et je suis sûre que les joujoux ne l'amusement plus.

— Alors, il n'aura donc rien ?

— Soyez tranquille, il ne sera pas jaloux.

— Oui, mais moi je n'entends pas cela. Dis-moi tout de suite ce qui peut lui plaire, et j'irai l'acheter. »

Après bien des débats et des controverses, la mère d'André avoua que l'objet de l'ambition de son fils aîné était « un couteau à plusieurs lames, avec un manche en corne de cerf, mais sérieusement.... »

L'oncle Pichon n'attendit pas la fin de la phrase, dévala l'escalier comme une avalanche, et se précipita vers le centre de la ville. Les passants se retournaient, surpris de son agilité.

Il fut de retour avant l'arrivée des écoliers, portant, dans sa poche de côté, une sorte de yatagan à lame circonflexe, très difficile à ouvrir, encore plus difficile à fermer. La lame circonflexe, par bonheur, était flanquée d'une demi-douzaine d'autres lames, depuis la lame de couteau ordinaire, jusqu'à la fine lame de canif.

Le partage eut lieu aussitôt que le prix de sagesse et la voix enrôlée rentrèrent de l'école. Il arriva ce jour-là ce qui n'arrive pas souvent dans les partages : chacun fut content de son lot, et l'oncle Pichon, malgré sa résistance, fut l'objet d'une véritable ovation.

Les jours se suivaient et se ressemblaient, ce qui prouve que les proverbes n'ont pas toujours raison. L'oncle Pichon commençait à prendre des habitudes ; il voisinait un peu ; il avait renoué connaissance avec Mahut, il avait même adouci l'aigreur naturelle du caractère de M^{me} Mahut en caressant son petit enfant, et en lui donnant une consultation pour la maladie d'yeux de son chat.

Le matin du sixième jour, il se réveilla frais et dispos, en humeur de mettre cette journée-là à profit comme les précédentes.

Quelqu'un ayant frappé à sa porte, il s'enveloppa jusqu'au menton dans ses couvertures, et cria : « Entrez... »

Le prix de sagesse entra, tenant à la main une lettre que le facteur venait d'apporter.

« Merci, mon garçon, » dit l'oncle en prenant la lettre d'un air inquiet.

Quand il descendit pour la soupe, il tenait la lettre à la main, et il avait l'air abattu.

« Ma chère, dit-il à sa nièce, c'était trop beau, cela ne pouvait durer ! On me rappelle à Tours, mon suppléant a fait des sottises, il a déplu aux voyageurs, il faut que j'aie reprendre mon service, jusqu'à ce que j'aie déniché un autre suppléant.

— Mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? lui dit sa nièce en lui prenant la main.

— Je reviendrai certainement, répondit-il en essayant de sourire, et même je prolongerai mon congé d'autant de jours que j'en aurai perdus, mais cela me fait quelque chose de vous quitter si vite ; que je ne boive jamais un verre de bon vin si cela ne me fait pas quelque chose ! »

Pauvre bonhomme ! il n'avait pas besoin de le dire, cela se voyait facilement.





Les petits enfants venaient à moi.

CHAPITRE XXIII

M^{me} Gilbert est préoccupée, et son mari la taquine. — Elle réconcilie Lucien et Pataud.

M^{me} Gilbert n'avait pas vu sans quelque effroi son petit troupeau s'augmenter subitement de deux brebis. Mais elle avait engagé sa parole, il n'y avait plus à reculer. La prière de M^{me} de Minias l'avait profondément émue, et elle avait cédé à un mouvement de générosité irréfléchie.

« Que pouvais-je faire ? dit-elle à son mari.

— Pas autre chose que ce que tu as fait.

— J'ai peur d'avoir été imprudente.

— Ma chère, la générosité ne va jamais sans un peu d'imprudence, et s'il fallait toujours calculer le pour et le contre avant de se décider, on finirait par ne plus jamais rendre service à personne.

— C'est un peu vrai, dit-elle d'un air pensif.

— C'est absolument vrai, affirma le perceuteur d'un ton péremptoire. Et, à ce propos, crois-tu que ta démarche auprès de M^{me} de Servan ait été d'une prudence parfaite ?

— Oh non ! répondit M^{me} Gilbert en rougissant.

— Tu pouvais te faire éconduire.

— C'est vrai.

— Tu pouvais tomber sur un enfant démoralisé par la souffrance et l'isolement.

— C'est encore vrai, mais le pauvre petit était si digne de pitié.

— Sans doute il était digne de pitié ; mais c'est surtout parce qu'il était infirme, et que son malheur frappait tous les regards. Qui te dit que les enfants de M^{me} de Minias ne soient pas dignes de pitié aussi ? Mets-toi par la pensée à la place de M^{me} de Minias. Suppose que tes deux enfants aient été soumis à une contrainte et à un ennui insupportable, qu'ils ne puissent plus y résister et qu'ils se révoltent un beau jour ; te croirais-tu blâmable d'aller demander aide et conseil à une mère plus expérimentée, et ne trouverais-tu pas un peu dur que cette mère te fermât sa porte ?

— Mais je ne suis pas une mère expérimentée ! s'écria M^{me} Gilbert ; tu sais bien que je n'ai jamais lu un traité d'éducation, et que je n'ai point de théories. Si M^{me} de Minias m'avait demandé des conseils, il m'aurait été impossible de lui en donner un seul, et elle aurait peut-être cru que j'y mettais de la mauvaise volonté. Georges et Louise sont certainement de bons enfants ; mais je crois que la nature a beaucoup fait pour eux.

— La maman aussi, riposta le percepteur avec une ironie amicale.

— Je n'ai fait que suivre leur développement jour par jour et heure par heure.

— Rien que cela ! s'écria le percepteur en riant. Mais sais-tu bien qu'en dépit de tous les théoriciens et de tous les philosophes, c'est là le fond de toute bonne éducation. Ce n'est peut-être pas bien sublime de suivre pas à pas le développement d'un enfant ; et bien des parents dédaignent un si modeste office, ou sont trop paresseux, trop indifférents ou trop mondains pour le remplir. Alors ils remettent l'âme de leur enfant aux mains de certains éducateurs patentés, qui savent tout, excepté ce qu'il faut savoir, excepté ce que tu sais si bien.

— Tu te moques de moi, c'est très mal.

— Non, je ne me moque pas de toi, je te dis la pure et simple vérité. Cependant, si la vérité t'effarouche et te fait rougir à ce point, je consens à diminuer ton mérite en te déclarant que tu as le

don d'attirer et de subjuguier les jeunes âmes ; tu es ce que l'on pourrait appeler « une charmeuse d'enfants !... »

— Il y a donc des charmeurs d'enfants ? demanda M^{me} Gilbert en éclatant de rire.

— Pourquoi pas ? Il y a bien des charmeurs de serpents.

— Fi ! monsieur, quel odieux rapprochement !

— Il te choque ?

— Plus que je ne saurais dire.

— J'y renonce de bon cœur, et je fais amende honorable. Mais, parlons sérieusement, est-ce que tu n'as jamais remarqué, au régiment, que tous les enfants étaient toujours suspendus à tes jupes ?

— Quelle folie ! Les petits enfants venaient à moi comme ils vont à toutes les mamans.

— Pas à toutes, ma chère.

— Eh bien ! à presque toutes. Mon Dieu ! que tu es taquin aujourd'hui ; est-ce que tu es plus souffrant ?

— Je me porte comme un charme, et tu le sais bien, grâce à tes bons soins et à cet excellent air de Touraine. »

M^{me} Gilbert sourit en regardant la figure de son mari. Il n'était plus si pâle et ses sourcils ne se contractaient plus avec cette expression de souffrance qui lui avait causé tant d'angoisses pendant de longs mois.

« Pour en revenir à notre propos..., » dit le percepteur obstiné.

Mais sa femme ne lui laissa pas le temps d'achever.

« Penche-toi un peu, lui dit-elle, ton nœud de cravate est tout fripé ! tu n'es pas présentable ; il faut que je le refasse.

— Horreur ! s'écria M. Gilbert avec un effroi comique, un nœud de cravate fripé ! lorsqu'on est exposé à chaque instant à recevoir les grandes dames qui font la cour à la charmeuse d'enfants.

— Octave, je me fâcherai.

— Je t'en défie bien, tu sais, tu n'as pas le don de te fâcher.

— Dans tous les cas, je ne te referai pas ton nœud de cravate..

— J'en serai quitte pour me cacher derrière la niche de Pataud, quand les dames viendront. Oh ! mon Dieu, je crois reconnaître le



pas de M^{me} de Servan. Non, je t'en prie, lâche-moi que je me sauve bien vite.

— Qu'il est méchant ! s'écria M^{me} Gilbert tout en lui refaisant son nœud avec le plus grand soin. Sais-tu, dit-elle, une mauvaise pensée qui me vient ?

— Oh ! s'écria-t-il en joignant les mains, et en faisant trembler sa voix, comme les jeunes premiers, au théâtre, madame, par pitié, dites-la-moi... pour la rareté du fait. »

Sa femme se mit à rire malgré elle.

« La mauvaise pensée ! on demande la mauvaise pensée ! » reprit-il avec l'emphase d'un *dilettante* qui rappelle un chanteur favori.

« Je crois décidément que tu vas mieux, reprit M^{me} Gilbert.

— Eh quoi ? c'est là cette mauvaise pensée.

— Mais laisse-moi donc achever. Et sais-tu à quoi je reconnais que tu vas mieux ?

— Non, madame, mais si vous me le dites je le saurai probablement.

— Écoute, dit-elle d'un ton suppliant, ne prends pas cette voix de théâtre, les enfants pourraient t'entendre. »

Le perceuteur se leva avec des précautions affectées, s'en alla jusqu'à la fenêtre, du pas furtif d'un traître de mélodrame, risqua un œil, revint s'asseoir à côté de sa femme et lui dit : « Madame, parlez sans crainte, les indiscrets qui pourraient nous ouïr sont à vingt pas d'ici, à la table du jardin ; ils font avec des épingles des trous dans du papier blanc, c'est sans doute une de vos inventions ?

— Ils font de la dentelle, répondit M^{me} Gilbert en riant ; je leur ai tracé des dessins autour desquels ils percent des trous. Comme il fait lourd, je ne pouvais pas les laisser courir ; ils en ont pour deux bonnes heures de tranquillité. Ce n'est pas plus difficile que cela de les tenir en repos.

— Ce n'est pas difficile, mais il fallait y penser ; je te reconnais bien là, charmeuse d'enfants. » Ayant prononcé ces paroles de son ton ordinaire, il reprit de son ton théâtral. « Et la raison, madame, qui vous a fait deviner que je suis guéri, c'est que...

— C'est que tu es redevenu taquin et méchant !

— Dieux de l'Olympe, s'écria-t-il, le fus-je donc autrefois ? »

En ce moment, Marie vint prévenir monsieur que M. Pascaud le faisait demander au bureau.

M^{me} Gilbert le regarda s'éloigner, en souriant d'un air radieux. Son mari, pendant quelques mois, avait été si sombre et si préoccupé qu'elle était heureuse de le voir reprendre sa gaieté, et de l'entendre dire des enfantillages. Elle lui tenait tête pour le piquer au jeu, quoiqu'elle fût elle-même plutôt sérieuse qu'enjouée.

Quand son mari rentra du bureau, il avait l'air si préoccupé qu'elle lui demanda si c'était pour une affaire grave qu'on l'avait appelé.

« Pour une affaire très grave, répondit-il en étouffant une forte envie de rire. Le ministre des finances désire savoir si réellement... presque toutes les mamans attirent les petits enfants. Laisse-moi donc continuer. Non ! ne me pique pas avec ton aiguille, ou bien je pousse d'horribles clameurs, et j'ameute tout le quartier. Alors, j'ai dressé la liste des dames du régiment, et j'ai trouvé.



— Pas de cancons, tu sais que je les déteste. Non, ne nomme personne, j'aime mieux avouer que j'attirais tous les petits enfants, y compris les enfants de troupe. Es-tu content ?

— Couci couça ! tu emploies la figure de rhétorique appelée ironie, tandis que je parle sérieusement. Tu en as déjà attiré trois ici, à quand le quatrième ? Je parie pour huit jours.

— Tu ferais bien mieux de me donner des conseils.

— Des conseils ! moi ! Ma chérie (tu vois que je suis sérieux cette fois), demande des conseils à ton bon cœur et à ton bon sens, et compte sur le charme pour faire le reste. »

Le conseil était excellent, quoique venant d'un homme qui prétendait ne point s'y connaître, et M^{me} Gilbert le suivit sans presque s'apercevoir qu'elle le suivait.

Son bon sens et son bon cœur lui découvrirent quel serait le point le plus délicat de sa tâche : ce serait de faire accepter les nouveaux venus par Lucien, sans le faire souffrir. Le pauvre Lucien était trop nerveux pour n'être pas irritable, et trop passionné pour n'être pas jaloux. A plusieurs reprises déjà, et sans aucun motif apparent, il avait eu des accès de bouderie et de mauvaise humeur. Quand il était dans cette mauvaise disposition, tout lui déplaisait ; ou bien il gardait un silence morne, ou bien il s'obstinait à contredire. Ces accès n'étaient jamais de longue durée, parce que les

enfants de M^{me} Gilbert, formés à l'école de leur mère, au lieu de l'abandonner à ses humeurs noires ou de l'irriter davantage en lui prouvant qu'il avait tort, trouvaient mille biais ingénieux pour le faire entrer dans leurs jeux d'où il semblait prendre un amer plaisir à s'exclure. Alors son front s'éclaircissait peu à peu, ses mains cessaient de trembler; sans qu'il y eût jamais l'ombre d'une explication, il redevenait un bon petit camarade, et, avec une délicatesse de sentiment précoce, s'ingéniait à faire oublier ses torts. Dans ces occasions, il était charmant, le pauvre petit, et les deux enfants de M^{me} Gilbert s'attachaient à lui de plus en plus. Son cœur se dilatait, et il répétait souvent d'un petit air sérieux :

« Nous nous aimons bien nous trois ! »

La première fois que M^{me} Gilbert vit sur le visage de Lucien l'expression de la jalousie, ce fut à propos de Pataud. Il faut convenir aussi que Pataud était bien indiscret et qu'il eût pu témoigner son affection d'une manière moins bruyante et moins théâtrale. Tant que M^{me} Gilbert était dans son boudoir, Pataud savait que la consigne était de rester à la niche. Les pattes de devant allongées sur le seuil de son domicile, et le museau sur les pattes, il se contentait de regarder M^{me} Gilbert, absolument comme faisait Lucien. Mais n'ayant pas, comme Lucien, des camarades pour le distraire, il se perdait dans une contemplation continue, tout en poursuivant ses rêves de chien heureux. Ses yeux étaient toujours dirigés du même côté, il ne clignait même pas les paupières, sauf quand l'importunité des mouches le contraignait à plisser la peau de son front et à fermer brusquement les yeux. Lucien n'avait pas remarqué ce manège.

Mais un jour que M^{me} Gilbert venait voir ce que faisaient ses enfants, Pataud se précipita vers elle en aboyant et en faisant des bonds prodigieux. Puis il vint se coucher à ses pieds en rampant, et l'empêcha littéralement d'avancer. M^{me} Gilbert fut obligée de le caresser et de le raisonner, comme un enfant.

Lucien fronça le sourcil : « De quel droit cette vilaine bête empêchait-elle « sa maman » de venir à lui ? »

Pataud, ayant bien voulu entendre raison, laissa le passage libre, mais il se tint obstinément auprès de M^{me} Gilbert, frôlant sa robe, et levant à chaque pas sa bonne grosse tête, pour mendier une caresse. M^{me} Gilbert vint s'asseoir à côté de Lucien; aussitôt la tête de Pataud s'allongea sur ses genoux. Lucien se recula vivement.



Pataud vint mendier une caresse.

« Avez-vous peur des chiens ? lui demanda M^{me} Gilbert en tapotant la tête de Pataud, pour montrer comme il était doux et inoffensif.

— Je n'ai pas peur des chiens, répondit Lucien d'une voix un peu sèche, mais je ne les aime pas... »

M^{me} Gilbert devina la vérité, et repoussa doucement Pataud, qui s'en alla se poster de l'autre côté de la petite voiture. Cette fois Lucien ne se recula pas.

M^{me} Gilbert avait pris les mains du petit malade dans les siennes et les caressait doucement.

« Comme il vous regarde ! » dit brusquement Lucien ; et M^{me} Gilbert sentit trembler les deux petites mains.

« Les chiens sont des animaux très aimants, » répondit M^{me} Gilbert, en serrant doucement les deux petites mains. Lucien regarda le chien avec plus d'attention.

« Et vous, l'aimez-vous ? » demanda-il brusquement.

M^{me} Gilbert répondit en riant : « Je l'aime comme on aime un bon chien.

— L'aimez-vous plus que moi ?

— Quel enfantillage !

— L'aimez-vous autant que moi ?

— Ce n'est qu'un chien, répondit doucement M^{me} Gilbert, et vous, vous êtes mon enfant. Comprenez-vous la différence ? »

Il fit signe qu'il comprenait la différence, et baissa la tête d'un air confus ; il sentait vaguement qu'il avait eu tort de dire ce qu'il avait dit.

M^{me} Gilbert devina que c'était le moment de faire rentrer la paix dans cette âme troublée et de la réconcilier avec elle-même. Elle attira Lucien contre elle et l'embrassa sur le front. Alors les larmes jaillirent des yeux de l'enfant malade, de douces larmes qui emportèrent l'amertume de son cœur.

Dès le début de cette petite scène, Georges et Louise s'étaient retirés discrètement, et on les entendait babiller à quelque distance.

M^{me} Gilbert, avec son mouchoir, essuya doucement les larmes de Lucien, et lui dit à voix basse :

« Voulez-vous caresser Pataud ?

— Pas aujourd'hui, » répondit l'enfant après un instant d'hésitation.

C'était le moment de frapper un grand coup, et d'achever l'œuvre commencée en faisant appel à la générosité du pauvre jaloux.

« Si Pataud vous fait peur ou vous déplaît, dit-elle en le regardant avec attention, on pourrait l'enchaîner quand vous êtes ici.

— Oh non ! s'écria l'enfant sans la moindre hésitation, cette fois ; pauvre bête ! il souffrirait trop de ne pas pouvoir courir après vous. » Allongeant alors la main droite, il la passa sur la tête de Pataud. Le gros chien, qui n'était ni rancunier ni jaloux, posa sa tête sur les genoux de Lucien.

« J'aime Pataud ! » dit l'enfant, et il ajouta : « Mais, n'est-ce pas, maman, que vous n'aimerez jamais personne plus que « nous trois ? »

— Je vous le promets, » répondit gravement M^{me} Gilbert.





Le jeu commença.

CHAPITRE XXIV

Deux nouvelles connaissances. — Lucien improvise une légende. — Le jeu de croquet. — Opinions diverses de quelques jeunes personnages.

Ayant longuement réfléchi à toutes ces choses, M^{me} Gilbert vit clairement quelle serait sa tâche. Le problème pouvait se poser ainsi : Faire naître dans l'esprit des petits de Minias l'idée bien nette que Lucien était le personnage principal de la réunion ; que c'était lui qu'il fallait gagner pour avoir droit de cité dans la petite maison du percepteur.

La difficulté était de faire naître cette idée sans dire un seul mot. Car tous les mots s'interprètent, se dénaturent, et surtout se répètent. Or, si l'on peut compter sur la délicatesse de sentiment des enfants bien élevés, il serait imprudent de compter sur leur discrétion absolue, la discrétion absolue n'étant pas de leur âge. Un mot imprudent dit par mégarde devant Lucien aurait pu le blesser au vif, en lui laissant voir qu'on le recommandait à l'indulgence des autres enfants.

M^{me} Gilbert, avec des précautions infinies, laissa échapper quel-

ques mots devant les enfants au sujet des nouveaux camarades qui devaient venir partager leurs jeux. Georges et Louise accueillirent la nouvelle comme une chose toute naturelle, et d'un commun accord portèrent leurs regards sur Lucien, comme pour lui demander ce qu'il pensait de cela.

Lucien se mordit les lèvres, mais il ne dit rien sur le moment.

Quand M^{me} Gilbert fut partie, Georges demanda à Lucien : « Les connaissez-vous ? »

— Je les connais de vue, répondit-il d'un ton bref.

— Alors vous ne savez pas s'il sont gentils ? »

Lucien secoua les épaules.

« S'ils n'étaient pas gentils, reprit Louise avec vivacité, maman ne leur permettrait pas de venir jouer avec nous. »

Cet argument frappa les deux garçons, mais d'une manière différente.

« Gentils ou non, dit Lucien d'un air sérieux, je sais bien que je ne les aimerai jamais autant que vous deux. »

— S'ils sont gentils, reprit Georges, on pourra faire de bonnes parties ; mais, ajouta-t-il d'un air de mystère : Nous trois, nous serons toujours nous trois, n'est-ce pas, Lucien ?

— C'est bien sûr, » répondit Lucien, en serrant les deux rebords de sa petite voiture de ses doigts maigres et pâles.

Tout le reste de la journée, Lucien fut plus agité que d'habitude ; par moments, il tombait dans des accès de rêverie. M^{me} Gilbert et ses enfants s'en aperçurent, et redoublèrent de tendresse envers lui.

Quand M^{me} Gilbert s'approchait de sa voiture, il lui prenait la main, et lui disait en levant les yeux vers elle : « Ma maman à moi ! »

— Votre maman à vous, bien à vous ! » lui disait-elle ; et elle se penchait vers lui, pour l'embrasser.

Il saisissant tous les occasions de dire « nous trois ! » et carressait Pateau avec un redoublement de tendresse.

Les deux insurgés de la maison Minias arrivèrent le lendemain à l'heure de la récréation, sous la conduite d'un valet de pied qui les quitta au seuil de la porte, sa mission se terminant là. Ils avaient été si bien sermonnés par leur père, leur mère, M^{lle} Foulonne et les cinq chanoinesses, qu'ils parurent d'abord tout décontenancés,

le frère regardant la sœur et la sœur regardant le frère pour savoir lequel des deux précéderait l'autre. Ils finirent par arriver de front.

« Les voilà ! » dit Lucien qui les vit le premier. M^{me} Gilbert ouvrit la porte du boudoir, pour accueillir les deux nouvelles recrues.

Pendant qu'elle leur parlait dans le corridor, pour leur souhaiter la bienvenue, Lucien, involontairement, tendait l'oreille pour tâcher d'entendre ce qu'elle leur disait. Mais si les paroles de M^{me} Gilbert n'arrivaient pas à son oreille, il vit qu'elle se contentait de tendre la main à Maurice, et son cœur tressaillit de joie ; dès le premier jour elle l'avait embrassé, lui. En revanche, M^{me} Gilbert embrassa Nathalie, mais, après tout, Nathalie n'était qu'une fille.

Louise et Georges s'étaient levés, par politesse ; par politesse encore, ils firent quelques pas en avant, lorsque leur mère apparut à la porte du corridor, entre les deux enfants. Lucien, resté près de la table du jardin, se trouva tout d'un coup si isolé et si malheureux que des larmes de dépit lui montèrent aux yeux.

Comme il sentait renaître en lui les premiers troubles de la jalousie, une grosse tête velue se posa sur ses genoux et deux bons yeux de chien le regardèrent d'un air affectueux.

Il se souvint alors des paroles que M^{me} Gilbert avait prononcées le jour où elle l'avait amené à dire : « J'aime Pataud ! » et le mauvais esprit qui s'était réveillé en lui fut conjuré par ce doux souvenir.

De ses deux mains, il attira contre lui la tête de Pataud, et la serra si vigoureusement que Pataud prit un air inquiet, sans oser toutefois faire la moindre résistance.

Quand Maurice et Nathalie eurent serré la main de Lucien, d'un air assez gauche, les cinq enfants se regardèrent avec embarras, ne sachant plus que dire ni que faire. M^{me} Gilbert vint à leur secours.

« Mes enfants, leur dit-elle, il fait trop chaud pour que vous puissiez sauter ou courir sans vous mettre en nage ; Lucien aura l'obligeance de vous raconter une histoire.

— Oh oui ! » s'écrièrent Georges et Louise, et Georges dit aux deux autres enfants : « Vous allez voir comme il sait de belles histoires. »

En effet, Lucien savait de belles histoires ; et non seulement ses

histoires étaient belles, mais elles étaient toutes de son invention. Dans ses longues heures d'isolement, il avait lu et relu les livres d'enfants que sa tante avait mis à sa disposition, et surtout il avait beaucoup rêvé. Comme il avait de l'imagination aussi bien que de la mémoire, il brodait sur les thèmes que lui fournissaient ses lectures, et, sans y songer, il était devenu auteur, auteur inédit, bien entendu.

Quelquefois, quand l'inspiration le prenait, il faisait à Madeleine de longs récits, que Madeleine trouvait les plus beaux du monde. Madeleine avait révélé son secret à M^{me} Gilbert et à ses deux enfants, et plus d'une fois déjà Lucien leur avait raconté quelqu'une de ses inventions. Les enfants avaient partagé l'avis de Madeleine et M^{me} Gilbert elle-même avait été frappée du caractère de ces récits enfantins.

En le mettant en scène dès le début, elle espérait donner de lui une haute idée aux enfants de M^{me} de Minias.

Son attente ne fut pas trompée.

On a donné bien des définitions de l'idéal, celle-ci entre autres : « L'idéal, c'est ce qu'on n'a pas et que l'on voudrait bien avoir. » En conséquence, pour Lucien, l'idéal c'était la force, la santé, l'activité, l'énergie, la liberté de la pleine campagne, la vie au soleil, les grandes aventures. Il aimait bien Robinson Crusoé, parce que Robinson Crusoé avait vécu longtemps seul, comme lui, mais il préférerait de beaucoup Don Quichotte, qui s'en allait par le monde, le casque en tête, la lance au poing, en quête d'aventures, et prenant toujours parti pour les faibles et les opprimés. Aussi, dans tous les récits de Lucien, l'on était sûr de rencontrer ou bien un jeune chevalier, cousin de Don Quichotte, ou bien un enfant courageux et fort, cousin de l'enfant qu'il aurait voulu être lui-même.

Cette fois-ci, c'est le second de ses héros qu'il mit en scène. L'enfant courageux, par des merveilles d'héroïsme et de dévouement, gagne l'amitié d'une princesse aussi belle que le jour, et aussi bonne que le bon Dieu. Quand la princesse lui dit de choisir lui-même la récompense de ses services, l'enfant courageux s'agenouille devant elle et lui dit : « Madame, je suis orphelin, permettez-moi de vous appeler maman ! » La princesse l'embrasse et lui dit : « Oui, je serai votre mère, mon fils sera votre frère et ma fille sera votre sœur. » Alors l'enfant courageux sentit qu'il avait en lui le cœur

d'un homme, et tout le monde le sentit aussi. On l'arma chevalier avant l'âge. Une fois chevalier, il fit graver sur sa cuirasse, à l'endroit du cœur, le mot « maman » entouré de rayons d'or, et sur son bouclier, que l'on appelait dans ce temps-là un écu, il fit peindre ses armoiries. Au-dessus du cimier il y avait une banderole où on lisait, en lettres d'or sur fond d'azur, ces seuls mots : « Nous trois ! » Nous trois ! c'est-à-dire, ma sœur, mon frère et moi. C'était son cri d'armes. A la guerre ou dans les tournois, aussitôt qu'il mettait sa lance en arrêt, il invoquait sa mère en disant tout bas : « Maman, maman ! » et tout haut il criait : « Nous trois ! nous trois ! »

Le pauvre petit trouvère avait commencé son récit d'une voix tremblante, à peine distincte ; à mesure qu'il avançait, sa voix prenait plus d'assurance, ses yeux brillaient, son geste devenait éloquent. C'était sa propre histoire qu'il racontait, non pas telle qu'elle était, mais telle qu'il aurait voulu qu'elle fût. Bien entendu, il ne rougissait pas d'être entré dans l'affection de M^{me} Gilbert par la porte de la pitié, il était heureux de tout lui devoir. Mais s'il avait été l'enfant fort et courageux de la légende qu'il venait de créer, il aurait bravé tous les périls et enduré toutes les angoisses et toutes les privations pour gagner une amitié si précieuse : voilà tout ce qu'il avait voulu dire.

Il faut qu'un récit soit bien insignifiant et bien monotone pour ne pas charmer un auditoire d'enfants ; or celui de Lucien était plein d'action, de vie et de mouvement. M^{me} Gilbert seule peut-être en comprit toute la portée, et elle éprouva une impression presque douloureuse en voyant une fois de plus combien le pauvre Lucien était précoce pour son âge.

Georges et Louise l'écoutèrent avec une admiration profonde. De temps en temps ils échangeaient de petits signes de tête avec Maurice et Nathalie, comme pour leur dire : « Comme il raconte bien ! » Au commencement du récit, Maurice et Nathalie répondirent à leurs signes par des hochements de tête très significatifs, mais, quand les événements se précipitèrent, quand l'improvisateur se lança à travers les plaines et les montagnes et décrivit les passes d'armes merveilleuses de son héros, ils s'y lancèrent à sa suite, respirant à pleins poumons le grand air des montagnes et des plaines, et se sentant vivre d'une vie nouvelle au milieu du tumulte des

grandes mêlées. Ils tenaient leurs regards attachés sur Lucien et ne remarquaient plus les signes de Georges et de Louise.

Lucien, prisonnier de la maladie, chantait avec enthousiasme le charme de la liberté et de l'action au grand air. Cet enthousiasme avait réveillé un écho dans l'âme de Maurice et de Nathalie, prisonniers si longtemps d'une règle étroite et d'une vie monotone.

Cette communauté de sentiments et d'aspirations établit tout d'un coup un courant de sympathie entre leurs âmes et celle de Lucien.

Quand le récit fut terminé, ils soupirèrent profondément, comme on soupire quand on se réveille, et ils continuèrent à regarder Lucien, s'émerveillant de la puissance qui était en lui, et pleins d'un respect enfantin pour une supériorité si incontestable.

M^{me} Gilbert avait atteint son but : elle laissa les enfants seuls. Aucun d'eux ne témoigna le moindre désir de jouer à des jeux bruyants. Mais la glace étant rompue, ils causèrent comme de vieilles connaissances. Par une pente fatale, la conversation revenait invariablement au récit de Lucien. L'admiration de Maurice et de Nathalie était si vraie et si naïve, que le cœur de Lucien battait de joie et d'orgueil. Il cessa de comparer d'un œil attristé la personne florissante de Maurice avec sa chétive personne ; et il lui pardonna du fond de son âme d'être fort comme un jeune chêne et rose comme une pêche. Maurice avait son lot, et lui il avait le sien.

Madeleine parut à l'heure habituelle, et M^{me} Gilbert lui prit la potion des mains. Georges expliqua à Maurice et Nathalie combien cette potion était amère, et combien il fallait être courageux pour la boire sans faire la grimace.

Lucien, se sentant regardé, avala la drogue nauséabonde tout d'un trait, sans sourciller. « Merci, maman, » dit-il en remettant le verre sur l'assiette.

M^{me} Gilbert l'embrassa. Au mot de « maman, » Maurice avait dressé l'oreille, et quand M^{me} Gilbert embrassa le malade, il se dit, à part lui, qu'il boirait bien un verre d'encre pour avoir le droit d'appeler M^{me} Gilbert sa maman, et d'être embrassé comme Lucien.

Ce nouveau succès rendit Lucien tout à fait magnanime.

« Montrez-leur donc la vue ! » dit-il à Georges en lui désignant Maurice et Nathalie.

Le frère et la sœur, embarrassés comme on l'est toujours quand on entre pour la première fois dans une maison dont on ne connaît

ni la discipline ni les habitudes, s'étaient contentés jusque-là de jeter des regards furtifs sur la forêt et les collines, sans oser s'approcher du parapet.

Leurs exclamations amenèrent un sourire sur les lèvres de Lucien. La vue qu'ils admiraient était un peu sa vue à lui aussi, puisqu'il était bien décidément de la famille; et il n'était pas médiocrement fier de leur admiration.

Quand les enfants revinrent auprès de lui, il leur dit d'un ton presque paternel :

« Vous voilà quatre, vous devriez faire une partie de croquet.

— Une partie de quoi? demandèrent Maurice et Nathalie en se regardant avec stupéfaction.

— Georges et Louise vont préparer le jeu, dit-il d'un petit air d'autorité, et, pendant ce temps-là, moi je vous l'expliquerai. »

Georges et Louise allèrent docilement chercher la boîte au croquet, et pendant qu'ils plantaient les arceaux, Lucien expliqua la théorie du jeu aux deux novices. Il était d'autant plus fier de sa science qu'elle était de date récente. Personne à la Silleraye, avant l'arrivée du nouveau percepteur, n'avait entendu parler du croquet.

Le jeu commença. Les novices faisaient école sur école, et riaient les premiers de leur maladresse. Lucien les encourageait, leur promettait qu'ils feraient mieux une autre fois, et leur prodiguait les conseils de sa vieille expérience. Il applaudissait gaiement aux heureuses réussites, se démenait dans sa voiture, quand une boule prenait une mauvaise direction, et c'est devant son tribunal que l'on portait les cas douteux; bref, il était du jeu.

« Eh bien! après tout, ils sont très gentils, » dit-il quand la porte se fut refermée sur les deux débutants.

Les deux débutants de leur côté se communiquaient leurs observations.

« Te figurais-tu Lucien comme cela? demanda Maurice à sa sœur.

— Non! je le croyais ennuyeux; quand nous allions en visite chez sa tante, il avait toujours l'air de bouder, et ne disait pas un mot.

— Lequel aimes-tu mieux de Georges ou de Lucien?

— Je ne sais pas, répondit Nathalie, je crois que je les aime autant l'un que l'autre.

— Moi aussi. Il faudra que nous ayons un croquet à la maison.

— Mais où jouerons-nous?

— Dans le jardin.

— Les boules rouleront dans le bassin.

— Bah! On ne croquera pas de ce côté-là, et puis si elles y roulent, on les repêchera, voilà tout. C'est si amusant, le croquet!

— Le paon se fourrera toujours dans le jeu. »

Maurice exécuta une pantomime méprisante à l'adresse du paon désabusé.

« Mais, reprit Nathalie, crois-tu que maman voudra nous laisser jouer au croquet à la maison? »

Maurice reprit, d'un ton péremptoire : « M^{me} Gilbert permet qu'on y joue chez elle! As-tu remarqué que Lucien l'appelle « maman »? »

— C'est sans doute, répondit Nathalie d'un air réfléchi, parce qu'il n'a plus de maman à lui. »





M. Pichon lança la casquette dans un champ.

CHAPITRE XXV

M. Michet devient conducteur suppléant. — Comment M. Max Delaborde se présenta lui-même à M^{me} Gilbert, en faisant la culbute.

M. Pichon a repris provisoirement son service, en attendant qu'il ait trouvé un nouveau suppléant. L'expérience l'a rendu désiant et difficile, et il se creuse vainement la cervelle pour découvrir cet oiseau rare, un suppléant sans reproche. Il brûle d'aller reprendre là-bas, à Saumur, la bonne petite vie qui a été si brusquement interrompue; mais le sentiment du devoir l'empêche de brusquer les choses au détriment du service.

Il venait de rejeter son septième candidat, dont les manières ne lui disaient rien de bon. Tout à coup, il conçut un plan si audacieux que lui-même en fut effrayé d'abord. Il crut prudent de dormir toute une nuit sur son projet, et de ne se décider tout à fait que s'il lui semblait praticable, après les mystérieux conseils de la nuit et de l'oreiller.

« Je me risque, » se dit-il le lendemain matin. Ce matin-là, il partait de Châteauroux. Arrivé au relais de Châtillon, il demanda au

maître du poste : « Qu'est-ce que vous faites de ce Michet que je vous ai amené de la Silleraye ? »

— J'en fais un très bon garçon d'écurie dont tout le monde est content, les gens comme les bêtes.

— Mon vieux, j'ai besoin de lui pour quelques jours ; cela vous gênera-t-il de me le prêter ?

— Cela me gênera certainement ; mais, pour vous être agréable, on saura se gêner un peu. L'emmenez-vous tout de suite ?

— Non, il faut que vous ayez le temps de vous retourner. Je le prendrai en passant. Michet ! »

Michet qui venait d'atteler les chevaux accourut avec empressement, et dit : « A votre service, monsieur Pichon. »

— Tu te tiendras prêt demain, quand je reviendrai de Tours, et je t'emmènerai avec moi. »

Michet regarda le maître de poste d'un air indécis.

« Tu as la permission, » dit le maître de poste.

La physionomie de Michet s'éclaircit.

« A demain, lui cria laconiquement M. Pichon. »

— Je serai prêt, » répondit Michet, non moins laconiquement. Et en effet il fut prêt.

« Monte à côté de moi, » lui dit M. Pichon sans autre explication. Michet monta à côté de lui, mais, au moment où il allait s'asseoir, M. Pichon s'écria : « Ne t'assieds pas encore, j'ai quelque chose à prendre dans le coffre. » Michet se tint debout, fort mal à l'aise, et se cramponnant à la tringle de fer pour n'être pas précipité sur le pavé. M. Pichon prit dans le coffre ce qu'il avait à y prendre ; il se trouva que c'était un objet circulaire, présentant l'apparence d'une brioche enveloppée dans un journal.

« Assieds-toi maintenant ! »

Michet s'assit, M. Pichon s'assit, les chevaux partirent ; M. Pichon tenait sa brioche sur ses genoux.

« Qu'est-ce que tu as là sur la tête ? demanda M. Pichon. »

— C'est ma casquette, répondit Michet d'un air ahuri.

— Ça une casquette ! allons donc ! c'est une gibecière, c'est un cabas, c'est tout ce que l'on voudra. » D'un geste rapide, M. Pichon saisit la casquette de Michet et la lança dans un champ par-dessus une haie.

Michet se demanda si l'homme qui était assis à côté de lui n'était

pas un fou, et si ses jours à lui Michet ne seraient pas en danger.

« Eh bien ! mon garçon, dit le conducteur facétieux, te voilà donc nu-tête.

— Oui, monsieur Pichon, me voilà nu-tête ; » et il ajouta : « le fait est que je suis nu-tête.

— Et sais-tu pourquoi tu es nu-tête ? reprit M. Pichon avec une sévérité affectée.

— C'est parce que vous avez jeté ma casquette dans les champs.

— Et pourquoi ai-je jeté ta casquette dans les champs ? »

Michet fut repris de toutes ses craintes, et répondit humblement : « Parce que ça vous a fait plaisir, monsieur Pichon.

— On te paye donc bien mal, puisque tu n'as pas seulement quinze sous dans ta poche pour acheter une casquette neuve, lorsque ton chef te fait l'honneur de voyager avec toi. Tout en parlant, M. Pichon travaillait, sous le tablier, à tirer de son enveloppe l'objet en forme de brioche.

— On me paye bien pour ce que je vau, répondit Michet d'un air embarrassé, et même je reçois par-ci par-là de bons pourboires ; mais j'envoie mon argent à ceux de là-bas, qui en ont encore plus grand besoin que moi. »

Tout à coup M. Pichon dégagea brusquement ses deux mains de dessous le tablier, et appliqua sur la tête de Michet l'objet en forme de brioche.

Michet sursauta.

« C'est un chapeau neuf dont je te fais cadeau, dit tranquillement M. Pichon, parce que tu es un bon garçon et que tu mérites bien cela. Ote-le de ta tête et regarde-le, au lieu de faire des yeux en boules de loto. Il te plaît ? tant mieux. C'est du solide, je t'en réponds, je l'ai choisi moi-même rue Royale. Si tu peux me faire grâce de tes remerciements, tu me feras plaisir. »

Là-dessus, M. Pichon se mit à regarder les oreilles du cheval de droite. Michet n'osa rien dire. Seulement, il se demandait si M. Pichon l'avait tiré de son écurie uniquement pour lui faire cadeau d'un chapeau neuf, et pour l'occuper à compter les arbres de la route, et les mètres de cailloux.

A force de regarder fixement les oreilles du cheval de droite, M. Pichon fut pris d'une étrange somnolence : « Prends ma place et tiens les guides, dit-il à Michet ; pendant ce temps-là je vais faire

un petit somme. » Michet prit les guides sans répliquer et tendit tout son intellect à faire marcher la diligence d'un bon pas, et sans accidents.

M. Pichon avait une singulière manière de dormir; sa tête, par moments lui tombait sur la poitrine, et il émettait de temps à autre des ronflements sonores. Malgré cela, il entr'ouvrait à chaque instant l'œil que Michet ne pouvait pas voir, et il surveillait attentivement les descentes, les passages difficiles, les saignées de la route et les rencontres de voitures. Il se réveillait juste à chaque relai et indiquait à Michet l'endroit où il devait s'arrêter.



Arrivé à Châteauroux, M. Pichon invita Michet à sa propre table, et lui retint une chambre voisine de la sienne.

« Je compte sur toi pour me réveiller demain matin à quatre heures, parce que je me sens tout « chose » et que je ne suis pas sûr de me réveiller tout seul. Voilà ma montre, elle est remontée, ne la pose pas sur le marbre. A quatre heures, heure militaire ! »

A quatre heures, heure militaire, Michet frappa à la porte de M. Pichon. M. Pichon avait passé une mauvaise nuit; il allait se dorloter un peu pendant que Michet s'occuperait des préparatifs du départ.



Michet fut très troublé à l'idée de commander, et il craignit qu'on ne refusât de lui obéir.

« Ne t'inquiète de rien, lui répondit M. Pichon en affectant un air languissant, tu n'as qu'à leur dire : « J'ai ordre de M. Pichon ! »

A peine Michet fut-il sorti que M. Pichon se leva prestement, et procéda à sa toilette avec l'entrain d'un homme qui aurait passé une excellente nuit.

Tout en faisant sa toilette, il regardait ce qui se passait dans la cour de l'hôtel. Michel sautillait à droite et à gauche avec une grande agilité.

« On ne croirait vraiment pas qu'il est boiteux, » se dit M. Pichon, en hochant la tête d'un air de profonde satisfaction.

Comme la diligence était attelée et les bagages chargés, et que

M. Pichon ne paraissait pas encore, Michet prit la feuille de route et fit l'appel des voyageurs.

« Il est temps, » se dit M. Pichon, et il dégringola l'escalier.

« Tout est-il prêt ? demanda-t-il d'un ton d'autorité.

— Tout est prêt, lui répondit Michet.

— Alors, montons. »

M. Pichon avait repris le gouvernement de son attelage. Mais, à un kilomètre de Châteauroux, il fut repris de son accès de somnolence.

« Mon garçon, dit-il à Michet d'un ton sérieux, j'aime mieux te parler franchement. Je me fais vieux et je me ressens des atteintes de la vieillesse. J'ai des absences et des oublis, croirais-tu ? Je me sens dans un de mes accès, et voilà pourquoi je t'ai pris avec moi. C'est un grand service que tu me rends. »

Michet prit ses paroles au pied de la lettre et rougit de plaisir en pensant qu'il rendait service à son bienfaiteur. Pendant ce temps-là, le vieux fourbe riait sous cape du succès de sa ruse, et se disait, les yeux à demi fermés : « J'aime mieux ne pas lui donner d'espérances ; si mon coup manquait, le pauvre bonhomme serait trop triste de redevenir gros Jean comme devant, et de retourner à l'écurie. »

L'accès de M. Pichon dura quatre jours entiers. Le soir du quatrième jour, il alla trouver le directeur et lui dit : « Cette fois j'ai un suppléant.

— Qui est-ce ?

— Un nouveau venu, qui conduit très bien, qui a bonne mémoire, et qui plaît à tous les voyageurs. Je viens de le voir à l'œuvre pendant quatre grands jours.

— C'est ce boiteux en chapeau rond que j'ai vu ce matin avec vous ?

— C'est lui.

— Il est bien jeune.

— Il deviendra plus vieux à chaque tour de roue ; d'ailleurs, étant tout jeune, il ne s'en fera pas accroire comme cet ostrogoth qui arrivait de Paris.

— Il est boiteux !

— J'ai connu, et vous aussi, des conducteurs boiteux ; celui-ci est agile comme un cerf.

— Écoutez, monsieur Pichon, je vois que vous vous intéressez à lui.

— Beaucoup, rapport à une personne qui me l'a recommandé ; et rapport à lui-même. Ce garçon est bon fils, monsieur le directeur, et il envoie à sa famille tout ce qu'il gagne. Je réponds de sa capacité et de son honnêteté.

— Du moment que vous répondez de lui, je l'accepte. Je me souviens très bien que vous ne répondiez de l'autre qu'en faisant des réserves. »

Voilà comment M. Pichon put repartir pour Saumur, et comment l'humble Michet fut promu aux fonctions de conducteur intérimaire. Mais M. Pichon ne partit pas pour Saumur avant d'avoir introduit M. le conducteur intérimaire dans un costume qui était en rapport avec sa nouvelle dignité. Il l'avait conduit, sans lui souffler un mot de ses intentions, dans un magasin de confections de la Rue Royale, et il lui avait déniché un costume « qui lui allait comme un gant », à cela près que les parements des manches lui couvraient la moitié de la main, et que les jambes du pantalon étaient un peu courtes. Quand il le vit tout flambant neuf, il le présenta au capitaine Maulevrier : il est toujours utile pour les débutants d'avoir de bonnes connaissances.

C'est pendant l'intérim de Michet que M. Gilbert gagna son pari, et que « l'Institution Gilbert », comme il disait, s'accrut d'un nouvel élève.

Ce nouvel élève était un jeune monsieur de quatre ans et demi, très joufflu, très rebondi et très enclin à jouer de mauvais tours à son institutrice anglaise. Il était de ceux dont on pouvait dire d'avance : « En voilà un qui se sauvera de la Silleraye. »

Au moment où M^{me} Gilbert le vit pour la première fois, il se sauvait de sa gouvernante anglaise. Miss Pratt était la dernière fille d'un pasteur, lequel avait eu treize filles. De ce qu'elle était la dernière, il n'en faut pas conclure qu'elle fût toute jeune. Elle l'avait été autrefois, bien entendu ; et c'est à cette époque lointaine qu'un hasard inexplicable l'avait jetée à la Silleraye. Elle avait passé de famille en famille, et pour le moment c'était la famille Delaborde, qui, pour une somme assez ronde, sans compter les cadeaux, avait attaché miss Pratt à la personne du jeune Max.

Miss Pratt avait au plus haut degré toutes les qualités morales

qué l'on est en droit d'exiger d'une institutrice; par malheur, elle était très formaliste et légèrement ennuyeuse.

Ayant remarqué que son petit élève était saisi par instants d'une sorte de frénésie de locomotion, et que, dans ses accès, au lieu de courir dans les allées du jardin paternel, il piétinait sur les plates-bandes, foulait les gazons et se ruait à travers les massifs, elle résolut de calmer sa fougue par une promenade hygiénique (*constitutional walk*) faite en ligne droite, d'un pas mesuré, sous les arbres du Donjon.

Ce jour-là, par malheur pour la promenade hygiénique, un petit chat maigre, tapi dans les hautes herbes, au pied de la tour carrée, s'était mis dans la tête d'attraper un lézard gris.

Au bruit de la voix grave de miss Pratt, ce petit chat prit peur, sortit de sa cachette et s'élança à travers la promenade.

D'instinct, Max s'élança à sa suite, malgré les objurgations et les rappels réitérés de miss Pratt.

Comme il arrivait devant la maison de M^{me} Gilbert, le bout de sa petite bottine heurta contre un caillou enchâssé dans la terre dure. Il fit encore une dizaine de pas, la tête en avant, les bras étendus, cherchant à se retenir. A la fin, il tomba lourdement sur la poitrine, le bras droit replié, et demeura immobile.

M^{me} Gilbert, qui rentrait de la ville basse, venait de sonner à sa porte. Au bruit de la chute, elle s'élança vers le petit enfant, le prit dans ses bras, et, sans apercevoir miss Pratt qui gesticulait dans le lointain, emporta son petit blessé dans sa chambre et le déposa sur son lit. L'enfant, les yeux fermés, pâle comme un mort, gémissait faiblement, à intervalles réguliers.





Marie rencontra miss Pratt.

CHAPITRE XXVI

Une opération douloureuse. — Le marmot sacré.

Tout en s'occupant de faire revenir l'enfant à lui, M^{me} Gilbert envoya Marie en toute hâte chercher le docteur Durand.

Marie rencontra, dans le corridor d'entrée, miss Pratt, qui frappait de la pointe de son ombrelle les dalles du corridor pour attirer l'attention de quelqu'un.

« Grièvement blessé ? » demanda-t-elle à Marie.

Marie ne sut que répondre, et lui montra l'escalier en se sauvant bien vite pour amener le médecin.

Miss Pratt monta l'escalier d'un pas indécis. Elle se reprochait amèrement de pénétrer dans une maison où elle n'avait pas été formellement présentée ; il lui semblait qu'elle se manquait à elle-même, et qu'elle commettait une violation de domicile. D'autre part, l'inquiétude la poussait en avant et le sentiment du devoir triompha de ses derniers scrupules.

La porte de la chambre était toute grande ouverte ; M^{me} Gilbert se tenait penchée sur le lit.

« Miss Pratt ! dit l'institutrice en s'annonçant elle-même, miss Pratt, institutrice de l'enfant. Désobligée d'entrer sans avoir été présentée; mais... »

M^{me} Gilbert se retourna vivement, et vint au-devant de miss Pratt; elle était très pâle et ses yeux étaient humides.

« Grièvement blessé ? » demanda miss Pratt. Oubliant toute dignité, elle saisit les deux mains qui lui tendait M^{me} Gilbert, et se laissa conduire jusqu'à un fauteuil où elle tomba, plus morte que vive.

« J'ai fait appeler le médecin, lui dit M^{me} Gilbert à voix basse. J'espère qu'il n'y a rien de grave; » et elle lui fit respirer des sels.

Marie rentra, précédant de quelques minutes le vieux médecin, qu'elle avait rencontré par hasard à quelques maisons de là.

Le petit blessé fit un mouvement et M^{me} Gilbert se précipita vers le lit. L'enfant avait les yeux ouverts, et regardait autour de lui d'un air effrayé. Mais quand il vit M^{me} Gilbert, il essaya de sourire.

« Je ne sais pas où je suis ni ce que j'ai, dit-il à voix basse; mais je suis bien fatigué !

— Vous êtes chez moi, mon chéri; et vous êtes fatigué, parce que vous avez fait une chute. Souffrez-vous beaucoup ?

— Je ne sais pas, madame, » dit doucement l'enfant, les regards toujours fixés sur les yeux de M^{me} Gilbert.

Quand le docteur entra, il salua rapidement d'un signe de tête et s'en alla tout droit au lit. M^{me} Gilbert resta près de l'oreiller, et miss Pratt vint se placer à côté d'elle.

« Mettez-le sur son séant, » dit le docteur à M^{me} Gilbert. Elle prit l'enfant sous les bras et l'assit sans secousse. La joue du petit blessé touchait la sienne; elle fit un petit mouvement de tête, et mit un baiser de mère sur sa pauvre joue pâle, pour récompenser l'enfant d'avoir été bien sage.

Le docteur palpa les côtés, colla son oreille contre la poitrine, fit respirer l'enfant.

« Tout va bien de ce côté-là, dit-il d'un ton bref; hum ! »

Il venait de s'apercevoir que le bras droit pendait inerte.

« Rien de cassé, dit-il tout bas; mettez l'oreiller derrière lui pour le soutenir; » et se retirant derrière les rideaux, il fit signe aux deux femmes de venir le rejoindre.

« L'épaule droite est désarticulée, dit-il en les regardant avec



M^{me} Gilbert lui fit respirer des sels.

attention. Comme il n'y a pas encore d'inflammation, nous pouvons remboîter cela à nous trois, si vous vous sentez de force à le tenir. »

La première émotion passée, miss Pratt avait repris tout son sang-froid.

« Je suis capable, dit-elle d'un ton ferme.

— Et vous, madame ? demanda le docteur à M^{me} Gilbert.

— Moi aussi, » répondit-elle simplement. Son cœur tremblait bien un peu ; mais elle pensait à la mère du petit Max, qui pouvait apprendre l'accident et accourir d'un moment à l'autre. Il fallait à tout prix lui épargner l'horreur et les angoisses de l'opération.

Le docteur expliqua brièvement ce qu'il y avait à faire. M^{me} Gilbert prit l'enfant dans ses bras, le déposa sur le canapé, et demeura agenouillée, lui adressant des paroles caressantes, qu'il écoutait avec un petit sourire.

L'opération fut courte, mais douloureuse. Le blessé poussa quelques cris, aussitôt étouffés par des baisers. « Pauvre agneau ! pauvre agneau ! » murmurait M^{me} Gilbert.

« Voilà qui est fait et bien fait, grâce à vous, mesdames, » dit le docteur Durand en s'essuyant le front. Ensuite il donna les indications les plus précises sur ce qui restait à faire, et prit congé.

Miss Pratt se leva, et dit : « Mon devoir est de prévenir M^{me} Delaborde. » Là-dessus elle quitta la chambre.

« Ne me quittez pas, dit le blessé à M^{me} Gilbert.

— Non, mon chéri, je ne vous quitterai pas ; » et elle demeura agenouillée devant lui, le priant doucement de ne plus courir si fort à l'avenir, et lui disant qu'il était un courageux petit homme d'avoir si vaillamment supporté la douleur.

Au bout de dix minutes, on entendit un froufrou de jupes dans l'escalier. M^{me} Gilbert se leva, et attira un fauteuil tout près du canapé.

« Madame, tout va très bien, » dit-elle à une jolie dame blonde qui venait d'apparaître sur le seuil de la chambre. Elle conduisit la jolie dame blonde près du canapé, la fit asseoir sur le fauteuil, et se retira discrètement du côté de la fenêtre. Miss Pratt, qui avait médité une présentation en règle, se trouva fort désappointée d'avoir manqué au décorum. Elle alla rejoindre M^{me} Gilbert, et fit de son mieux pour excuser M^{me} Delaborde, qui n'avait pas attendu d'être présentée, qui n'avait pas même dit merci !

Cependant la jolie dame blonde sanglotait et prononçait des paroles entrecoupées. Peu à peu les sanglots se calmèrent, les paroles entrecoupées devinrent un chuchotement.

Tout à coup le chuchotement cessa, la jolie dame blonde se leva vivement, et, les yeux encore noyés de larmes, s'avança vers M^{me} Gilbert :

« Pardonnez-moi, madame, lui dit-elle d'une belle voix de contralto un peu traînante ; j'aurais dû tout d'abord vous remercier de ce que vous avez fait pour mon pauvre Max. Mais j'avais la tête perdue.

— Pauvre mère, lui dit M^{me} Gilbert, c'était si naturel de courir d'abord au petit blessé ; mais vous voyez que cette fois nous en serons quittes pour la peur.

— Grâce à vos bons soins, à votre présence d'esprit, à votre courage ! »

Elle avait prononcé ces paroles avec un joli balancement de cou qui lui était naturel.

Elle ajouta en rougissant un peu :

« Je suis votre obligée ; je voudrais être pour vous quelque chose de plus. Il y a longtemps que je vous connais, madame, sans avoir l'honneur d'être connue de vous. Cela vous surprend ? c'est cependant bien naturel. Tout le monde parle de vous ici, et dans de tels termes que je désirais faire votre connaissance ; mais je ne savais comment m'y prendre. L'étourderie de ce méchant enfant m'ouvre votre porte, un peu violemment peut-être ; je vous supplie de ne pas la refermer tout à fait. D'abord, vous ne pouvez pas m'empêcher de vous faire une visite de reconnaissance. »

Ce fut au tour de M^{me} Gilbert de rougir. M^{me} Delaborde reprit en souriant :

« Miss Pratt me fait des signes, et me rappelle que je ne vous ai pas été présentée. Chère miss Pratt, voulez-vous répondre de moi ? »

Miss Pratt, avec un sérieux parfait, se plaça entre les deux dames et fit une présentation en règle.

« Maintenant, madame, dit M^{me} Delaborde, en gardant dans sa main la main que M^{me} Gilbert lui avait tendue, j'espère que vous n'avez plus d'objections à faire ?

— Aucune, répondit M^{me} Gilbert avec un charmant sourire.

— J'espère que vous me permettrez d'amener avec moi M. Delaborde ?

— Mon mari sera enchanté de faire sa connaissance.

— Moi, je viendrai aussi ! dit résolument le pupille de miss Pratt.

— Je ne sais pas, lui dit sa mère en le regardant avec tendresse, si tu t'es rendu bien digne d'une si grande faveur.

— La dame m'a embrassé, dit le petit garçon avec l'air triomphant d'un avocat qui a trouvé un argument sans réplique.

— Oh ! si la dame t'a embrassé, je n'ai plus rien à dire, reprit M^{me} Delaborde, avec cette gaieté à laquelle on s'abandonne si facilement après toutes les grandes crises.

— Elle m'a embrassé et elle m'a appelé son chéri ! n'est-ce pas, madame ?

— Oui, mon chéri, répondit M^{me} Gilbert, et je vais vous présenter tout de suite à mes enfants. »

Elle sonna ; Marie entr'ouvrit la porte :

« Faites monter M. Georges et M^{lle} Louise. »

M. Georges et M^{lle} Louise ne se firent pas prier. Depuis que leur maman avait rapporté le petit garçon dans ses bras, ils étaient aux écoutes pour avoir des nouvelles. Ils savaient déjà que le petit garçon avait subi courageusement une opération très douloureuse. Leur mère combla donc leurs vœux en les faisant appeler, car ils ressentaient cet attrait singulier que nous ressentons tous pour les personnes qui ont traversé les mystérieuses épreuves de la souffrance.

C'est donc avec un mélange de curiosité, de respect et d'admiration, qu'ils s'approchèrent du canapé. Georges contempla, sans presque oser sourire, le marmot courageux qui lui souriait. Louise, les larmes aux yeux, se pencha sur le petit martyr, et lui effleura le front de ses lèvres, pour le récompenser d'avoir souffert.

« Moi, je viendrai vous voir, dit le marmot en leur adressant des signes de tête ; votre maman l'a dit ! »

Si Georges et Louise ne lui dirent pas que ce serait pour eux un grand honneur, c'est que cette formule ne leur vint pas à l'esprit ; mais leurs regards le disaient bien clairement.

« Et puis, reprit le marmot, vous m'apprendrez à jouer au croquet. Je sais que vous jouez au croquet ; M^{lle} Foulonne l'a dit à miss Pratt. Miss Pratt sait jouer ; mais je n'ai pas de croquet, moi.

— Quand vous serez guéri, lui dit Louise en le regardant avec une tendre pitié, nous vous apprendrons toutes sortes de jeux. »

Les yeux du marmot brillèrent, et il demanda avec un intérêt profond :

« Sautez-vous à la corde ?

— Maman nous le permet quand il ne fait pas trop chaud.

— J'aimerais beaucoup sauter à la corde. Je cours très vite à quatre pattes, et vous ? »

Tous les assistants se mirent à rire, excepté miss Pratt, qui dit d'un ton presque sévère :

« Les animaux courent à quatre pattes et non pas les personnes. Ce n'est pas là un jeu qui convienne à un enfant bien élevé. »

Emporté par l'enthousiasme, le marmot continua :

« Je sais ruer, comme un cheval, en faisant voler beaucoup de poussière ! »

Après avoir promené autour de lui des regards de triomphe, le marmot reprit : « Je sais crier : *hue!* et *dia!* comme les charretiers. L'homme qui apporte le bois à la maison, jure à faire tout trembler quand ses chevaux s'arrêtent à la montée, mais miss Pratt dit que c'est un péché de jurer. C'est dommage ! si vous entendiez comme l'homme fait trembler les vitres !

— Choquant ! s'écria miss Pratt.

— Aussi je ne jure pas ! reprit le marmot d'un air grave ; mais l'homme m'a prêté son fouet. Il est lourd son fouet, mais, malgré cela, je sais m'en servir.

— Non-sens ! » murmura miss Pratt en haussant les épaules.

La simplicité sied bien aux héros. La simplicité des goûts de leur héros augmenta l'admiration que Georges et Louise avaient conçue pour lui.

Ce n'était qu'un marmot, le fait n'était pas niable : mais il prenait dans leur esprit les proportions d'un marmot sacré.

« Et puis, reprit Louise, empressée de faire montre des attraits de la maison, vous entendrez les belles histoires de Lucien de Servan ! »

Cette fois, le marmot fit preuve d'une coupable indifférence. Pour lui, le genre humain se divisait en deux catégories : d'un côté, il y avait les gens qui sautent, qui courent et qui font des culbutes ; de l'autre, ceux qui ne sautent ni ne courent, et font de la morale.

Comme il était habitué à trouver beaucoup de morale dans les histoires que lui contait miss Pratt, il se défiait d'instinct de celles de Lucien de Servan.

« Et puis, il y a Pataud ! suggéra Georges, qui rivalisait de zèle avec sa sœur pour inspirer au marmot sacré le désir de fréquenter la maison.

— Pataud ! dit le marmot sacré d'un air surpris.

— C'est notre gros chien, reprit Georges ; il joue quelquefois avec nous ; il n'est pas méchant.

— Est-ce qu'on peut monter à cheval sur son dos ? demanda le marmot sacré avec le plus vif intérêt.

— Non, répondit Georges en riant. Je crois qu'il n'aimerait pas cela ; les chiens ne sont pas faits pour qu'on leur monte à cheval sur le dos. »

Le marmot sacré secoua la tête d'un air profond. Dans son idée à lui, un des grands plaisirs de la vie, c'est de chevaucher sur tout ce qui est chevauchable ; les chaises de la maison paternelle en savaient quelque chose, et le tabouret du piano aussi.

Cependant il garda ses réflexions pour lui, et se contenta de dire : « Je sais très bien aboyer. »

Un domestique vint enlever le marmot sacré, et coupa court à ses confidences.

Une semaine plus tard il apparut, plus ingambe et plus remuant que jamais. Par bonheur pour lui, il avait été précédé de sa renommée de martyr courageux, qui jeta un voile sur ses imperfections. Comme il était le plus jeune de la bande, chacun des autres enfants se fit un devoir de veiller sur lui, et il ne tarda pas à donner de l'occupation à ses protecteurs. Lucien ne le perdait jamais de vue, et c'est lui qui signalait ses frasques aux autres associés.

Le marmot sacré avait cela de bon qu'il ne boudait jamais. Arrêté dans l'exécution d'un de ses projets, il se consolait en en formant un autre, car il avait la cervelle merveilleusement féconde. Les autres enfants s'attachèrent à lui, en raison même des soucis qu'il leur causait ; quant à lui, il les aimait tous, mais à des degrés différents. Georges et Louise venaient en tête ; puis Pataud et Maurice, *ex æquo* ; Nathalie et Lucien fermaient la marche.

Mais toute cette hiérarchie fut bouleversée par l'apparition d'un nouveau personnage. Le capitaine Maulevrier, étant venu passer

deux jours chez ses amis, ne dédaigna pas de se mêler aux jeux des enfants. Le marmot sacré s'éprit pour lui d'une passion folle en apprenant qu'il était officier de cavalerie, et qu'en cette qualité il chevauchait tous les jours sur un vrai cheval. Il le suivait partout comme un petit chien familier et importun ; il voulait lui tenir la main ; il s'accrochait à son veston, il lui promettait d'aller lui rendre visite à Tours pour voir son cheval. Le capitaine Maulevrier s'amusait beaucoup de cette passion enfantine, et quelquefois, pour lui donner un avant-goût du plaisir de monter à cheval, il le faisait chevaucher sur son genou, et je vous prie de croire que le cheval trottait dur ! Mais plus le cheval trottait dur, plus le marmot sacré était content ; il n'aurait même pas été fâché d'être désarçonné une bonne fois, « rien que pour voir ! »





Le capitaine Maulevrier se présente.

CHAPITRE XXVII

Les rires des enfants réveillent tous les échos du Donjon. — M^{me} de Minias va donner une sauterie.

Le facteur de la Silleraye venait de faire sa première tournée, qui avait lieu à huit heures du matin. M. Gilbert, en dépouillant son courrier, trouva une lettre qu'il mit à part et qu'il montra à sa femme.

« Une lettre de ta sœur ! lui dit-il ; lis-la bien vite. »

M^{me} Gilbert parcourut la lettre du regard en souriant.

« Une bonne surprise, dit-elle joyeusement à son mari : non seulement ma sœur vient, mais ma mère se décide à l'accompagner.

— Je veux le voir pour le croire, dit le percepteur en riant. Elle avait juré ses grands dieux qu'elle ne voulait plus voyager.

— Ce sont tes descriptions enthousiastes qui l'auront séduite.

— Du tout, riposta le percepteur avec un sourire malicieux. Ces



dames se seront dit : « Voilà l'institution Gilbert qui prend des proportions considérables. La directrice doit avoir besoin de surveillantes : présentons-nous. »

— L'institution Gilbert n'a pas besoin de surveillantes, vous saurez cela, monsieur, dit M^{me} Gilbert d'un ton de reproche ; mes enfants sont tous très gentils, et je suffis à les surveiller.

— Même le petit cheval échappé ?

— Les autres se sont chargés de veiller sur lui.

— Alors, c'est le système de l'école mutuelle. N'importe, j'ai gagné mon pari.

— Quel pari ?

— J'avais parié que nous aurions un externe de plus dans la huitaine. Avons-nous, oui ou non, un externe de plus ?

— Pauvre petit ! dit M^{me} Gilbert, quel courage il a montré !

— C'est un externe courageux ; mais enfin c'est un externe, qui porte sur le catalogue le n° 6. A quand le n° 7 ?

— Taquin, donc bien portant ! répondit M^{me} Gilbert, en effleurant la joue de son mari avec la lettre ouverte.

— C'est l'air de la Touraine. »

En prononçant ces mots, le percepteur saisit prestement la lettre et fit mine de l'emporter à son bureau.

« Laisse-moi au moins la finir, lui dit sa femme d'un ton suppliant.

— Eh bien ! faisons un compromis : tu me la liras tout haut. »

M^{me} Gilbert se prêta complaisamment à cette fantaisie. Ensuite elle replia la lettre et dit :

« Maintenant que ta curiosité est satisfaite, tu vas écrire au capitaine Maulevrier, pour le prier d'aller prendre ces dames à la gare et de les mettre en voiture ; tu sais que ma mère s'effarouche d'un rien.

— Entendre c'est obéir, » répondit le percepteur en s'inclinant profondément, et il s'en alla tout droit à son bureau.

Au reçu de la lettre, le capitaine Maulevrier s'en alla aux Messageries pour savoir qui conduirait la diligence le jour de l'arrivée de ces dames.



« C'est moi, lui répondit Michet, qu'il avait rencontré dans la cour.

— Je retiens le coupé pour deux dames ; je vous les recommande tout particulièrement. L'une est la mère de M^{me} Gilbert et l'autre est sa sœur.

— Monsieur le capitaine, dit Michet, vous pouvez être sûr que j'aurai soin de ces deux dames-là. Si c'était un effet de votre bonté, pourriez-vous leur dire que c'est M^{me} Gilbert qui m'a mis dans la place où je suis, car sans elle M. Pichon ne m'aurait pas protégé. Si ces deux dames voulaient dire en même temps à M^{me} Gilbert que je me ferais tout de même hacher pour elle, cela me rendrait heureux. Moi, je ne saurais pas le lui dire ; mais deux dames arrangeront cela convenablement, et j'aurai le cœur content de penser qu'elle le sait. »

Le capitaine Maulevrier promit à Michet de faire sa commission, et s'en alla, pour tuer le temps, se promener sur la levée de la Loire. Tout en contemplant cette œuvre d'art avec l'admiration qu'elle mérite, il se demandait avec inquiétude à quel signe il reconnaîtrait les deux voyageuses : le percepteur avait oublié de les lui dépeindre.

Le surlendemain, à l'arrivée du train, il les reconnut du premier coup ; il serait plus exact de dire : il reconnut l'une d'elles du premier coup. Deux dames, une vieille et une jeune, s'avançaient d'un air indécis dans la cohue des arrivants ; la vieille dame ressemblait à toutes les vieilles dames, j'entends à celles en qui la beauté des lignes survit aux années, dont les cheveux sont blancs comme la neige et qui clignent les yeux en regardant, parce que leur vue a baissé. La jeune dame ressemblait à M^{me} Gilbert, non pas tant par les traits que par la physionomie.

Le capitaine Maulevrier se présenta, offrit ses services, qui furent agréés par la vieille dame avec empressement. Et si jamais une vieille dame fut entourée de ces délicates attentions qui flattent toutes les dames jeunes ou vieilles, ce fut assurément la mère de M^{me} Gilbert. Le capitaine Maulevrier fut beaucoup plus réservé avec la jeune dame, envers laquelle, du reste, il se montra d'une exquise courtoisie.

Quand les deux dames furent convenablement installées dans le coupé, le capitaine leur présenta Michet.

« C'est, dit-il, un protégé de M^{me} Gilbert. »

La jeune dame adressa à l'humble conducteur un sourire qui eût pu faire envie à un capitaine et même à un colonel. La vieille dame se fit expliquer le comment et le pourquoi, et profita de l'occasion pour faire un petit sermon maternel à Michet, qui l'écouta tête baissée, le chapeau d'une main, le fouet de l'autre, avec le plus profond respect. Ce petit sermon improvisé était très beau dans son genre, mais il ne valait pas le sourire de l'autre dame. Telle fut du moins l'opinion du capitaine.

Michet grimpe sur son siège, la diligence s'ébranle. Le capitaine s'incline profondément devant la portière du coupé. Quand il se redresse, il se trouve en présence d'un paysan rubicond qui occupe à lui seul l'intérieur de la diligence. Le paysan rubicond emporte des gâteaux dans son chapeau, qui n'est plus tout neuf. Le capitaine a beau savoir qu'en ce bas monde la prose la plus plate et la plus grossière coudoie la poésie la plus élevée, il est choqué du contraste entre ce qu'il vient de voir et ce qu'il voit, et il regarde d'un air de mauvaise humeur le paysan qui n'en peut mais.

Pour dissiper sa mauvaise humeur, il va de nouveau faire un tour sur la levée de la Loire.

Huit jours plus tard, sur une invitation formelle de son camarade Gilbert, le capitaine Maulevrier s'embarque à son tour pour la Silleraye, c'est le Breton qui conduit. Cet homme taciturne a presque trouvé son maître, car le capitaine n'ouvre pas une seule fois la bouche depuis Tours jusqu'à la Silleraye.

L'intérieur du camarade Gilbert est toujours l'image vivante de la paix et du bonheur domestique, avec cette petite pointe d'excitation que produit toujours la présence de deux personnes de plus, quand ce sont des personnes que l'on aime bien. Comme M^{me} Gilbert est un peu accaparée par sa mère, c'est sa sœur qui surveille les enfants et se mêle parfois à leurs jeux.

Il n'y a rien de si important pour l'avenir d'un pays que l'éducation de la première enfance. Le capitaine Maulevrier, qui est un homme sérieux, connaît cette vérité depuis longtemps. Il la met en pratique avec un zèle extrême. Il guette l'arrivée des externes et les engage dans des parties tellement folles que le marmot sacré s'étonne d'avoir trouvé son maître en matière de turbulence, et que le pauvre Lucien, toujours si sérieux, ne peut s'empêcher de rire

aux éclats. Les jeux, comme chacun le sait maintenant, font partie d'une éducation bien dirigée, et c'est en ce sens que le capitaine s'occupe d'éducation.

Son nom, porté sur les ailes de la renommée, vole de famille en famille; sans le savoir il devient un auxiliaire puissant pour M^{me} Foulonne et pour miss Pratt. Pour réprimer les petits écarts de leurs écoliers et les maintenir dans les limites du devoir, ces dignes personnes n'ont qu'à lever l'index et à dire : « Si vous n'obéissez pas, vous n'irez pas demain chez M^{me} Gilbert. » Cette terrible menace coupe court à toute velléité d'insubordination et de paresse.

Je ne connais pas, pour ma part, de musique plus capable de guérir un hypocondre que les joyeux éclats de rire d'une bande d'enfants heureux. Les éclats de rire qui partent du jardin du percepteur réveillent les échos endormis du vieux Donjon; la vie renaît dans ce coin de la haute ville. Plus d'un vieillard aux mains tremblantes, plus d'une vieille dame à la joue ridée et aux cheveux blancs, prêtent l'oreille à cette joyeuse musique; un instant ils se souviennent qu'ils ont été jeunes, mais jamais si jeunes que cela! Alors, selon leur caractère, ils soupirent ou ils sourient.

Plus d'un petit garçon qui joue solitaire dans un grand jardin, plus d'une petite fille qui boude devant son piano ou sa dictée, dressent l'oreille, comme le cheval de guerre au bruit de la trompette. Peut-être les leçons de rudiment, les gammes de piano, les dictées leur paraîtraient-elles moins fastidieuses, s'il leur était permis de rire un peu tous les jours de ce bon rire-là.

Un vieux magistrat, qui s'était introduit dans la maison sous prétexte de jouer aux échecs avec le percepteur, disait un jour à M^{me} Gilbert :

« Vous êtes une femme dangereuse, et vous ne savez pas tout le mal que vous faites. Je ne reconnais plus la Silleraye; les marmots s'aperçoivent qu'ils s'ennuient de vivre isolés et deviennent insupportables. Vous ne pouvez pas évidemment accepter tous les enfants de la ville, mais vous verrez que l'on congédiera les précepteurs et que l'on enverra tous ces bambins au collège pour qu'ils aient des camarades. Vous croyez que je plaisante, je ne plaisante pas le moins du monde. A l'heure qu'il est, je connais trois familles qui se font des visites pour distraire les enfants; ces gens-là depuis vingt

ans ne s'étaient peut-être pas vus quarante fois. C'est de la concurrence qu'on vous fait : prenez garde. Et puis, qu'est-ce que j'entends dire? les de Minias vont donner un grand bal.

— Oh ! une simple sauterie, dit M^{me} Gilbert, ne sachant si elle devait prendre au sérieux tout ce que venait de dire le vieux magistrat.

— Une simple sauterie, soit ! Demandez à qui vous voudrez combien de « simples sauteries » ils ont données depuis qu'ils sont en ménage. Je suis sûr que pas une des cinq chanoinesses n'a dansé un quadrille de sa vie. On leur a appris à danser, parce que la danse est inscrite dans l'ancien programme d'éducation, parce que c'est l'usage, parce que cela est censé donner de l'aisance aux mouvements.

— Je vous assure que vous m'effrayez, dit sérieusement M^{me} Gilbert. M^{me} de Minias m'a parlé de cela d'une façon si naturelle, que je crains de ne lui avoir pas témoigné assez vivement ma reconnaissance.

— Ne craignez rien, madame, je connais M^{me} de Minias depuis son mariage ; aussi elle a confiance en moi : elle m'a raconté le service que vous lui avez rendu de si bonne grâce. Soyez persuadée qu'elle trouvera bien tout ce que vous ferez et tout ce que vous direz. Ah ! à propos de cette sauterie, il y a une petite chose dont je dois vous prévenir, afin que vous ne paraissiez pas trop surprise. Il y aura des danseuses à revendre, mais très peu de cavaliers.

— Pourquoi donc ? demanda M^{me} Gilbert.

— Parce que les jeunes gens, dès qu'ils sont majeurs, émigrent vers des villes moins mortes que la Silleraye.

— Mais la Silleraye n'est pas une ville morte.

— Je comprends votre objection. Vous portez la vie avec vous, soit dit sans compliment, et vous ne pouvez pas vous douter de la révolution que vous êtes en train de faire. Mais revenons à notre sauterie : vous aurez un cavalier pour quatre danseuses, et encore on a battu le rappel ; M^{me} de Servan fait venir un de ses neveux de Tours ; moi, je fournis un substitut, et de Minias s'exécutera en personne. Si le capitaine Maulevrier est danseur, vous ferez bien de le requérir ; on vous en saura un gré infini. Dites à votre mari d'écrire au capitaine ; et savez-vous ce qui vaudrait encore mieux, ce serait de lui donner carte blanche pour amener ceux de ses

camarades qui lui paraîtraient dignes de cet honneur. Le capitaine Maulevrier est un homme très bien élevé ; on peut se fier à lui.

— Seulement, objecta M^{me} Gilbert, je ne sais vraiment pas si le capitaine tiendra beaucoup à venir.

— Il y tiendra, madame, répondit le vieux magistrat d'un ton si affirmatif que M^{me} Gilbert le regarda d'un air surpris.

— Nous ne voudrions pas abuser de son obligeance à ce point.

— Il y viendra pour son plaisir, » reprit le vieux magistrat, toujours du même ton affirmatif. Il ajouta à demi-voix : « Vous avez une sœur, madame, et je vous affirme qu'il sera enchanté de danser avec votre sœur. »

Là-dessus le bonhomme prit congé, et M^{me} Gilbert se plongea dans de profondes réflexions.





Les voisins vinrent contempler le tonneau.

CHAPITRE XXVIII

Les deux reines du bal. — Réflexions de la patrouille.

Le capitaine Maulevrier accepta l'invitation avec empressement, et il arriva escorté d'une demi-douzaine de ses frères d'armes. Il se rendit au Donjon comme d'habitude, et ses amis furent logés dans l'immense maison du vieux magistrat, qui se trouvait tout ragaillardi de voir cette belle jeunesse autour de lui.

Pour employer l'expression consacrée, M. et M^{me} de Minias « avaient bien fait les choses ». Picois, l'unique tapissier de la Silleraye, effrayé de la responsabilité qui pesait sur ses épaules, s'était adjoint un confrère, comme font les médecins de province qui mandent un confrère de Paris dans les cas graves ou désespérés. L'unique pâtis-sier de la Silleraye avait imité Picois, pour les mêmes raisons. Ce réveil de la haute ville l'avait surpris lui-même en plein sommeil, et il lui manquait tant d'accessoires qu'il en faillit d'abord perdre la tête. Mais l'espoir d'un gain considérable lui rendit tout son sang-froid et toute sa vaillance. On raconte à la Silleraye qu'il fit

venir de Tours un tonneau de glace à rafraîchir, et que ses voisins, qui n'avaient jamais tourné la tête au passage de la diligence, sortirent de leur torpeur et vinrent processionnellement contempler le tonneau de glace avec des yeux effarés.

Il y a une autre chose dont on parle encore : c'est l'entrée des sept officiers de chasseurs, tous en grand uniforme. Quand ils parurent dans le grand salon, et que le capitaine Maulevrier les présenta au comte et à la comtesse, l'assistance tout entière ressentit comme une secousse électrique, et l'esprit de somnolence, qui jusque-là avait régné en maître dans la haute ville, reçut un coup mortel et chancela sur son trône. On n'avait pas vu un uniforme à la Silleraye depuis le licenciement de l'armée de la Loire !

Vu la pénurie de cavaliers, M. de Minias dansa, le substitut dansa, le neveu de M^m de Servan fit son devoir, et les brillants officiers se multiplièrent. Les demoiselles, intimidées d'abord, prirent un peu d'assurance et imaginèrent même un moyen très ingénieux de ne point faire tapisserie en attendant leur tour, qui revenait une fois sur quatre : elles dansèrent entre elles. Comme elles étaient presque toutes jolies et habillées avec goût, le bal présentait un spectacle charmant, quoique un peu étrange.

Les plateaux de rafraîchissements circulaient après chaque danse ; on devait bien cela au zèle infatigable des danseurs ; il en résulta que les joues s'animèrent et que les langues se délièrent peu à peu.

On vit rire les chanoinesses ; M. de Minias, le visage pourpre et rayonnant, dit confidentiellement au magistrat, de manière à être entendu de vingt personnes, que cette petite fête ne serait pas la dernière.

Tandis que les jeunes filles se livraient avec délices au plaisir tout nouveau de la danse, les papas et les mamans philosophaient en dégustant des glaces ; et, sous l'influence bienfaisante d'un punch généreux, des projets de sauterie naissaient subitement dans des cerveaux où jamais jusque-là n'avait germé ce genre de végétation.

« J'avais toujours pensé, dit une bonne grosse maman à sa voisine, que la jeunesse a besoin de distractions. »

Justement la voisine l'avait pensé et les voisins de la voisine aussi. A la fin, il se trouva que tout le monde l'avait pensé ; quelques-uns même se souvinrent de l'avoir dit, sans préciser dans quelle circonstance.



Le capitaine les présente.

Le vieux magistrat, saisi d'un accès de bienveillance universelle, allait de groupe en groupe comme une abeille de fleur en fleur, prodiguant les sourires, les poignées de main et les bons mots.

Ayant tiré M. de Minias dans une embrasure de fenêtre :

« Mon ami, lui dit-il, il faut que je vous félicite, cette petite fête est charmante, la magistrature assise s'y amuse autant que le parquet. »

M. de Minias, qui n'avait pas l'esprit vif, ne comprit pas l'allusion, et regarda son interlocuteur d'un air embarrassé.

Le vieux magistrat fut obligé de lui expliquer qu'il entendait par magistrature assise la partie non dansante de la société, et par magistrature debout ou parquet la partie dansante.

Une fois qu'il eut bien compris, M. de Minias colporta de place en place le bon mot du vieux magistrat, qui eut un succès prodigieux, et fut désormais adopté des jeunes et des vieux comme une définition commode. Ainsi périt à la Silleraye, dans une nuit de plaisir et de bonne intelligence, l'appellation dérisoire de « tapisserie » appliquée aux personnes qui ont dépassé l'âge de la danse ou que le manque de charme personnel retient sur leur chaise.

Dans tout bal qui se respecte, le suffrage universel, sans réunions préparatoires, sans affiches, sans professions de foi, désigne tacitement deux reines, l'une dans la magistrature assise, l'autre dans le parquet.

La reine de la magistrature assise ce soir-là, c'était M^{me} Gilbert. Et pourtant ce n'était pas l'ambition qui l'avait poussée à entrer si jeune dans la magistrature assise. Sachant qu'il y aurait peu de cavaliers, elle voulut laisser le champ libre aux jeunes filles. Et puis, elle devait servir de chaperon à sa sœur, parce que « Madame Mère » (comme disait M. Gilbert en plaisantant), craignant la chaleur et l'éclat des lumières, avait résolu de demeurer à la maison pour garder les enfants. C'était une occasion toute trouvée pour M^{me} Gilbert de bien marquer, par le contraste des toilettes, la distance de sept ou huit ans qui la séparait de sa jeune sœur.

Charmente d'ailleurs dans sa simple toilette de chaperon, elle était entourée d'une véritable cour. M^{me} de Servan et M^{me} Delaborde étaient ses gardes d'honneur. C'est toujours vers elle que revenait M^{me} de Minias quand le lui permettaient les obligations multiples de son rôle de maîtresse de maison. Une grande partie de la magis-

trature assise lui faisait une cour assidue. Les jeunes filles la regardaient avec une curiosité bienveillante, et plus d'une danseuse, comme fascinée par son doux regard, lui souriait involontairement, par-dessus l'épaule de son valseur.

Dans cette atmosphère de bienveillance générale, son cœur s'épanouissait, et en même temps elle était un peu confuse d'accaparer l'attention générale.

La reine du parquet, c'était sa sœur Louise, qui lui ressemblait tant, sans presque avoir aucun de ses traits. Si la sœur Louise eût été égoïste, elle aurait pu se faire la part du lion, et accaparer tous les cavaliers ; si elle eût été vaniteuse, elle aurait certainement perdu la tête. Mais elle n'était ni égoïste ni vaniteuse, puisqu'elle ressemblait à sa sœur. Elle savait fort bien rappeler aux cavaliers trop empressés que la jolie personne en rose, là-bas, était demeurée plusieurs fois de suite sur sa chaise, et que la belle brune avec cette rose rouge dans les cheveux n'avait, depuis plusieurs tours, dansé qu'avec des demoiselles. Les cavaliers trop empressés s'inclinaient en essayant de sourire, et s'en allaient docilement offrir leur bras à la jolie personne en rose ou à la belle brune. Le capitaine Maulevrier eut beau se prévaloir de son titre d'ami de la famille, il dut subir la loi commune. Comme tous les autres, il fut récompensé de son sacrifice par un aimable sourire, et comme tous les autres il prit son parti en brave. C'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Les domestiques de la maison, et ceux du dehors, qui étaient censés attendre leurs maîtres, prenaient part à ces grandes réjouissances, sinon par des danses, du moins par de joyeuses libations et des propos non moins joyeux.

Le perroquet, relégué dans la salle d'en bas, parmi les domestiques, fut d'abord tout interdit de voir tant de monde à la fois. Mais peu à peu il reprit ses sens et demanda d'une voix éclatante : « du rrrhum et du rrrôti de mouton ! »

Un valet de pied, en livrée jonquille, se leva tranquillement et offrit au perroquet un grand verre de punch. Comme le perroquet refusait de boire, le valet de pied le saisit, lui ouvrit le bec et lui versa le verre de punch dans le gosier.

Aussitôt les idées du perroquet se troublèrent, ses yeux ronds clignèrent, il proféra quelques sons inarticulés, et finit par se suspendre par une patte, la tête en bas ; il s'endormit dans cette

pose peu commode et ne se réveilla que le lendemain matin après le soleil levé, la tête encore troublée des vapeurs de l'ivresse.

Le paon, qui s'était juché sur son perchoir à l'heure ordinaire, fut réveillé par l'éclat des lumières et par les bruits du bal. Il sauta sur le gazon et se promena de long en large, méditant dans sa tête menue sur ce qu'il voyait et ce qu'il entendait. Soudain, il comprit la situation, et se mit à faire la roue.

Un domestique de la maison, qui était sorti pour pomper de l'eau fraîche, rentra et cria aux autres : « Venez donc voir notre imbécile qui fait la roue ! »

Tous les domestiques sortirent pour être témoins de cet étrange phénomène.

Quelques-uns (ceux qui avaient quitté la campagne depuis peu) traitèrent le paon avec ignominie et lui crièrent, comme on crie aux dindons en Touraine : « Fais la roue, fais la roue, tu boiras du vin doux ! »

Ceux qui étaient plus au fait des belles manières lui jetèrent des gâteaux : toute peine mérite salaire. Le paon se précipita sur cette provende et soupa si copieusement, lui qui ne soupait jamais, qu'il devint absolument stupide et resta comme pétrifié pendant deux jours entiers, avec une sensation de froid tout le long des pattes et dans la région de l'épigastre. Telles furent pour les deux oiseaux les conséquences de la première sauterie.

L'histoire raconte que le valet de pied en livrée jonquille subit le même sort que le perroquet ; elle parle aussi d'un gros gaillard, arrivé depuis peu de son village, qui tomba en catalepsie, comme le paon, pour avoir abusé de la galantine et des petits pains mollets.

Quant aux invités de M. et M^{me} de Minias, ils se retirèrent, sains de corps et d'esprit, enchantés les uns des autres, et parfaitement décidés à jouir un peu plus que par le passé des charmes de leur société réciproque.

D'ordinaire, les résolutions de cette nature, prises au sortir d'un bal ou d'un banquet, entre minuit et une heure du matin, s'évanouissent quelquefois aux premiers rayons du soleil, comme de légères vapeurs matinales. Cette fois, elles offrirent plus de consistance, et arrivèrent à maturité.

Le capitaine Maulevrier offrit son bras à M^{me} Gilbert, et M. Gilbert

glissa celui de sa belle-sœur sous le sien. Comme ils n'avaient que quatre pas à faire, ils jugèrent sans doute inutile d'entamer une conversation, et ils rentrèrent silencieusement dans la maison du percepteur.

Le vieux magistrat emmena triomphalement ses six chasseurs, dont le pas sonore et bien rythmé vous suggérait tout de suite l'idée d'une patrouille nocturne.

« Voyez comme on écrit l'histoire, dit un jeune lieutenant, qui regrettait de se retirer sitôt, j'avais toujours entendu dire que la Silleraye était la ville la plus assommante de toute la France.

— Mon jeune ami, répondit le vieux magistrat, il y a trois mois encore, la Silleraye était comme une de ces îles sauvages, dont les habitants se cachent à l'approche des voyageurs.

— Et, reprit le jeune lieutenant, quel est le voyageur qui leur a appris à se montrer de si bonne grâce ?

— Ce voyageur est une voyageuse, reprit finement le magistrat.

— M^{me} Ida Pfeiffer peut-être ?

— Non, c'est M^{me} Gilbert, la femme du nouveau percepteur, une jeune femme en robe de soie gris perle, montante, et qui ne dansait pas. C'est sa jeune sœur qui était en robe de mousseline blanche, avec des nœuds de rubans bleus.

— La reine du bal ! s'écria le lieutenant avec enthousiasme.

— J'aime autant sa sœur ! dit un capitaine.

— Moi aussi, ajouta le vieux magistrat. Mais, lieutenant, nous ne nous couperons pas la gorge à propos de nos préférences. Il y a un moyen d'arranger tout ; mettons que M^{me} Gilbert était la reine de la magistrature assise, et sa sœur la reine de la magistrature debout. »

Semblable à la troupe des Grecs, qui fit entendre un murmure d'approbation après le discours du prêtre Chrysès, la patrouille fit entendre un murmure d'approbation après les paroles du vieux magistrat.

Le lieutenant, qui aimait à s'instruire, demanda au magistrat quel système M^{me} Gilbert avait employé pour amadouer les indigènes.

« Aucun système, répondit le magistrat ; son mari l'appelle la charmeuse d'enfants, et le fait est qu'elle a un don naturel pour attirer les enfants, pour leur parler, pour se faire obéir. Elle a eu pitié, en passant, d'un petit enfant infirme, qui est le neveu de

M^{me} de Servan, une dame qui était près d'elle, au bal, avec une machine en dentelle noire sur la tête. L'enfant s'est attaché à elle, et la tante a suivi l'exemple de l'enfant. D'autres enfants sont venus, et d'autres parents à la suite, et maintenant ils ne savent quelle fête lui faire. Nous voilà arrivés. »

Pendant que le vieux magistrat cherchait la serrure pour y introduire son loquet, le lieutenant dit à ses frères d'armes :

« C'est réellement bien gentil au capitaine Maulevrier de nous avoir présentés à de si aimables gens, je propose que nous lui offrions un punch d'honneur. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

— Il l'a bien mérité, » répondirent ces messieurs.

La patrouille disparut dans l'obscurité de la porte béante et la rue redevint silencieuse.





M. Pichon donne un grand coup de poing sur la table.

CHAPITRE XXIX

M. Michet est nommé conducteur titulaire. — M. Pichon vient à la Silleraye pour ses affaires.

Après avoir « tiré sur la corde » pour allonger son congé, et laisser à Michet le temps de se faire apprécier et de prendre de la consistance, M. Pichon se décide à revenir.

« Vous voilà, enfant prodigue, lui dit gaiement le directeur; vous avez fait le bourgeois, le paresseux, à Saumur. Savez-vous que je vous trouve engraisé!

— Je suis devenu lourd, répond M. Pichon, en affectant de se mouvoir avec une grande difficulté.

— Vous vous serez peut-être rouillé aussi, pendant que vous y étiez?

— Abominablement rouillé, répond M. Pichon; du reste, je me rouillais déjà au service; la mémoire n'était plus aussi bonne qu'autrefois: j'ai, par moments, oublié des commissions. »

Le directeur le regarda attentivement, et lui dit :

« Ma parole d'honneur! on dirait que vous avez une idée en tête. On ne vous accusera pas toujours de vous vanter; et même on

pourrait s'imaginer que vous êtes venu avec l'intention de vous faire fendre l'oreille.

— Heu ! heu ! grommela M. Pichon en regardant le directeur d'un air finaud, cela va dépendre de ce que vous me direz tout à l'heure. Sans vous commander, êtes-vous content de mon boiteux ?

— Très content ; vous avez eu raison de répondre de lui.

— Qu'est-ce qui lui manquerait bien pour être un bon conducteur ?

— Ma foi, rien du tout, que le titre et les appointements.

— Eh bien ! monsieur le directeur, il ne dépend plus que de vous que Michet soit un bon conducteur. Oui, je sais ce que vous allez me dire ; c'est un avancement bien rapide que de devenir en deux mois de garçon d'écurie, conducteur de diligence. C'est vrai, c'est bien rapide, mais c'est l'occasion qui fait le larron, et l'occasion est unique. Si vous avez bon souvenir des services que j'ai pu rendre à l'administration, pendant plus de vingt-cinq ans, mettez cela à l'avoir de mon pauvre boiteux ; fermez les yeux sur ce qui lui manque, et donnez-lui la place que je suis prêt à quitter pour lui. Je m'en irai le cœur content et vous aurez fait deux heureux. Voyez-vous, monsieur le directeur, ce garçon m'a été recommandé par une personne qui m'a rendu un grand service.

— Je réfléchirai à votre demande, répondit le directeur d'un ton solennel, et je ferai tout ce qui dépendra de moi. »

Comme tout dépendait du directeur, M. Pichon s'en retourna très enchanté de la tournure que prenait son affaire. Si le directeur avait demandé à réfléchir, c'est qu'il n'aurait pas pu dire oui du premier coup sans manquer aux règles les plus élémentaires de toute bonne administration. En effet, dans les idées de M. Pichon, bien administrer, c'est dire non quand on n'est pas absolument décidé à dire oui ; demander à réfléchir quand on est décidé d'avance, embrouiller gravement les questions les plus simples, et faire tomber le public dans les traquenards et les chausse-trappes d'un règlement auquel l'administration n'a jamais rien compris elle-même.

M. le directeur lui avait donné rendez-vous pour le lendemain matin, une heure avant le départ de la diligence.

M. Pichon alla surprendre ses vieux amis à la Pintade, « parce que, voyez-vous, comme il le leur dit lui-même avec beaucoup d'éloquence, il ne faut jamais oublier les vieux amis ! » Comme il n'a

plus aucune raison de leur cacher ses projets, il les leur développe avec complaisance. Les vieux amis deviennent rêveurs et le regardent avec envie. Comme la chose menace de tourner au sentimental, M. Pichon donne un grand coup de poing sur la table, et demande une bouteille de Vouvray. Le contenu de la bouteille de Vouvray ramène une douce gaieté dans l'assistance.

« La Silleraye n'est pas loin, dit M. Pichon, en promenant le regard de son bon œil sur le visage de ses amis, toutes les fois que l'envie vous en prendra, vous n'aurez qu'à grimper dans ma vieille diligence, et vous trouverez là-bas bon gîte et bon accueil. Je ne vous dis donc pas adieu; je vous dis au revoir! »

Là-dessus, il prit congé de ses vieux amis et de la matrone aux bras nus.

Après avoir fait quelques courses, il s'en alla tout droit au pont et s'accouda sur le parapet pour regarder couler l'eau qui s'en allait à Saumur.

Le lendemain matin, en entrant dans le cabinet du directeur, il y trouva Michet qui attendait, assis sur une chaise, l'air assez penaud.

M. Pichon devina que M. le directeur avait voulu préparer un coup de théâtre, et il sourit intérieurement.

M. le directeur toussa pour s'éclaircir la voix, et dit :

« Pichon, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit hier. Il y a du pour et du contre; on clabaudera, on réclamera, mais je m'en moque, parce que, voyez-vous, nous n'aurons pas passé vingt-cinq bonnes années ensemble, sans qu'il en résulte, en fin de compte, autre chose que de l'eau claire. »

Michet ouvrait de grands yeux et de grandes oreilles, sans parvenir à comprendre un traître mot au petit discours de M. le directeur. M. le directeur se tourna brusquement de son côté et lui dit :

« Michet, l'homme que tu vois sur cette chaise nous a demandé pour toi la place de conducteur. Nous te l'accordons. »



Michet se leva, comme poussé par un ressort, et fit mine de s'élançer vers son bienfaiteur.

M. Pichon l'arrêta d'un geste et lui dit d'un ton sévère :

« Un bon conducteur doit toujours être maître de lui, car il a entre les mains la vie de ses voyageurs. Si c'est une scène que tu veux faire, je te dirai que M. le directeur n'aime pas les scènes, ni moi non plus. Si c'est des remerciements que tu veux nous bredouiller, je te dirai que je trouve cela fade et M. le directeur aussi. Je quitte mon siège, il faut bien que quelqu'un le prenne, pour-quoi pas toi aussi bien qu'un autre? Une poignée de main, mon garçon! »

Quand la diligence fut prête à partir, M. Pichon grimpa sur l'imériale, en qualité de voyageur. Mais, par la force de l'habitude, il jeta sous la bâche un regard de conducteur.

« Qu'est-ce que c'est que ce tonneau-là? demanda-t-il en désignant un objet que l'on entrevoyait à peine, dans l'ombre.

— C'est de la glace, pour le pâtissier de la Silleraye.

— Qu'est-ce qu'un pâtissier peut bien faire avec de la glace? se dit M. Pichon à demi-voix. Le sais-tu, toi? demanda-t-il directement à Michet.

— Je n'ai pas trop bien compris, répondit Michet, mais il disait que c'est pour rafraîchir ces messieurs et ces dames de la haute volée, quand ils se sont échauffés à danser.

— A danser! ils dansent donc?

— Oui, ils dansent, répondit Michet d'un air réfléchi, et il paraît que pour danser il ne leur suffit pas d'avoir de bonnes jambes, il leur faut ceci et cela. C'est le troisième tonneau de glace que j'apporte pour le pâtissier, sans compter des machines en cuivre auxquelles je n'ai rien compris, et un fourneau en fonte. J'ai apporté aussi des paquets pour le tapissier, et des boîtes de gants pour le mercier. Il paraît que c'est un vrai remue-ménage! »

La figure de M. Pichon s'épanouit; il ne douta pas un instant que ce remue-ménage n'eût été produit par la seule présence de M^{me} Gilbert.

« As-tu des nouvelles du percepteur et de sa femme? demanda-t-il au bout d'une demi-heure de méditation.

— Oui, monsieur Pichon, répondit Michet, et de fameuses encore! Il paraît que c'est en leur honneur qu'on se remue tant là-haut.

— Oui-da ! » dit M. Pichon d'un air de profonde satisfaction ; il se savait un gré infini d'avoir deviné si juste.

« Et puis, reprit Michet, j'ai amené, il y a trois semaines, la mère et la sœur de madame.

— Toi !

— Oui, moi, monsieur Pichon, puisque vous n'étiez pas là.

— Avoue que tu as de la chance. »

Michet lui jeta un regard de reconnaissance et dit :

« Monsieur Pichon, j'ai toujours eu de la chance depuis que M^{me} Gilbert m'a recommandé à vous.

— Moi aussi depuis que je la connais, » répondit M. Pichon, qui pensa tout de suite aux braves gens qu'il avait laissés là-bas, à Saumur.

A partir de ce moment, il garda un profond silence, songeant à la Silleraye qui se réveillait, à la famille du tonnelier qui opérerait son déménagement au commencement de l'été suivant, fin de bail ; aux heureux jours qui l'attendaient à Saumur, au plaisir qu'il éprouverait pendant l'hiver à casser des noix après souper, à faire griller des châtaignes sous la cendre, à allumer sa pipe avec un charbon, à fourgonner dans le feu, lui qui, depuis vingt-cinq ans, couchait dans une chambre sans cheminée.

Arrivé à la Silleraye, il courut tout droit chez son notaire, et lui parla de la maison qu'il voulait acheter.

« Cela tombe bien, lui dit le notaire. Guilnard, comme vous le savez, a fait un héritage, et grille d'aller vivre à rien faire sur un petit bien qu'il a près d'Amboise. Il donnera la maison pour un morceau de pain. Laissez-moi arranger cela. Seulement, je vous préviens qu'il y aura des réparations à faire ; les murs sont bons, les charpentes sont solides, mais l'intérieur a été négligé.

— Nous avons du temps devant nous, dit M. Pichon ; on fera cela avant l'hiver ou au printemps ; je voudrais aussi un lopin de vigne sur le coteau, avec un vide-bouteilles en bon état. S'il n'y a pas de vide-bouteilles, j'en ferai bâtir un. »

Il se rendit ensuite au Donjon, et trouva M^{me} Gilbert entourée de ses enfants. Le marmot sacré l'appelait maman, trouvant la chose toute naturelle. Voyant que son audace ne lui avait pas été funeste, Maurice et Nathalie commençaient, eux aussi, à risquer cette douce appellation. Aussitôt que la face rougeaude et la corpulente per-

sonne du vieux conducteur apparurent sur le seuil du corridor, Georges et Louise se séparèrent du groupe et coururent à lui. Georges lui donna une poignée de main, en homme, Louise lui tendit son front sans hésitation.

« Vous me reconnaissez donc, mes mignons? leur demanda le bonhomme ravi.

— Vous vous appelez M. Pichon, dit Georges avec assurance; c'est vous qui m'avez appris à conduire; nous jouons à la diligence et nous parlons souvent de vous aux autres.

— Et puis, ajouta Louise, impatiente de placer son mot, vous nous avez coupé deux jolies cannes, que nous avons encore.

— Voyez-vous cela! s'écria le bonhomme de plus en plus ravi. Madame, votre serviteur! »

M^{me} Gilbert fit asseoir le vieux conducteur sur un siège de jardin, et le bonhomme regarda le groupe d'enfants avec une satisfaction évidente; il pensait à ses neveux, et même il trouvait une vague ressemblance entre Lucien et le prix de sagesse.

« Je ne suis plus conducteur, dit-il d'un air important.

— Alors vous voilà rentier.

— Rentier et bourgeois de la Silleraye, du moins pas tout de suite; mais avant un an ce sera fait. » Et il lui expliqua longuement ses projets d'avenir.

Elle était charmante en l'écoutant, et lui, il se disait en lui-même :

« Quelle drôle de chose, je parle en ce moment à une vraie dame, et je suis aussi à mon aise que si je parlais à ma nièce. Je ne m'étonne pas que les gens d'ici fassent venir de la glace pour l'amuser! »

Deux ou trois fois il fut sur le point de lui dire que s'il avait une famille, c'était bien grâce à elle. Mais elle rougissait si facilement qu'il garda cette réflexion pour lui. Quelque chose lui disait que ce serait mal de la faire rougir.

Il demanda des nouvelles de M. Gilbert; mais M. Gilbert était sorti avec sa belle-mère et sa belle-sœur. Au moment de prendre congé, M. Pichon dit rapidement :

« A propos, madame, votre boiteux est monté en grade, c'est lui qui me remplace. Bien le bonjour, madame. »

Et il se sauva en trottant, de peur d'avoir à donner des explica-

tions et à recevoir des remerciements. Il dîna avec ses amis Tambourin, prit la voiture du soir, et s'élança vers la gare pour arriver à Saumur le plus tôt possible.

« Madame Mère » qui avait annoncé l'intention de quitter la Silleraye au bout de six semaines, y est encore au bout de quatre mois; et même, un beau matin, elle annonce l'intention d'y rester avec ses enfants.

En revanche, le régiment de chasseurs à cheval, qui n'a nullement annoncé l'intention de quitter Tours, reçoit brusquement un ordre de départ. C'est à Nancy qu'il tiendra garnison.

Le capitaine Maulevrier s'en va faire un tour sur la levée de la Loire. Le lendemain matin, il monte sur l'impériale de la diligence pour aller dire adieu à ses amis de la Silleraye.

L'humble Michet, qui le voit triste et soucieux, fait un vaillant effort pour triompher de sa timidité, et risque cette phrase :

« M. Pichon sera bien fâché quand il saura que vous êtes parti !

— Et vous, Michet? lui demanda le capitaine en souriant.

— Moi aussi, monsieur le capitaine, et de même tous ceux qui vous connaissent; et surtout les personnes de là-bas! » En prononçant ces derniers mots, il allongea le manche de son fouet dans la direction de la Silleraye. Le capitaine garda le silence.





Un mariage qui mit la Silleraye én rumeur.

CHAPITRE XXX

Tout ce que peut renfermer le mot : « Viens ! » — Une messe de mariage dont on se souviendra longtemps à la Silleraye.

Les visites d'adieu sont toujours tristes, et les conversations d'adieu languissantes. Il est donc prudent de ne prolonger ni les unes ni les autres. Pénétré, sans doute, de cette vérité, le capitaine Maulevrier, arrivé par la voiture de cinq heures, a décidé de repartir par celle de dix heures. Il prétend qu'il est rappelé par les nécessités du service. A cela l'on n'a rien à dire.

A neuf heures et demie, il quitte le Donjon, accompagné du percepteur. Presque muet pendant toute la soirée, il recouvre subitement la parole, et débite à son ami un long discours presque tout d'une haleine. Ce discours commence par ces mots : « Gilbert, je vais te surprendre, » et se termine par ceux-ci : « Je remets ma cause entre tes mains. Dès demain matin, envoie-moi une dépêche. »

Le lendemain matin, sur les huit heures, l'ordonnance du capitaine Maulevrier lui remet une petite enveloppe bleu clair, que le capitaine prit du bout des doigts d'un air de suprême indifférence, et qu'il affecta de jeter sur le marbre de la cheminée.

Mais à peine le guerrier-servant eut-il refermé la porte, que le capitaine se précipita sur l'enveloppe bleu clair, la déchira brusquement, et dévora la dépêche d'un seul coup d'œil. Du reste, la dépêche n'était pas difficile à dévorer, car elle ne contenait qu'un seul mot, un mot de cinq lettres : « Viens. »

Les progrès immenses qu'a faits la science de l'opticien permettent aux savants modernes de découvrir des mondes dans la patte d'un hanneton. Voulez-vous que nous prenions le mot : « Viens! » et que nous l'analysions au microscope; voici ce que nous y trouverons.

D'abord les éléments d'une stupeur profonde pour le guerrier-servant, qui a laissé son capitaine plongé dans une froide indifférence (réelle ou affectée, peu importe), et qui le retrouve agité, presque turbulent, brandissant son rasoir, comme s'il voulait en finir avec la vie par un crime, et donnant à son subordonné les ordres les plus contradictoires.

Item : Un départ précipité pour la Silleraye, accompli cette fois non plus sur l'impériale, mais dans le coupé, soit parce que le capitaine se soucie peu de la société du Breton, soit parce que le froid est piquant ce matin, soit parce que le capitaine craint la poussière de la route, car il a soigné sa toilette d'une manière toute particulière.

Item : Un échange de vigoureuses poignées de main avec l'ami Gilbert qui attend l'arrivée de la diligence, le sourire sur les lèvres.

Item : Une entrevue mystérieuse entre le capitaine et Madame Mère, qui admet bientôt sa seconde fille à l'entrevue mystérieuse.

Item : Un dîner très gai, et une conversation à mots couverts, à laquelle les deux enfants ne comprennent pas grand'chose, sinon que tout le monde a l'air plus heureux que d'habitude. Georges fait innocemment remarquer que c'est bien plus amusant qu'hier; tout le monde se met à rire, Georges tout le premier, qui ne croyait pas avoir dit quelque chose de si spirituel. A un certain moment, la tante Louise allonge la main vers la salière, et sa nièce remarque qu'elle a au doigt une jolie bague qu'elle ne connaissait pas encore. Elle est sur le point de demander des explications, mais elle sait que les enfants bien élevés ne doivent point fatiguer les grandes personnes de leurs questions indiscrettes. N'importe, la bague est bien jolie, et



L'ordonnance lui remet une dépêche.

Louise se demande pourquoi sa petite tante ne l'a pas montrée plus tôt.

Item : Une visite du capitaine Maulevrier à son colonel ; le colonel lui adresse ses compliments les plus affectueux, et lui promet un congé de six mois, à partir du jour qui lui conviendra le mieux ; et pourquoi pas tout de suite ? Le capitaine explique que « la jeune fille » n'a pas encore six mois de résidence dans la commune où sa mère est venue s'établir, et que la loi est formelle sur ce point, sans quoi...

Item : Un, deux, trois, quatre, cinq voyages de Nancy à la Silleraye, aller et retour. Les voyages, c'est le capitaine Maulevrier qui les accomplit par un froid abominable, pour aller passer quelques heures avec ses amis de la Silleraye. Jamais on n'a vu capitaine plus voyageur, et cependant le service n'en souffre pas ; car les frères d'armes du capitaine se disputent le plaisir de remplacer un aussi aimable camarade.

Item : Une véritable explosion de joie, quand les enfants apprennent que leur petite tante va devenir la femme de leur ami de cœur. Louise regarde la jolie bague de sa tante et sourit. Georges demande s'il pourra annoncer la grande nouvelle aux amis ; oui, il le pourra. Il danse de joie à l'idée de leur surprise.

Item : Un phénomène étrange ; l'homme qui végète dans l'impasse au marronnier, sourit pour la première fois depuis de longues années, lorsque M. Gilbert en personne lui apporte deux feuilles manuscrites, en le priant de les faire imprimer le plus vite possible. L'homme appelle vivement son ouvrier boiteux, et lui dit d'un ton solennel : « Laisse en plan les affiches de vente, et imprime-moi cela tout de suite ! » A peine l'ouvrier boiteux a-t-il parcouru du regard les deux feuilles manuscrites, qu'il s'écrie : « C'est sa sœur qui se marie ! Dieu bénisse les deux sœurs et toute la famille ! je vais soigner cela, je vous en réponds ! »

Item : Une souscription entre officiers ; le régiment veut offrir un bouquet à la fiancée du capitaine Maulevrier. Le bouquet, le plus magnifique que l'on pourra trouver, en mettant à contribution toutes les serres de la bonne ville de Tours, sera présenté par une députation d'officiers. On tire au sort les membres de la députation, car tout le monde voudrait en faire partie, et le régiment ne peut cependant pas rester sans officiers.

Item : J'aperçois enfin un mariage qui met la Silleraye en rumeur. Tous ceux qu'a vivifiés la douce influence de M^{me} Gilbert, soit directement, soit par contre-coup, veulent lui témoigner leur reconnaissance en se montrant au mariage de sa sœur, et en priant pour qu'elle soit heureuse. La haute ville tout entière remplit la nef de la vieille église romane et déborde dans les bas-côtés qu'achèvent de remplir les gens de la basse ville. C'est le curé-doyen de Saint-Pierre qui dit la messe de mariage.

Le curé-doyen de Saint-Pierre est un digne et saint homme, qui a lutté vainement pendant de longues années pour réveiller un peu ses paroissiens endormis. Ses paroissiens ont la foi, mais une foi sans flamme et sans énergie ; ils accomplissent régulièrement leurs devoirs religieux, mais plutôt par habitude que par besoin de vivifier leur âme et de la retremper aux sources divines. Toutes les fois qu'il fait appel à leur charité, ils se montrent très généreux ; mais s'ils donnent leur or aux pauvres, c'est toujours par un intermédiaire ; ils n'ont pas l'habitude de payer de leur personne ; ils ignorent la puissance d'une parole qui part du cœur, et qui va au cœur, et la magie toute-puissante d'un regard de sympathie.

Il y a, dans la célébration de l'office du mariage, un moment bien solennel et bien touchant, c'est celui où l'officiant descend les marches de l'autel, et s'avance vers ceux qu'il va unir devant Dieu, pour leur parler de leurs nouveaux devoirs.

Comme il connaît d'avance les dangers qui les menacent et les pièges qui sont tendus sous leurs pas, il va rechercher dans les souvenirs et les exemples des deux familles tout ce qui peut les guider, tout ce qui peut leur servir d'armure et de défense à l'heure du danger et à l'heure de la tentation.

Le curé-doyen était un homme lettré, et ses petites homélies nuptiales étaient toujours très bien pensées et très bien écrites. Mais c'est l'auditoire qui fait l'orateur, et la parole élégante du digne homme était toujours un peu froide, s'adressant à un auditoire endormi. D'ailleurs, il n'improvisait pas, il lisait.

Quand le moment solennel fut venu, il descendit lentement les marches de l'autel, recueilli en lui-même, les regards baissés, tenant dans la main droite un papier plié en quatre.

Quand il déplia son manuscrit, toutes les têtes se penchèrent en avant. Il s'adressa d'abord au capitaine Maulevrier. Comme il ne le

connaissait guère que de réputation, il se borna à quelques phrases sur l'honneur et sur le drapeau. Ensuite il se tourna vers la mariée. Involontairement, il chercha du regard la sœur de la mariée. M^{me} Gilbert, les yeux baissés, luttait vaillamment contre l'émotion qui l'avait envahie.

Le pauvre curé se reprocha son mouvement de curiosité, et, craignant d'avoir scandalisé les fidèles, il eut recours à une ruse innocente et prolongea jusqu'au fond de l'église le regard qu'il avait arrêté un instant sur elle. Quand il vit la vieille collégiale remplie, jusqu'à la porte, d'une foule recueillie, dont tous les regards étaient fixés sur M^{me} Gilbert et sur sa sœur, il éprouva un tressaillement. Il sentit que la sympathie était née enfin dans le cœur de ses paroissiens. Il eut comme une inspiration subite, évidemment l'esprit venait de souffler en lui.

Alors, lentement, il replia son manuscrit, et parla d'abondance. Il fit le portrait de la femme chrétienne; il la représenta douce et humble de cœur, énergique et forte de volonté, aimable comme la vertu, indulgente comme elle, si discrète dans sa piété, que les indifférents peuvent ignorer toujours que c'est une femme pieuse, si ingénieuse dans sa charité qu'elle trouve moyen de faire l'aumône au riche aussi bien qu'au pauvre.

Chacun des traits portait, car en parlant de la femme chrétienne, c'est M^{me} Gilbert qu'il dépeignait. Un frisson parcourait l'auditoire, et de vagues murmures d'approbation répondaient à ses paroles.

« Voilà ce que vous serez, dit-il en terminant; car Dieu vous a comblée de ses dons les plus précieux, et il a mis sous vos yeux l'exemple vivant de toutes les vertus et de toutes les grâces qui font la femme chrétienne. »

La mariée tourna légèrement la tête et échangea un regard de tendresse avec sa sœur.

L'impression produite par les paroles du curé fut si profonde et si durable, que personne ne songea à regarder les toilettes, et pourtant il y en avait de remarquables.

Toute l'assistance voulut défiler par la sacristie pour voir de près la mariée et la sœur de la mariée. Il y avait là bien des figures inconnues, mais comme toutes ces figures exprimaient la plus franche sympathie, M^{me} Gilbert les accueillait toutes en souriant. Il vint même de pauvres gens, tout honteux d'être mal vêtus, mais

ils n'avaient pu s'empêcher de venir, et ils le disaient naïvement. Tout à coup M^{me} Gilbert se trouva en présence de M. Pichon, tout de noir habillé.

« J'ai reçu l'imprimé, dit gravement M. Pichon, et quand même il aurait grêlé des haliebardes, je serais arrivé.

— Vous venez de Saumur? exprès? lui demanda M^{me} Gilbert avec surprise.

— Oui, madame, répondit simplement M. Pichon.

— Comme c'est aimable à vous!

— Pas du tout, madame. Je ne pouvais pas manquer ce mariage-là, ajouta-t-il d'un air mystérieux; il y a trop longtemps que je l'avais arrangé dans ma tête; j'aime beaucoup le capitaine.

— Mais vous ne connaissiez pas ma sœur, objecta M^{me} Gilbert en souriant.

— Oui, mais je vous connaissais, » pensa M. Pichon. Comme il était bien décidé à ne jamais faire rougir M^{me} Gilbert, il dit d'un ton badin : « C'est une idée de conducteur. »

C'était aussi une idée de conducteur qui l'avait poussé, le matin, à acheter un gros bouquet et à le fixer au revers de sa redingote. M^{me} Tambourin lui ayant dit qu'on ne porte pas de bouquets à « des noces comme celle-là », il lui avait galamment offert le bouquet, et s'était contenté d'arborer une magnifique paire de gants de fil blanc.

Un groupe de personnes qui entourait les mariés ayant cédé la place, le capitaine Maulevrier aperçut M. Pichon, le prit par la main et le présenta à M^{me} Maulevrier, qui lui fit le plus gracieux accueil.

M. Pichon s'en alla avec la dignité sereine d'un homme qui vient d'accomplir un grand devoir.

Avisant, le long d'un des piliers de l'église une boîte à serrure, sur laquelle on avait écrit : *Tronc pour les pauvres*, il mit vivement la main à la poche de son gilet, en extirpa une belle pièce de 2 francs, toute neuve, et l'inséra dans la petite fente de la boîte en disant : « Ma foi tant pis, je me ruine; d'abord le curé a très bien prêché; et puis il faut que tout le monde soit content aujourd'hui. »

Hélas! y a-t-il jamais eu un seul jour où tout le monde fût content?

Michet n'était pas content, il aurait voulu assister au mariage, mais sa grandeur l'attachait à son siège : il était trop nouveau dans son emploi pour oser se faire suppléer. Comme il roulait mélancoliquement entre Châteauroux et Buzançais, la voiture croisa une noce qui se rendait au village de Villedieu. Par un mouvement dont il ne se rendit pas compte, il ôta son chapeau au passage de la noce. Cette conduite lui valut une leçon assez verte d'un voyageur de commerce qui se rendait à Châtillon.

« Conducteur, lui dit en ricanant le voyageur de commerce, vous saurez qu'on ne salue que les enterrements. »

Michet ne souffla mot, mais en son for intérieur il ne se repentait nullement d'avoir salué cette noce qui lui en rappelait une autre.





Michet l'a déposée entre les mains du commissaire.

CHAPITRE XXXI

Comme le temps passe vite !

De son congé de six mois, le capitaine Maulevrier fit deux parts ; pendant trois mois il visita avec sa jeune femme l'Italie méridionale et la Sicile ; le jeune ménage passa tranquillement les trois derniers mois à la Silleraye, et s'en alla ensuite rejoindre le régiment à Nancy.

M. Pichon s'installa avec toute sa famille dans la maison Guilmard. Pendant que les deux André réveillaient toute la rue du bruit de leurs maillets, M. Pichon promenait son filleul dans le quartier, sous prétexte que la mère avait trop à faire pour s'embarrasser de lui, mais, en réalité, pour faire parade des grosses joues et des gros mollets du marmot, et pour avoir occasion de déclarer que c'était un vrai Pichon.



Quand il ne promène pas son filleul, M. Pichon s'en va faire un tour à sa vigne, pour voir où en est la construction du vide-bou-

teilles, et pour tracasser un peu les maçons qui sont trop lents, au gré de ses désirs. Enfin, les maçons ont parachevé leur œuvre, la preuve c'est qu'un petit drapeau tricolore flotte au faite de la cheminée avec un bouquet à la hampe. Alors M. Pichon se met à tracasser les charpentiers, puis les couvreurs, et voilà que le vide-bouteilles est achevé, et fait une tache blanche sur la verdure de la vigne.

Le vide-bouteilles est un parallélogramme, divisé intérieurement en deux compartiments, l'un réservé aux personnes qui viendront là se reposer le dimanche, l'autre aux fagots de sarments et aux bouteilles. Comme le fait observer facétieusement M. Pichon, si l'on a seulement le soin de placer les fagots devant, et les bouteilles derrière, on pourra dire qu'on boit du vin « de derrière les fagots ».

Les fagots serviront à faire de bonnes flambées par les temps froids, et l'on profitera de la flambée pour faire sauter dans la poêle une bonne omelette au lard.

La ville haute continue à donner de petites sauteries, car tout le monde y a pris goût; le départ des officiers de chasseurs a fait un grand vide, mais les chanoinesses s'en consolent en dansant entre elles. Le contre-coup de ces sauteries se fait sentir dans la ville basse. Le perruquier change du même coup sa devanture et son enseigne. Il s'intitule maintenant : *Coiffeur et parfumeur*; il exhibe dans sa vitrine une dame en cire, de l'aspect le plus aristocratique, et presque toujours coiffée à la dernière mode, d'après les gravures du *Journal des Coiffeurs*.

Ayant renouvelé de fond en comble son assortiment de peignes, de brosses, de savons, de pommades et de cosmétiques, il fait un grand étalage de manchettes, de faux-cols et de cravates. Il n'a plus le loisir de flâner sur sa chaise, et de dormir sur un volume dépareillé. L'ambition entre dans son âme de coiffeur; il prend un commis, et songe à se marier « pour avoir quelqu'un au comptoir! »

L'ancien pâtissier, qui est un homme sans énergie, pleure de dépit parce que la ville haute le dérange trop souvent, et à des heures qui ne lui sont pas commodes. Ayant constaté que le feu du four toujours allumé aîtière sa constitution, il consulte sa femme, et cède son fonds à un pâtissier suisse. Ce pâtissier suisse, homme entreprenant et audacieux, excelle dans toutes les parties de son

art, mais il n'a pas son pareil, même à Tours, pour la confection des glaces et des sorbets.

Un tapissier, qui ne faisait pas de brillantes affaires à Châteauroux, vint un beau jour s'installer presque en face de Picois, et le força d'abaisser ses prix et de renouveler ses échantillons.

Un pauvre diable de réfugié polonais, pianiste de son état, qui végétait misérablement à la Silleraye, en donnant des leçons à vingt sous le cachet, fut promu à la dignité de *tapeur* pour soirées, et gagna des sommes folles. Il employa son premier argent à s'acheter des bottes molles et de la pommade hongroise pour les moustaches.

Le conseil municipal dans une de ses séances, constata un accroissement sensible dans le revenu de l'octroi. Le rapporteur de la commission du budget attribua cet heureux changement à ce fait que les rentiers de la haute ville dépensaient une plus grande partie de leurs revenus. En présence d'un état de choses aussi satisfaisant, le conseil municipal, par un vote unanime, décida la mise à l'alignement de la rue des Fariniers, la construction d'un égout dans la grande rue, et la suppression des marches qui empiétaient sur le trottoir et même sur la chaussée, devant un certain nombre de maisons. L'*Observateur*, en rendant compte de cette mémorable séance du conseil municipal, se livra à des réflexions très judicieuses sur le progrès et termina son article par ce cri du cœur : « Honneur à nos édiles ! »

L'*Observateur* agrandit son format, parut deux fois par semaine, et donna à ses lecteurs des feuilletons, des variétés, et des articles de fantaisie. Cette importante révolution fut suivie d'une autre révolution non moins importante. Le siège de la rédaction fut transféré dans une maison à façade neuve de la rue des Fariniers rectifiée.

Le collège de la Silleraye, longtemps réduit, par la force des choses, à n'être qu'une école primaire un peu plus chère que les autres, s'enrichit d'un professeur de latin, parce que quatre petits garçons de la haute ville avaient solennellement promis de mieux travailler si on les mettait au collège.

L'histoire ne dit pas si ces petits garçons tinrent fidèlement leur promesse, mais elle affirme qu'ils devinrent beaucoup plus dégourdis, et moins semblables à des petites filles. Au bout d'un an, cinq autres petits garçons s'ajoutèrent aux quatre premiers, et le collège, « sous l'habile administration de notre savant principal, M. Offel,

entra sérieusement dans la voie du progrès et de la prospérité ».

Le professeur de latin eut à partager ses soins entre neuf bambins de force inégale, que l'on divisa en deux catégories, intitulées sur le palmarès : classe de huitième et classe de septième. Dans les années suivantes, le nombre des professeurs du collège augmente et celui des précepteurs particuliers diminue ; le conseil municipal, dans un accès de générosité, fonde une chaire de grec. « Honneur à nos édiles ! »

Le capitaine Maulevrier fut promu chef d'escadron, à l'époque où Louis et Maurice, « poussés » jusque-là par M. Gilbert, entrèrent au collège pour commencer le grec. Le percepteur avait complètement oublié la langue d'Homère, vu qu'il ne l'avait jamais bien sue. Le marmot sacré, la même année, fit tant des pieds et des mains, qu'il se déroba aux soins vigilants de miss Pratt. Ce n'est pas que les soins vigilants de miss Pratt fussent à dédaigner ; mais le marmot sacré avait mis dans sa tête d'aller au collège, depuis qu'il savait qu'on y jouait aux barres, au cheval fondu, à la balle, et qu'on s'y pochait les yeux en combat singulier.

L'institution Gilbert n'a pas cessé d'exister ; seulement, depuis que Louis, Maurice et le marmot sacré ont été promus à la dignité de collégiens, les réunions, quotidiennes jusque-là, sont devenues bi-hebdomadaires. On continue à venir le jeudi et le dimanche et l'on amène toujours quelques amis de collège. C'est peut-être le moment où M^{me} Gilbert exerce sur « ses enfants » la plus heureuse influence.



La race des collégiens, comme chacun le sait, est une race superbe et indomptable, qui, de peur de paraître ou enfantine ou efféminée, affecte une farouche indépendance dans ses gestes et une grande rudesse dans son langage, met ses mains dans ses poches, porte le képi sur l'oreille, et raconte, dans un argot compris des seuls initiés, des méfaits dont elle exagère à dessein la noirceur, et que souvent même elle n'a commis qu'en intention.

Ces roquets, qui se prenaient pour des lions superbes parce qu'ils avaient bravé le maître d'études, derrière son dos, devenaient doux comme des agneaux quand M^{me} Gilbert les regardait seulement. Si, par hasard, il leur échappait un mot, un geste, l'expression d'un

sentiment qui lui paraissaient indignes d'un enfant bien élevé, jamais elle ne réprimandait publiquement le coupable, ayant deviné d'instinct que l'amour-propre blessé ne raisonne pas, et que l'enfant qui vient de commettre une faute est encore sous l'impulsion du mouvement qui la lui a fait commettre. Patiemment, elle attendait son heure, qui venait toujours. Alors, avec l'ingénieuse délicatesse de l'affection vraie, elle amenait le coupable à se juger lui-même.

Nous avons le sentiment de la propriété poussé si loin que nous nous cramponnons même à nos défauts pour peu que l'on fasse mine de nous les arracher de force. Si on ne nous les dispute pas, nous avons assez de justice et de bonne foi pour les jeter par-dessus bord, ou du moins pour essayer de les y jeter.

Le charme qui était en elle, et qui se composait de bonté maternelle, de fermeté et de justice, subjuguait les collégiens de la dernière heure, ceux qu'elle n'avait pas formés elle-même. Quant aux autres, ceux qu'elle avait conquis les premiers, alors qu'ils étaient des petits enfants, ils la considéraient absolument comme leur vraie mère, et continuaient de l'appeler maman ; « madame » leur eût paru un contre-sens.

« En vérité les années coulent aussi vite que l'eau de la rivière ! » Quel est le philosophe qui fait cette judicieuse réflexion ? C'est M. Pichon en personne. En prononçant ces paroles, M. Pichon grattait, avec l'ongle de son pouce, des plaques de lichen qui s'étaient étalées sur la face nord de son vide-bouteilles. « On est comme sur une pente, reprit le vieux conducteur, et on glisse sans s'en apercevoir ; il me semble que c'est hier que nous avons pendu la crémaillère ! »

Mais évidemment ce n'est pas hier, car le lichen ne pousse pas en une nuit, et ce n'est pas en une nuit non plus que les marmots, que l'on portait sur le bras ou sur l'épaule, deviennent des écoliers turbulents ; or le filleul de M. Pichon est un écolier turbulent. Il a deux ans de moins que le marmot sacré, mais il serait de taille à se mesurer avec lui, derrière un mur, à l'abri des regards indiscrets.

Il faut vraiment que les années coulent comme l'eau de la rivière, puisque voilà le commandant Maulevrier qui est devenu lieutenant-colonel ; et puis, sans transition apparente, nous le trouvons colonel. Que nous nous en soyons aperçus ou non, il a dû s'écouler

du temps entre les deux promotions ; les règlements militaires sont formels sur ce point, et l'on ne saute pas d'un grade à l'autre comme un pinson d'une branche à une autre branche !

Décidément, nous vieillissons, il en faut prendre notre parti ; voici en effet ce que l'on peut lire en toutes lettres dans le dernier numéro de l'*Observateur*, celui qui a paru ce matin.

« Notre concitoyen, M. Michet, conducteur de la diligence de Tours à Châteauroux, fils de l'homme honorable qui imprimera ces lignes, s'est signalé par un trait de délicatesse qui fait honneur, à lui d'abord, ensuite à sa famille, à ses amis et à notre cité tout entière. Ayant trouvé sur la route, en montant une côte à pied, la sacoche d'un marchand de bestiaux, M. Michet l'a déposée entre les mains de M. le commissaire de police de la Silleraye. La sacoche contenait dix mille francs, en or et en billets : et M. Michet, à qui le marchand de bestiaux offrait une récompense, a simplement répondu : « Je n'ai fait que mon devoir. » Une pareille réponse n'a pas besoin de commentaire !

» M. Michet, comme chacun le sait à la Silleraye, succéda il y a dix ans (vous avez bien lu : dix ans !) à un autre enfant du pays, l'honorable M. Pichon. Disons-le en passant, M. Pichon, après vingt-cinq ans de bons et loyaux services, a tenu à prendre sa retraite dans son pays natal. Il aurait pu choisir une grande ville, Tours par exemple, il a mieux aimé vivre au milieu de ses concitoyens.

» Cette préférence fait honneur à ses sentiments. C'est lui que l'on voit s'en aller tous les jours d'un pas ferme et sûr, malgré les années, à sa vigne du coteau de Lonjac, pour y travailler de ses propres mains, comme un homme. Espérons qu'il vivra encore de longues années, et que la Silleraye pourra se vanter de posséder un centenaire de plus.

» M. Pichon est l'oncle de M. André Pichon, si avantageusement connu dans cette ville. Ici même, il y a deux ans, nous avons rendu compte de l'invention ingénieuse à laquelle il a attaché son nom : « le bouche-bouteilles Pichon », et qui lui a valu une médaille d'honneur au comice agricole de Montrésor ! »

Il y a un point sur lequel l'*Observateur* ne nous fournit aucun renseignement : c'est la date précise où les « enfants » de M^{me} Gilbert quittèrent les uns après les autres le collège de la Silleraye pour aller terminer leurs études au lycée de Tours. Tout ce que nous

avons pu découvrir, c'est que le proviseur, étonné d'entendre pour la première fois le nom de la Silleraye, se le fit dicter lettre par lettre, ne l'ayant jamais rencontré sur ses registres. Mais d'année en année ce nom lui devient plus familier. C'est maintenant la mode, à la Silleraye, d'envoyer les enfants terminer leurs études classiques au lycée de Tours.

On dit que M^{lle} Louise Gilbert est charmante, et qu'elle ressemble de plus en plus à sa mère.





« Maman lui aurait dit de partir. »

CHAPITRE XXXII

Après les semailles, la récolte.

De toutes nos anciennes connaissances, Lucien seul n'a suivi ni les cours du collège ni ceux du lycée. Il ne marchera jamais de sa vie, et il en a pris son parti ; mais une chose dont il ne prendrait jamais son parti, malgré tout son courage et toute sa fermeté, ce serait de voir M^{me} Gilbert quitter la Silleraye. Par bonheur, M. Gilbert a de la fortune et pas l'ombre d'ambition. Il est bien portant, il est heureux, tout prospère autour de lui, et il a de bons amis ; que peut demander de plus un homme raisonnable ? Aussi a-t-il décliné toute offre d'avancement.

Chaque jour, un valet de pied, qui a remplacé la vieille Madeleine, devenue asthmatique, roule la voiture de Lucien jusqu'au jardin du percepteur, ou, si le temps est mauvais, jusqu'au boudoir de M^{me} Gilbert. Lucien est devenu un homme, et un homme sérieux. Il lit beaucoup, réfléchit beaucoup, et mûrit des projets dont il aime à causer pendant de longues heures avec M^{me} Gilbert. C'est elle qui les lui a suggérés, après avoir longtemps cherché, avec une

angoisse maternelle, à quoi ce pauvre malheureux pourrait bien employer sa vie. Lucien veut être utile aux autres, et payer sa dette au pays, malgré son infirmité.

« Pourquoi n'écrivez-vous pas des livres pour les enfants ? lui dit un jour M^{me} Gilbert ; vous avez de l'imagination, vous aimez les enfants, vous les avez observés toute votre vie et vous avez encore occasion de les observer tous les jours, il y a toujours quelque marmot qui rôde par ici. »

En effet, si M^{me} Gilbert a perdu quelque chose de sa jeunesse, elle n'a rien perdu de sa grâce ni de sa bonté. Elle a toujours autour d'elle des enfants qui se transmettent fidèlement les uns aux autres la tradition de l'appeler « maman ».

Il y a encore un autre projet de Lucien que M^{me} Gilbert encourage de tout son cœur, et en vue duquel elle lui prodigue les conseils que lui suggère son bon sens et son bon cœur. Lucien est très riche, et le sera davantage un jour. Il s'étudie d'avance à faire un judicieux et généreux emploi de sa fortune. Dans son jeune cœur, ennobli par l'amitié et l'influence d'une « mère » comme la sienne, purifié et mûri par la souffrance, germent les plus généreux projets. Voilà ce qui lui donne le courage de vivre, et la force de regarder l'avenir en face.

Nous voici arrivés tout doucement à l'année terrible qui mit toute la France en deuil. Un écrivain tourangeau a dit quelque part : « Jamais les femmes de Tours n'ont vu la fumée d'un camp ennemi ! »

Hélas ! les femmes de Tours virent cette année-là la fumée d'un camp ennemi, et celles de la Silleraye entendirent caracoler les hulans dans les rues de la ville basse. La Silleraye envoya seulement quelques volontaires à l'armée de la Loire.

« Nous en envoyons réellement bien peu, dit un vieux magistrat à M^{me} Gilbert ; mais si nous avions une autre guerre dans huit ou dix ans, nous en enverrions davantage.

— Je ne comprends pas, dit naïvement M^{me} Gilbert.

— Moi, je comprends bien, reprit le vieux magistrat en hochant la tête. La Silleraye vit sur son ancien fonds, qui n'est pas riche, mais il s'élève autour de nous ou plutôt autour de vous une génération qui vaudra mieux que les anciennes. Non ! je vous en prie, ne m'interrompez pas, laissez-moi m'expliquer. Jusqu'ici on a élevé les

jeunes gens dans du coton ; on leur a appris dès le berceau à se considérer comme des objets rares et précieux ; on a essayé par toutes les gâteries imaginables de les retenir au foyer paternel. Il est arrivé ce qui devait arriver, l'ennui les a pris, et ils ont émigré un à un, cherchant un pays quelconque où l'on s'ennuyât moins qu'à la Silleraye. Ces beaux fils, habitués à ne penser qu'à eux-mêmes, ont mis cette année leurs précieuses personnes en sûreté au lieu de prendre un fusil. J'en connais qui sont dans le Midi à l'heure qu'il est, d'autres en Belgique, d'autres en Angleterre. Que pensez-vous d'eux ? »

M^{me} Gilbert, embarrassée, craignit de porter un jugement trop sévère et garda le silence.

« Et vous, Lucien, que pensez-vous d'eux ? reprit le magistrat, en se tournant vers Lucien.

— Ce sont des lâches ! répondit Lucien avec une généreuse indignation.

— Votre élève a répondu, dit le magistrat en regardant M^{me} Gilbert. Maintenant, madame, je vous adresserai une autre question, si vous voulez bien me le permettre. A supposer que Georges eût été d'âge à prendre les armes, que lui auriez-vous dit ? »

Comme M^{me} Gilbert hésitait encore à condamner par sa réponse certaines mères qu'elle connaissait et qu'elle aurait voulu pouvoir excuser, Lucien s'écria avec feu :

« Maman lui aurait dit de partir, ou plutôt elle n'aurait pas eu besoin de le lui dire.

— Voilà l'esprit de la nouvelle génération, reprit le vieux magistrat en serrant la main de Lucien. La nouvelle génération, élevée à la dure, au lycée, reviendra avec plaisir goûter les douceurs de la vie de famille. On verra plus de jeunes ménages et moins de chanoinesses, et plus de volontaires aussi, en cas de guerre. »

Quatre ans se sont passés depuis que le vieux magistrat a prononcé ces paroles, et la jeune génération commence à réaliser en partie ses prédictions.

Georges vient de sortir de l'École Polytechnique, et suivra à la rentrée les cours de l'École des Ponts-et-Chaussées ; Maurice de Minias fait son droit, et le marmot sacré est devenu un énorme Saint-Cyrien ; il est au comble de ses vœux, parce qu'il est classé dans la cavalerie. Les autres « enfants » de M^{me} Gilbert marchent

sur leurs traces, tous ne se destinent pas aux écoles ou aux emplois publics, mais tous achèvent leurs études classiques.

M. Pichon est un tantinet jaloux de Michet, qui transporte tant de jeunes gens en uniforme. « Je suis encore vert, se dit-il quelquefois ; si j'avais tenu bon, c'est moi qui aurais ce plaisir-là. » Mais il se reproche bien vite cette vilaine pensée. Si lui, Pichon, avait été ambitieux au point de retenir le pouvoir jusqu'à la dernière minute, où serait à cette heure le pauvre Michet, qui devient dodu et florissant comme un vrai conducteur ? Où serait la famille du tonnelier, qui soutient si dignement l'honneur du nom ? Savez-vous qu'André Pichon père ne suffit plus aux commandes, et qu'il a pris trois compagnons ? Savez-vous qu'André Pichon fils va un de ces quatre matins succéder à son père ? Savez-vous que le prix de sagesse a étudié pour être instituteur, et qu'il est breveté, et qu'il est maître élémentaire au collège ? Savez-vous que l'homme à la voix enrouée se distingue sous les ordres du pâtissier suisse, et que dans deux ou trois ans il pourrait bien épouser la « demoiselle » et prendre la suite des affaires ? Savez-vous enfin que le filleul de M. Pichon étudie le latin et le grec, comme un jeune homme de la haute ville ? Savez-vous bien que tout ce monde-là adore le vieux père Pichon ? Aussi le père Pichon trouve que tout est pour le mieux ; il espère se laisser adorer pendant de longues années. Pourquoi n'atteindrait-il pas la centaine, puisque le journal a dit que cela se pourrait bien ?

« Madame Mère » fait comme M. Pichon, elle se laisse dorloter, et elle est fière de ses enfants et de ses petits-enfants. Tous les ans, les Maulevrier viennent passer les vacances à la Silleraye. Ils n'ont qu'un fils, et ce fils vient d'entrer à l'École de Marine.

Louise a épousé un riche propriétaire des environs de la Silleraye. De la terrasse du percepteur, on voit les tourelles du château et une partie du parc. On pourrait presque échanger des signaux.

Le vieux Pascaud n'est plus commis de la perception, il s'est retiré de lui-même quand son écriture est devenue tremblée et illisible. Il cultive son jardin, en compagnie de sa bonne femme ; les changements qui se sont produits et qui se produisent tous les jours à la Silleraye leur fournissent une abondante matière pour d'interminables conversations.

Lucien, devenu majeur, vient de fonder une maison de refuge pour les enfants infirmes.

Pour se distraire, il continue à lire et à réfléchir. De temps à autre, il expédie par la poste un manuscrit à l'adresse d'un grand éditeur de Paris, puis il reçoit des paquets d'épreuves, et, quelque temps après, les journaux annoncent la mise en vente d'un nouveau volume de M. Lucien de Servan. Alors les enfants tourmentent leurs parents jusqu'à ce qu'ils soient en possession du nouveau volume.

« Qu'est-ce que c'est que ce Lucien de Servan ? » demandent les gens qui s'occupent de leurs enfants et des lectures de leurs enfants.

Alors quelqu'un qui veut paraître bien informé, répond :

« On prétend que c'est une femme. »

Nous savons, nous, que ce Lucien de Servan n'est pas une femme, mais nous savons aussi qui lui a inspiré, sans le savoir, les sentiments si délicats et si généreux qui font le charme de ses livres.

Il lisait toujours ses manuscrits à M^{me} Gilbert avant de les envoyer à Paris ; quoiqu'elle prétendit ne s'y point connaître, il lui échappait des observations dont Lucien faisait son profit.

Un jour elle lui dit, en désignant le manuscrit qu'il tenait à la main :

« Mon enfant, je crois que c'est ce que vous avez fait de mieux.

— Alors, répondit Lucien, permettez-moi de vous le dédier. »

Le livre parut quelques mois après, avec cette simple dédicace :

« A ma chère maman. »

Comme Lucien n'écrivait pas pour vivre, il n'avait conclu aucun traité avec son éditeur. Il fut donc fort surpris de recevoir un beau jour un mandat sur la poste « pour droits d'auteur ».

« Que veut-on que je fasse de cet argent ? dit-il à M^{me} Gilbert ; le voulez-vous pour vos pauvres ?

— Mes pauvres sont à moi, répondit-elle en souriant, et je ne permets pas qu'on y touche. Mais savez-vous ce que vous pourriez faire de cet argent ?

— Dites-le-moi, je vous en prie.

— Fondez une bibliothèque pour les enfants de la basse ville.

— Je la déclare fondée, s'écria-t-il en faisant le simulacre d'applaudir. Quelle excellente idée ! »

Le vieux magistrat, malgré les instances de M^{me} Gilbert, s'était

longtemps défendu de lire les livres de Lucien, sous prétexte qu'il avait su jadis son Berquin par cœur, et que tous ces livres-là se ressemblaient.

Pour faire honneur à la dédicace, il lut le dernier.

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? lui demanda M^{me} Gilbert, quand il lui rapporta le volume.

— Ce que j'en pense ?

— Oui, dites-le-moi, je vous en prie.

— Je pense que c'est la littérature de la nouvelle génération. En bien des passages, il me semblait que je vous entendais parler. »

Décidément les vieux magistrats sont bien plus hardis que les vieux conducteurs. Que de réflexions M. Pichon avait gardées pour lui de peur de faire rougir M^{me} Gilbert. Le vieux magistrat, lui, n'avait jamais pitié d'elle.

Le régiment de chasseurs est revenu à Tours après avoir couru aux quatre coins de la France. Deux vieux lieutenants « sortis du rang » sont assis devant une petite table de café.

L'un des deux, celui qui a les cheveux et les moustaches gris de fer, dit à l'autre qui est chauve comme un œuf :

« Je l'ai vu, de mes propres yeux vu.

— Dans quel journal ? demande le lieutenant chauve, qui a été lancier, à l'époque où il y avait encore des lanciers.

— Dans l'*Officiel*, répond le lieutenant gris de fer. Et il crie d'une voix de commandement, sans se retourner :

« Garçon ! l'*Officiel* ! »

Le garçon apporte l'*Officiel*, qui est attaché à une de ces planchettes terminées par un manche, où les journaux ont l'air d'être mis au pilori.

« Lisez, » dit le lieutenant gris de fer, en désignant du bout de son index une des colonnes du *Journal Officiel*.

Pendant que l'autre lisait, le lieutenant gris de fer prit la carafe, et fit tomber de très haut un mince filet d'eau dans son absinthe.

« Général de division ! dit l'ex-lancier, peste ! il a bien marché !

— C'est qu'il avait de bonnes jambes, répondit sentencieusement le lieutenant gris de fer.

— Et vous dites que vous l'avez connu capitaine, au régiment ?

— Connu n'est pas le mot, je n'étais que brigadier et je ne faisais pas partie de son escadron, mais les autres brigadiers parlaient



L'autre lisait.

souvent du capitaine Maulevrier. Bon garçon, très bon garçon, mais un vrai diable au feu ! C'est en 70 qu'il a été promu général de brigade sur le champ de bataille, et le voilà général de division.

— Cela fait honneur au régiment, reprit gravement l'ex-lancier.

— J'ose le croire ! répliqua le lieutenant gris de fer en se rengorgeant. Avec cela, quatre-vingt mille livres de rentes.

— Vous dites ?

— Je dis : quatre-vingt mille livres de rentes.

— Excusez de peu ! » s'écria le lieutenant chauve, en ouvrant de si grands yeux, que la dame du comptoir en fut troublée, et que le garçon se sentit tout mal à l'aise dans ses escarpins vernis. La dame de comptoir saisit sa plume et se mit à faire le compte d'un consommateur imaginaire pour se donner une contenance. Le garçon, à tout hasard, saisit un journal, et se mit à l'enrouler autour de la planchette pour faire quelque chose et n'avoir pas l'air d'un fainéant.

Le lieutenant chauve reprit :

— Sans compter la paye et les décorations ?

— Sans compter la paye et les décorations.

— Si j'avais seulement les quatre-vingt mille livres de rentes, sans la paye et les décorations, dit le lieutenant chauve, je n'attendrais pas qu'on me fendit l'oreille, j'achèterais un hôtel à Paris et un château pas loin de Paris, parce qu'il n'y a que Paris au monde !

— Voyez, répondit le lieutenant gris de fer, comme les goûts sont différents. Savez-vous ce qu'il cherche, lui ? Une simple maison dans une petite bourgade de ces pays-ci ; il la guette, comme vous ou moi nous guetterions un château.

— Qu'est-ce qu'il fera par là ?

— On dit que la sœur de sa femme est mariée au percepteur de l'endroit, et qu'ils veulent vivre tout près les uns des autres.

— Et comment appelez-vous cette bourgade ? demanda le lieutenant chauve.

— Je crois que c'est la Silleraye. Garçon ! est-ce qu'il n'y a pas quelque part ici un endroit qui s'appelle la Silleraye ?

— Si, mon capitaine.

— Qu'est-ce que c'est que la Silleraye, comme résidence ?

— On dit que c'est une petite ville très plaisante. »

Le lieutenant gris de fer plongea son nez dans son verre.

L'ex-lancier dit d'un ton sec et tranchant : « Ça ne vaudra jamais Paris ! »

— Permettez, mon cher, permettez, reprit gravement le lieutenant gris de fer. Avant de dire si un endroit n'en vaut pas un autre, il faut savoir ce qu'on y cherche et ce qu'on y veut faire. Quand nous voyons un général de division...

— Les opinions n'ont pas de grade ! » répliqua fièrement l'ex-lancier, et il ajouta avec une obstination hargneuse : « Ça ne vaudra jamais Paris ! »

Oh ! si seulement M. Pichon se fût trouvé là pour lui frotter les oreilles !



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I ^{er} .	M. Pichon. — Deux vues de la Silleraye. — Le capitaine Maulevrier conquiert le cœur de M. Pichon.....	1
—	II. La ville morte. — M. Pichon dîne en tête-à-tête avec le capitaine Maulevrier, et lui fait d'étranges confidences.....	9
—	III. Monsieur et Madame Tambourin. — Un itinéraire.....	17
—	IV. Déconfiture de deux personnages élégants. — La Silleraye : effet de nuit. — Une sage réflexion du capitaine Maulevrier.....	25
—	V. Tringlot. — Réflexions diverses de M. Pichon. — M. Pichon fait la toilette de sa diligence et perd momentanément l'appétit.....	33
—	VI. Le train de trois heures. — La famille Gilbert. — M ^{me} Gilbert, sans le savoir, exerce une heureuse influence sur la destinée d'un vigneron têtû.....	43
—	VII. M. Pichon débrouille ses idées en regardant couler l'eau de la Loire, et met sa montre de Genève en grand danger d'être disloquée.....	53
—	VIII. M. Pichon admire un paysage et achète des joujoux. — Un dîner au <i>Coq de Bruyère</i> , menus propos des convives.....	61
—	IX. M. Pichon forme un élève distingué. — Les réflexions d'un petit garçon le rendent tout rêveur.....	71
—	X. <i>L'Observateur de la Silleraye</i> . — Le ménage Pascaud. — M ^{me} Pascaud conseille à son mari d'être « comme un crin » avec le nouveau percepteur. — Les sentiments d'un chien obèse.....	81
—	XI. Opinion de M. et de M ^{me} Pascaud sur la famille Gilbert.....	89
—	XII. Comment se font les réputations. — M ^{me} Gilbert remporte une grande victoire et est appelée « maman » par un petit étranger.	99
—	XIII. Un dîner lugubre, interrompu par une scène scandaleuse. — Une grave résolution.....	109
—	XIV. Les incertitudes de M ^{me} de Minias. — Une visite du capitaine Maulevrier — Un nouvel avis. — Une pétition.....	117
—	XV. Menus propos de voyage. — Un petit brin de mythologie. — M. Pichon fait des confidences au capitaine Maulevrier.....	129

CHAPITRE XVI. La puissance du sourire. — Leçon de topographie. — M ^{me} de Minias étonne son mari, en lui racontant deux visites qu'elle vient de faire.....	137
— XVII. Voyage de M. Pichon à Saumur. — Une grave méprise.....	147
— XVIII. Promenade d'une malle. — Entre parrain et filleul. — Entre oncle et nièce.....	157
— XIX. Toute la famille Pichon.....	165
— XX. Propositions faites par l'oncle Pichon à son neveu et à sa nièce.	173
— XXI. Un vilain cauchemar, suivi d'une grande joie.....	183
— XXII. Promenade au grand air. — Distribution de cadeaux. — Une fâcheuse interruption.....	191
— XXIII. M ^{me} Gilbert est préoccupée, et son mari la taquine. — Elle réconcilie Lucien et Pataud.....	201
— XXIV. Deux nouvelles connaissances. — Le jeu de croquet. — Opinions diverses de quelques jeunes personnages.....	211
— XXV. M. Michet devient conducteur suppléant. — Comment M. Max Delaborde se présenta lui-même à M ^{me} Gilbert, en faisant la culbute.....	219
— XXVI. Une opération douloureuse. — Le marmot sacré.....	227
— XXVII. Les rires des enfants réveillent tous les enfants du Donjon. — M ^{me} de Minias va donner une sauterie.....	237
— XXVIII. Les deux reines du bal. — Réflexions de la patrouille.....	245
— XXIX. M. Michet est nommé conducteur titulaire. — M. Pichon vient à la Silleraye pour ses affaires.....	255
— XXX. Tout ce que renferme le mot « Viens ! » — Une messe de mariage dont on se souviendra longtemps à la Silleraye....	263
— XXXI. Comme le temps passe vite!.....	273
— XXXII. Après les semailles, la récolte.....	281

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

4



